

ANDRE WILBAUX

POUR UN FUSIL !..

**PRINTEMPS 1942 EN IRLANDE
AU SLIEVE CROOB**

Chapitre premier

DOUX REVEIL DE LA CHAMBRE 34

Bientôt six heures !

Au dehors, sur le toit demi-cylindrique du baraquement, (le "tube" comme on l'appelait) claquaient les paquets d'une pluie épaisse. Sans doute s'y mêlaient-ils quelques grêlons plus sonores, en s'abattant sur la tôle ondulée. Ce tintamarre emplissait toute la chambrée. Il couvrait le ronflement des derniers dormeurs. Ah ! Que la paillasse se faisait douce, dans le moment qu'il faudrait la quitter !

Venue du bout du camp, voici que s'entendit au loin la trompette du réveil. De proche en proche, elle s'avavançait : elle n'allait pas tarder à répéter son appel sur la prairie qu'entouraient les chambres de la compagnie. Alors la sonnerie à peine achevée, la marche énergique du sergent de semaine crissa sur le gravier.

La porte s'ouvre brusquement ; elle bute sur les trois planches du lit le plus proche : « A vos lits ! » susurra, au bout du tube, une voix blanche s'échappant, en baillant, des couvertures.

Sanglier, le vieux sous-off. de carrière l'avait-il entendu ? Il clama, de la voix la plus forte, que lui permettait sa gorge enrouée :

« Et alors quoi ?.. Debout l' d'dans ! I-est d'jà six heures, tas d'fainéants ! »

« Ah, bravo, chef ! je ne vous savais pas poète » s'exclama notre François Jallaix, en jaillissant du lit. Il se dressait sur sa paillasse, en caleçon court, et la tête coiffée de son écharpe kaki, dont il usait comme d'un bonnet de nuit.

Sans commentaire sur cette gouaille qui l'accueillait, le gradé imperturbable ajouta : « Qui demande le rapport ? Ou la visite médicale ? » ... Pas de réponse. Ah si : « Malade au lit, chef » susurra Henri Marichal : commentaire de ce carottier professionnel de la chambrée 34.

Le sergent parcourut toute la longueur du « tube », entre le double alignement de couchettes. Il contourna le poêle central, éteint depuis la veille. Puis, il ressortit par la porte opposée.

Sur le sol bétonné, ne demeura que la trace trempée du passage de sa cape imperméable. On l'entendit ouvrir la porte du tube 35, voisin, et y reprendre le même cérémonial traditionnel.

Enfoui dans ses couvertures, Pat O'Brien prolongeait les derniers instants de quiétude de la chambrée.

Près de lui, en ancien professionnel de l'armée canadienne, le petit caporal Dinan avait déjà rassemblé serviette et trousse de toilette. Puis, il enfila ses godasses, en rentrant sous les pieds les lacets pendants. Il enfila sa cape sur gilet et caleçon long. Alors, coiffé de son casque pour se protéger mieux de l'averse, il alla, un des tous premiers, rejoindre le local des lavabos. Y résonneraient bientôt les jets de toutes les ablutions matinales.

Simulant un demi-sommeil, Patrick écoutait les propos, surtout égrillards comme chaque jour, qui accompagnaient les premiers ébats de ses voisins de lit.

« Voilà notre petit vieux sorti, mes très chers ! s'exclama Jallaix en enfilant ses chaussettes.

-Pas pour longtemps, répartit son voisin Martin. Dix minutes au plus pour sa visite aux robinets et aux chiottes.

-Plus aux chiottes encore qu'aux robinets, en tout cas ! Et ne t'étonne pas si on en trouve encore une de plus avec la planche dégueulasse !

-Si au moins il allait toujours sur la même ! Mais comment fait-il pour les cochonner ainsi ?

-Mais, très cher ! Tu ne l'a jamais vu faire ?

-Moi non. Et toi, oui ?

-Fatalement : comme les Anglais ne mettent pas de portes en cet endroit, qu'on voudrait plus discret, je l'ai surpris dans ses intimes occupations !

-Et alors ?

-Alors ? Sûr qu'il n'a jamais su s'adapter à la configuration des lieux !

-Configuration des lieux !... Qu'en termes élégants ces choses là sont dites !

-Oui, oui : le petit vieux n'a jamais du connaître autre chose que les sièges à la turque de la caserne de Montréal et, avant ça, le trou dans la luzerne.

-Pourquoi ? Que fait-il ?

-Mon cher, nos hôtes anglais lui offrent tout juste derrière un muret à peine discret vers le dehors, des logettes avec planches à trous posées en équilibre sur des seaux. Ça fait qu'il tient, accroupi fesses en l'air, sur la lunette, tenue en équilibre instable sur le seau du dessous.

-Ah bah ? Et alors quoi ? Il essaie de viser dans le trou ?

-Parfois de travers, hélas !

-C'est ça alors que les planches sont si crasseuses ?

-Beh, voyons ! Mais pourquoi se gênerait-il ? Il est caporal, non ? Donc exempt de corvées, sinon à les surveiller. Et pour celles des « chiottes », il s'arrange toujours bien, pour ne pas avoir... à y mettre le nez !

-Tu m'en diras tant !

-Tu vas voir : Dinan va nous revenir, d'ici trois minutes. Il va encore s'en prendre aux attardés, avec ses airs de vieux de la vieille. Puis, il finira de boucler sa veste et il partira avec ses gamelles, pour être premier au déjeuner.

-En fait de dormeur, il y en a un près de moi, qui n'a pas fini de rêver...

-Notre pataud Pat O', très cher ? Ah, celui-là, sourit Jallaix. (Patrick veilla à ne pas réagir, toujours en faux-sommeil)

-Oui : c'est à se demander s'il ne rêve pas en permanence, tant de nuit que de jour, du reste. Pas un mot à en tirer, de notre cher Irlandais !

-Irlandais ? Tu crois qu'il est irlandais ? demanda Martin.

-O'Brien ! Avec un nom pareil, on est forcément du cru !

-Il te l'a dit ?

-Pense-tu ? Il ne dit rien à personne. Alors sûrement pas à un bavard comme moi !

(Pat sourit en silence)

-Plutôt l'air d'un boy-scout, c'gamin-là, dit le grand Ficot, en sortant se laver.-Il y a pour se demander ce qui a pu lui passer par la tête, pour s'engager comme volontaire ici !

-Surtout avec un tas de casse-gueules en ton genre, hein ?

-Mon cher ami, dit Ficot, en sortant dans la froideur de la bruine, TANT QU'ON N'A PAS BUTE UN HOMME ET BAISE UNE FEMME, on reste

bien toujours un gamin. Et tu ne me feras pas croire qu'il en est déjà arrivé là !.. »

La porte claqua derrière lui.

« Baiser, soit ! Mais buter !.. Jallaix, tu crois que c'est pour ça, peut-être, que Ficot s'est engagé, non ? dit Martin.

-Va t'en savoir !..

Attention, vieux ! il a bougé... »

Patrick s'étira et s'étendit sur le dos.

« Eh, doux rêveur ! lui susurra Jallaix. Vaut mieux que tu sois debout avant le retour du capo ! Il te ferait une scène !..

-Et il aime tant ça, ajouta Martin. »

Nos bavards n'avaient pas tort. Dinan entra, dans une nouvelle bouffée de vent et de bruine... Pat s'était dressé en s'étirant.

Pendant que le capo achevait sa mise en ordre, une dizaine de copains de chambrée, traînant les pieds, sortaient vers les douches. Par les suivit, toujours sans un mot.

« Bougres de lambins que tous ces dormous ! grommela Dinan, en saisissant ses gamelles.
- C'est pas avec ça qu'on bousculera les boches, les enfants ! »

Et il repartit dans la bruine, pour le grand tube-réfectoire, que deux cent mètres séparaient des logements de la compagnie.

D'une tendre voix de ténor, Jallaix accompagna sa sortie, en y allant de son air favori : « La mendiante de Strasbourg » :

« Gardez votre or, je garde ma souffrance,
« Soldat, passez votre chemin !
« Je suis une enfant de la France :
« Aux Allemands, je ne tend pas la main ! »

La silhouette du petit caporal Dinan s'effaça dans la pluie.

« Toujours premier à la bouffe, notre vieux ! I-a pour se demander où il enfourne tour çà, ce fayot !, dit Martin.

-Fayot il est, fayots il enfourne, mon gars !

-Toi, Jallaix ? Tu ne vas pas aux douches ?

-Non, très cher : un peu d'eau sur le pif et sur les mains, c'est bien assez, le matin : j'aime mieux prendre mon temps, le soir, après souper...

-...et te faire beau et séduisant pour les fifilles ! C'est çà ?

-Très juste : tu as tout compris !

-Ce n'est pas notre Pat qui partagera ton souci ! Pas vrai ?

-Pour ça, je crois que notre cher Ficot l'a compris aussi, comme tu l'as entendu à l'instant : pas demain la veille qu'il ira guincher à Banbridge, Papatte !

-Ah non, ça ! Tu te rappelles, il y a quinze jours ?..

-Quoi ?

-Quand on est tous sortis en bande, là...

-Et alors ?

Et beh ! Il est resté ici, tout seul, dans la chambrée ! Et là, on peut dire qu'il a eu vraiment un fameux coup de bol, non ?

-En quoi faisant ? »

Gary rentrait des lavabos. Il se mêla au débat : « Tu n'as pas su cette histoire avec son fusil, mon gars ?

-Non. Qu'est-ce que c'est ? demanda Martin.

-C'est Maréchal qui me l'a raconté...

-Quoi ? Notre éternel exempt de pieds ?

-Oui. Il ne te l'as pas dit ?

-Mais non, je te dis !

-Eh bien : ce jour-là, où on était tous de sortie, lui, il est resté dans le tube. Et, comme il avait fini son bouquin...

-Pour ça, c'est le meilleur client de la « bibli » du camp !..

-Alors, il est allé au magasin ; et il en a ramené son fusil.

-Et alors ?

-Alors ? Pour passer le temps, il s'est mis à le démonter, mais là, mon cher, dans le tout petit détail...

-..ce qu'on ne peut pas faire, paraît-il !, ajouta Martin.

-Bon, ajouta Gary. Il s'est mis à le faire briquer, comme ce n'est pas possible... histoire de passer le temps...

-On s'amuse comme on peut, commenta Jallaix. J'aimerais faire ça à une jolie fille !..Et après ?

Après ? Figure-toi que, comme par hasard, le lendemain, voilà t-y pas qu'arrive, de Sea-Patrick, l'armurier-chef de la brigade : il

passe au magasin et inspecte le ratelier d'armes...

-Et, dit Martin, il a remarqué l'anomalie ? Qu'un type avait démonté ce qu'il ne pouvait toucher ?

-Mais non, justement, mon bon : il a été tellement étonné de voir ce Lee-Enfield en si parfait état, qu'il a insisté pour qu'on félicite son propriétaire et...

-...Et quoi ? s'étonna Jallaix

-..et il a demandé qu'on lui accorde une permission spéciale !

-Sans blague !

-Si, mon gars :c'est même comme ça qu'il est parti, le dernier mercredi à Belfast, avec sergent et caporal de semaine descendant de la première compagnie.

-Formidable ! Notre Papatte de sortie ! Et en semaine encore ! dit Jallaix.

-Attends ?, ajouta Gary, d'après ce que m'en ont dit les gars de la première, paraîtrait qu'il a lié conversation avec une fille de l'Y.M.C.A.

-Pas vrai ? Mais c'est formidable, ça ! Lui ! Parler avec une fille ?!!

-Oui, oui : le capo de la première l'a vu, quand ils ont été retenir un couchage pour le soir : c'est lui qui a fait la démarche à leur place, parce qu'il est plus calé qu'eux en anglais...

-..en tous cas, que les Québécois qu'on est tous. Mais ça ne dit pas encore qu'il a fait les doux yeux à la miss.

-Peut-être pas, soit ! Mais après, comme c'est la même qui servait à la cantine, il a semblé lui tenir une longue conversation. Tu te rends compte ?

-Qu'est-ce qu'il a bien pu lui raconter ? On se le demande !

-Sûrement pas la panoplie de ses conquêtes !

-Peut-être la sombre farce que lui a fait Dinan, quand ils montaient de garde, il y a quinze jours...

-Ah oui ? dit Martin. C'était quoi ? »

Jallaix adorait raconter des blagues de ce genre :

Donc Pat, si secret et taiseux, montait de garde de nuit, dans la guérite située en haut du camp. Or, l'officier de semaine avait bien recommandé, la veille au soir, d'être très diligents : les gens de

l'I.R.A., toujours à la recherche d'un bon coup, usaient de toutes les astuces pour se procurer fusils ou munitions. Du coup, on avait doublé la garde au magasin situé au milieu du village. Etc. Etc.

Bon ! Voilà notre Pat isolé dans la nature pour ses deux heures de garde, face aux prairies, qui voisaient le camp dans sa partie la plus éloignée. Vers trois heures du matin, notre capo Dinan fait un tour du camp, entre deux relevés de sentinelles. Il se rend compte que notre cher ange dort, comme un bon, dans le fond de sa boîte. Alors, ce tordu de Dinan a réussi à lui enlever son flingue ; il le ramène au corps de garde. Puis, une demie heure après, il s'amène avec le remplaçant. Papatte se réveille, cherche autour de lui : fusil envolé ! Blanc comme un mort, il suit notre capo, qui prend des airs tragiques : perte d'armement en temps de guerre, ça va direct à la cour martiale, et tout, et tout. Retour dramatique jusqu'à l'entrée du camp. Là, dans le corps de garde, tout le monde se marre : le fusique est rentré tout seul !

-« Et notre Irlandais ?, demande Martin. Comment a-t-il pris tout ça ?

-Comme d'habitude, rigole Jallaix. Pas un mot ! Mais les yeux qu'il tirait à Dinan!... Tu vois ça, non ?

-Arrête, arrête ! souffle Gary. Voilà le gamin qui revient !

-Bon, conclut Jallaix. Il est temps que j'aille faire un bout de toilette. Salut, les copains ! Je vous rejoins au déjeuner : tenez-moi une place !..

..et des fayots, si Dinan en a laissé !
Allez ! A la soupe !

Pat, toujours silencieux, les regarda partir dans un branlement de gamelles. Il acheva sa mise en ordre, enfila sa cape imper... Le clairon sonna « à la soupe ! »

Chapitre deux

SYLVIE

Patrick s'habilla seul dans la chambre. Elle était désertée par les copains déjà en route pour le déjeuner.

En se dirigeant vers le tube-réfectoire, il se remémorait ce beau, ce merveilleux voyage impromptu à Belfast, que lui avait valu le démontage et nettoyage de son vieux fusil : Il datait de 1917 ! Avait-il déjà servi dans les combats des Flandres ? Ou peut-être ici même, pour contrer les révoltés de 1920 en

Ulster ? Peut-être avait-il tiré sur son père !

Cela avait été le sujet de sa conversation, le soir qu'il avait passé à l'Y.M.C.A. de Belfast, peu fréquenté en semaine : peu de militaires s'y trouvaient en congé.

Une jeune serveuse lui avait servi cakes et thé habituels. Elle était, ma foi, pas mal jolie ; un semblant de timidité ajoutait beaucoup à son charme et elle avait du, semblait-il, décelé le même défaut chez le jeune soldat, de dix neuf ans comme elle.

Seuls, quelques troupiers de la brigade irlandaise locale se faisaient remarquer dans la cantine. On les reconnaissait très facilement au badge qu'ils arboraient à l'épaule droite : un rectangle vert chargé d'une typique barrière blanche, celle qu'on remarque partout dans la campagne d'Ulster.

Lui, si taiseux d'habitude, s'était mis à converser avec la petite serveuse rousse : elle s'était étonnée de trouver ainsi, en pleine semaine, un jeune soldat en congé... Un canadien, de surcroît, à en croire le badge qu'on lisait sur son épaule gauche.

Oui canadien : volontaire au régiment « Mont-Royal », donc du Québec francophone. Et il se mit à lui conter l'heureux hasard, qui lui valait ce voyage vraiment imprévu.

« Canadien français ? commenta-t-elle. Vous semblez pourtant parler diablement bien l'anglais ! Et même, plus étonnant encore, ...avec un léger accent de chez nous !

-Pas si étonnant qu'on pourrait le croire de prime abord : il suffit déjà de lire mon nom sur votre fiche d'inscription !

-Ah oui, en effet : Patrick O'Brien...C'est un nom qui est diablement de chez nous ! Pas comme le mien, en tous cas !

-Pourquoi ? Il n'a rien d'irlandais ?

-Cà dépend : Sylvie Mc Namara, ce serait plutôt écossais, non ?
En tous cas, irlandais peut-être, soit.
Mais d'importation écossaise !

-Comme beaucoup de gens d'aujourd'hui, né en Ulster, je crois.

-N'en rajoutez pas !...Et vous ? Vous êtes probablement catholique, comme bien des Québécois ?

-Eh oui : comme tous ces Irlandais qui ont fait le grand saut, après 1920. Mes parents ont été de ceux-là : ils sont partis, en chantant « Danny Boy », paraît-il. Et, comme ils ont pris la mer ici, sans espoir de retour, dans le port de Londonderry, et que c'est en voyant, à l'horizon, disparaître

pour toujours leur pays, qu'ils entonnaient cet hymne si cher à leurs cœurs, on appelle depuis lors ce chant : « le Londonderry Air ! »

-« Ont été », dites-vous. Pour toujours ? Pourquoi ce passé ?

-Ma mère est morte, voici quatre ans. Et mon père l'a suivie l'année suivante.

-Oh ! Comme c'est triste ! Et d'où venaient-ils ?

-De Newry. Et figurez-vous que, comme notre camp est installé à Loughbrickland, il ne me faut qu'un quart d'heure de bus, pour aller y voir mon grand-père, qui y vit toujours.

-Votre grand-père ? Et qu'y fait-il ?

-Là, vous seriez étonnée : c'est le père de ma mère : il n'est pas irlandais, non : il est belge.

-Belge ?

-Oui. Et figurez-vous qu'il a immigré en Ulster, durant la guerre de 14-18, fuyant le massacre de Dinant en août 1914. Il demeure ici depuis lors. Veuf, il n'a pas voulu suivre le ménage de sa fille au Canada. Alors, il est resté à Newry.

-Et quelle est sa profession ? Pour un étranger...

-Il est organiste, à l'église catholique.

-Organiste ? Un Belge ?

-Oui. Figurez-vous qu'il n'est pas le seul : Il m'a dit qu'il y avait plus d'une dizaine d'organistes belges en Ulster.

-Allons bon! ça, je l'ignorais.
Et ce sont tous des immigrants, venus depuis la dernière guerre ?

-Absolument. Il faut dire que le métier d'organiste est bien mieux considéré ici qu'en Belgique : ce sont, comme en Allemagne jadis, des « kapelmeisters ». Tandis que chez lui, on les considérerait à peine mieux que des sacristains !

-Et comment êtes-vous canadien, alors ?

-Mes parents ont opté pour la nationalité canadienne, dès leur arrivée dans le New Brunswick. J'y suis né à Dieppe, en 1923.

-Comment êtes-vous alors considéré comme un Québécois ?

-A la mort de Maman, Papa travaillait à Montréal, comme camionneur. Alors, il m'avait inscrit comme interne chez les Jésuites du « Mont Royal ». Et, comme ma

mère était francophone, par mon grand-père belge, cela ne m'a pas été difficile de suivre les cours en français, même si c'est du canadien...

-Et vous y avez fini vos études ?

-Oui. Jusqu'en rhétorique, que j'ai achevé en juillet 1939, tout juste après la mort accidentelle de mon père... »

Et Patrick s'étonnait lui-même de se voir s'épancher devant cette inconnue, si simple et si « à l'écoute ». Des questions si directes, si compréhensives ! Alors, il s'étendait sur cette adolescence studieuse, idéaliste, l'esprit rigoureux des Jésuites, orientant les esprits vers un éventuel et total renoncement, amenant à la prêtrise.. si possible dans la Compagnie de Jésus !

Et que dire de cette adhésion annexe : le scoutisme : entraînement idéal à la vie rude des bois, qu'encourageait l'immensité d'un pays à conquérir ! Déjà, à dix sept ans, il avait quitté les éclaireurs, était passé au clan des routiers. Mais voici qu'au même moment, il se retrouvait orphelin ! Seul, seul dans la vie ! Il avait été accueilli par les parents d'un copain scout du collègue

Et voici qu'au clan, on commente en réunion ce puissant appel du Cardinal Villeneuve, à

l'annonce du déclenchement de la nouvelle guerre mondiale :

« Le Canada est notre patrie...
« Le patriotisme chrétien, rempli d'amour, y
« impose les plus héroïques et les plus
« sublimes devoirs envers la patrie... »

Or, voici qu'un ami routier-scout, préparant ses épreuves de « départ », vient, en réunion, de dissenter sur le thème : « Le scout est patriote et bon citoyen ». Et sa conclusion, quoique logique bien sûr, est étonnante: il estime, dit-il, que, dans les circonstances actuelles, la logique même veut qu'un scout se porte volontaire et s'engage dans la bataille !...

Qu'en pensera le chef, se demande notre jeune aspirant ? Là, stupéfaction : celui-ci approuve sans réserve. Et il ajoute que, prêchant d'exemple, il vient de s'engager à l'armée. Après lui, d'autres amis du clan avouent l'avoir suivi ou s'y apprêtent.

« Et c'est ainsi que, d'un clan de quarante routiers, il n'en resta que quatre : pour diverses raisons, services ou autres, ils ne nous ont pas suivis...

-Et qu'en ont dit les parents ? demanda Sylvie.

-Déchirement, bien sûr, mais le sens du devoir aidant...

-Et vous-même ?

-Oh moi, bien sûr, j'avais bien plus facile qu'eux : plus d'attaches familiales, pas de perspectives d'avenir, l'habitude déjà de la camaraderie. Puis, avouons-le, bien plus que l'appel au sacrifice héroïque, certainement, c'est l'esprit d'aventure qui pousse les jeunes ! Incroyable ? Non : je m'en rend compte tous les jours, en entendant les copains de chambrée. Qu'est-ce qu'ils sont encore gamins, sur les bords !

-Et vous avez retrouvé des amis, avec vous ?

-Hélas non ! Comme volontaires, ils avaient le choix. Alors, certains ont opté pour l'aviation, d'autres pour la marine, ou bien marchande ou militaire ; certains même dans les nouvelles armes : « paras » ou « commandos »

-Et vous alors ?

-Vue insuffisante, un peu d'asthme, paraît-il. Alors, me voilà simple troufion. Après deux mois d'orientation au Québec, j'ai été affecté au régiment de « Mont Royal », qui est ici depuis l'an quarante, mais qu'on déplacera bientôt en Angleterre, nous dit-on.

Mais assez parlé de moi ! Vous alors, qui êtes-vous ? D'où venez-vous ?

-Moi ? Fille unique, Née en 23 comme vous, si j'en crois votre fiche. Je suis née et habite toujours à Portadown, avec ma mère qui est veuve.

A Portadown ? C'est tout près, en comté d'Armagh. On y va de temps en temps en week-end. C'est parfois passablement chahuté, par là !

-Vous voulez parler des annuels défilés Orangistes ?

-Oui bien sûr. J'ai appris qu'on y célèbre l'anniversaire des victoires de Guillaume d'Orange à Scarva : Scarva, c'est juste à cinq kilomètres du camp : on y passe en marche bien souvent.

-Ah, vous avez déjà vu un défilé orangiste ?

-Non. Mais, bien souvent, le dimanche, nous rencontrons des joueurs de caisses, costumés comme eux. Deux par deux, ils défilent dans tout le village, en tapant sur les deux faces de leur caisse avec des longues tiges de fer, dans un rythme deux-un, un-deux : c'est monotone et infernal.

-Cà se fait partout en Irlande, surtout dans les quartiers catholiques : chaque coup sur leur caisse représente, paraît-il un coup frappé sur la tête de l'adversaire !

- C'est ce qu'on m'a expliqué aussi. Il semble que leur plus grand plaisir est de longer les barbelés du camp, sur le chemin vers Banbridge. Et, quand ils sont fatigués de porter devant eux leurs grosses caisses, alors, ils se font face pour les appuyer entre elles, sans arrêter de taper.

Un dimanche matin, comme ils s'y étaient repris, dès huit heures, toute une bande de nos gars sont sortis des chambrées, avec gamelles et cuillers ; et alors, ils les ont accompagnés, en imitant leur folle batterie. Il fallait voir l'air furieux mais contenu qu'ils ont pris quand ils ont quitté les lieux !. Mais j'imagine que je vous froisse, en vous racontant tout ça !

-Mais non, mais non ! C'est très amusant au contraire !

-Pourtant, en vous voyant ici à l'Y.M.C.A., j'imagine de quel côté vous devez pencher, probablement...

-Il y a de tout à Portadown, vous savez !

-...même des Mc Namara ?...

-...qui profitent de leur nom, pour trouver une précieuse place à Belfast. Des places pour des filles, c'est plutôt rare, en ce moment !

-Et vous venez travailler ici tous les jours ?

-Six jours sur sept. Mais le jour de congé n'est pas toujours en week-end !

-Qui sait ? Peut-être aurons-nous l'occasion de nous rencontrer dans la rue à Portadown, où je vais parfois sortir avec des copains. Quand j'y pense, quelle tête ils feraient, si c'était le cas. Eux qui me prennent pour un demi-curé !... »

Ils éclatèrent de rire tous les deux...

o o o o o o o o o o o o o o o o

Chapitre trois

UN TIR AU SLIEVE CROOB

Routine, routine : toujours grise, comme le ciel d'Ulster ! Déjeuner sans surprise, corvées d'entretien, drill en attendant le salut aux couleurs, après l'arrivée des officiers. Alors seulement commenceront les exercices quotidiens des compagnies.

Aujourd'hui, la quatrième est de sortie, mais pas pour la traditionnelle marche de quarante kilomètres hebdomadaire ; non, ce sera, toute la journée, tir d'entraînement dans les Mourne Mountains, le Slieve Croob.

C'est une sorte de haut plateau, que domine le Slieve Donard : ce sommet surmonte la côte de la petite crique de Newcastle, du haut de ses deux mille huit cent pieds. « Il y plonge tout droit dans la mer, explique Jallaix à ses voisins de route.

Et, dans les secousses du camion qui les transporte, il se met à chantonner : « If you ever go to Irland ». Quand il en arrive à chanter "wehre the mountain sweep down to the sea", il y commente : « C'est là, le Slieve Donard, dont on ne voit d'ici que le verso. Oui, c'est lui qui, tout en bas, à Newcastle, plonge tout droit directement dans la mer, comme l'évoque ce chant ! »

-On croirait que tu y as été, commente Martin.

-Mais j'y ai été, mon gars !

-Ah oui ? et quand ?

-Comme je te le dis : j'y ai été en perm. Avec des gars de la deuxième. Même que j'y ai nagé, depuis la crique de sable fin,

jusqu'au pied de cette falaise de trois mille pieds ! Cà, très cher, c'est vraiment impressionnant ! »

Martin hoche la tête, sceptique. Puis, il s'adresse au sergent Massin, en face de lui, près du hayon du camion :

« Eh, sergent ! c'est encore loin, le champ de tir ? »

Massin fouille sa carte d'état-major d'un pouce au mile : « On est encore sur la route de Banbridge à Newcastle. Mais la Bann, qu'on longeait, s'est écartée de la A 50. Quand on arrivera au carrefour avec la A 25 qui mène à Newry, d'ici six miles, on en fera encore deux, puis on prendra à gauche : là, ce sont des chemins empierrés, qui vont grimper quatre miles encore ...

-...Déjà que ce vieux Thornicroff nous secoue déjà les puces... Pour moi, il sort de l'autre guerre, ce vieux machin-là !

-M'est avis que ça ne sera pas mieux après ! ajoute Gary.

-Soyez déjà contents de ne pas devoir faire ça à pied, dit Massin : vingt cinq miles à vous taper !

-On fait plus que cela chaque semaine, dit Gary.

-Mais ici ce serait le double, avec l'aller-retour !

-Et encore : ce retour, après tout un jour de tir à passer...

-... et par ce temps de chien encore, pour ne pas changer ! Quel métier qu'on nous fait faire ! »

Voilà trois miles au moins que les prairies, cernées de haies se font plus rares. Ce ne sont presque plus que jachères à l'abandon, ceinturées de murets en pierres sèches, bien souvent ruinés. Le camion traîne de plus en plus. Son chauffeur, débutant, doit souvent enclencher une vitesse plus basse. Le moteur hausse le ton, dans un affreux grincement d'engrenages, qui doit faire mal à leurs dents, comme à celles de qui en perçoit le bruyant éclat.

Après quelques dernières secousses, l'animal s'arrête enfin ! Il vient s'aligner à côté des cinq autres déjà sur place. La pluie a l'air de cesser. Mais elle fait ici place au vent. Le sergent Massin, près du hayon, saute à terre, le premier. Les hommes suivent. Ils se passent les lourdes caisses de cartouches et de grenades, qui vont les occuper tout le jour.

Chaque fois que la journée de tir se faisait à cet endroit, Patrick en arrivant, admirait l'étonnante sauvagerie qu'il présentait : pas un seul arbre, pas un buisson, sur ce haut plateau pelé. On se serait cru presque dans un autre monde !

Des renflements bossus s'habillaient de larges taches de bruyères. Les parties plates ou creuses ne donnaient vie qu'à une rare végétation, verdissant à peine la caillasse aride. Par endroit, quelques groupes de moutons y paissaient, sans un berger pour les garder. Patrick, au loin, en découvrait leurs taches blanches. Elles disparaîtraient bien vite derrière les mamelons, dès le premier coup de feu.

Trois buttes de tir, sortes de banquettes, surélevées d'un pied, jalonnaient, de 200 en 200 mètres, la direction d'un plus grand rehaussement au loin : la tranchée des cibles, qui se dressait derrière elles. On n'en apercevait juste que le remblais ; elle était profonde d'un bon mètre cinquante. Avec ses terres de découverte, elle abriterait la « corvée cibles », l'équipe chargée de contrôler la précision des tireurs. Les cercles concentriques des cibles, peintes sur des carrés de toile tendue de deux mètres sur deux, rappelaient à Patrick celles bien plus petites des tirs forains. Pour connaître, à de pareilles distances, le résultat des tirs de chaque tireur, des tiges munies d'un cercle

s'agitaient de façon distinctes suivant les points acquis et l'endroit approximatif repéré. Du reste, un téléphone de campagne reliait l'officier de tir au chef de la corvée cible, qui devait toujours être un sous-officier.

Aujourd'hui, l'entraînement s'appliquait, semble-t-il, à des portées de quatre cent mètres. Devant la butte de tir, s'alignaient les hommes du premier peloton. Par larges rangs de quatre, ils s'avançaient, séparés entre eux de deux mètres. Couchés déjà, les premiers avaient, à leur gauche, leurs sergents instructeurs.

« On va bientôt ouvrir le bal des balles », ironisait notre Jallaix.

Les premiers tirs éclatèrent ; mais le vent violent en absorba le bruit. Parfois, il l'amplifiait en de multiples échos, que répercutaient les sommets d'alentour.

Le deuxième peloton devrait patienter. Pour l'occuper, le commandant de compagnie chargea le C.S.M. Desprets de lui faire exécuter une heure de drill. Allons bon ! C'est, paraît-il, nécessaire, pour renforcer les automatismes, en empêchant de penser à autre chose...

Le vieux caporal Dinan en semblait heureux ! Tous les goûts sont dans la nature !...

« Repoos...sur plaace ! » ...Enfin !...

Cape étendue sur le sol encore mouillé, Pat s'assied sur son sac, attentif aux babillages des copains de chambrée :

« I-a pas, commente Martin : pour mon goût, comme désert, on ne fait pas mieux que ce Slieve Croob !...

-Les Hauts de Hurlevent, mon vieux ! répond Jallaix :çà a du plaire aux sœurs Brontë !

-Qui c'est çà, tes sœurs machin-chose ?

-Les plus grandes romancières anglaises, très cher et j'ai appris que leur père était né ici à Loughbrickland : Pour sûr qu'un de ces jours, on fera un film de leur célèbre roman !

-Ah oui ? Et qui sait si on ne le tournera pas ici, alors !...

-En tous cas, c'est fou comme les coups de vent, tantôt nous coupent et tantôt amplifient le tir des copains. Il y a ici comme des échos qui paraissent venir de partout.

-C'est vrai. Mais les Mourne Mountains cachent des aspects encore plus étranges. C'est comme, pas loin d'ici, au delà de ces

sommets d'ouest : c'est la célèbre Vallée du Silence, aux monts de Donégal.

-Ah oui ? Qu'est-ce que c'est, monsieur le professeur ?

-Un endroit à peu près comme celui-ci. Mais il a , en son centre, un espèce de rocher saillant : on l'appelle le Tombeau du Géant. Etrangement, en cet endroit, aucun écho ne se répercute. La légende le dit : c'est là, sous ce rocher, que repose le grand géant irlandais Mahon Mac Mahon. Alors la nature y impose un silence profond en son souvenir.

-Eh bé ! Tu en connais des choses !, commente Martin.

-Si c'est vrai, ce que tu dis, ajoute Ficot, on aurait du placer le champ de tir, là plutôt qu'ici: au moins c'aurait été plus calme, et avec moins de vent !

Jallaix prit un air choqué ; « C'est ça, espèce de sans-dieu ! Et pourquoi pas tirer sur le tombeau, tant qu'à faire ? Tu parles d'une cible !...C'est pas les mystères qui vont vous étouffer, bande de primates ! »...

Le lieutenant Vos arriva rejoindre son peloton. Il annonça aux hommes que c'était à leur tour d'exercer leurs talents au tir à distance : cette fois, ce sera depuis la butte de six cent mètres.

Tous les gars du peloton se remirent debout. Puis, fusil en bandoulière, ils s'avancèrent vers la butte de tir.

Ils se rangèrent par rangs de quatre, et le premier rang se coucha, chacun sur sa cape étalée sur un sol encore détrempe, un sergent instructeur à la gauche du tireur.

Patrick avait été désigné parmi les quatre premiers tireurs, car, après avoir tiré, il devrait, avec les trois autres, relayer les copains du premier peloton qui avaient assuré la corvée « cibles » jusqu'alors.

Le premier-chef distribua dix cartouches à chaque homme ; l'instructeur de gauche s'assurait qu'elles étaient toutes introduites dans le chargeur ; puis il vérifia que la hausse était correcte. Patrick attendit que son sergent fixe la cible qui le concernait ; sans rien dire, il descendit sa hausse de deux cent mètres : il connaissait bien déjà les travers de son arme : direction impeccable mais elle tirait trop haut.

Le lieutenant cria « Feu à volonté ! ». Alors il ajusta sa cible et les claquements du tir crépitèrent. Au loin, les panneaux jaillirent au dessus de la tranchée : suivant les conventions, ils s'agitaient de façon différentes, selon la valeur des trous constatés, puis indiquaient l'endroit où ils avaient frappé.

«Vraiment pas mal !» constata l'instructeur car les indications de la cible avaient signalé deux « roses » et les huit autres impacts demeuraient dans le disque noir voisin, avec un groupement non négligeable.

Pat était considéré comme bon tireur. C'est pour cela qu'on l'avait choisi dans l'équipe de contrôle. Avec les autres, Pat se releva, ramassa ses douilles, dont l'instructeur vérifia le nombre. Puis, lui ayant fait déverrouiller l'arme, il constata, même avec les doigts, qu'il n'y avait vraiment plus rien dans le chargeur et il tâta aussi l'entrée de la chambre : comme si une cartouche aurait pus s'y loger !... Que de précautions, mes aïeux !

Avant qu'ils partent faire le relais, on demanda à ces mêmes tireurs d'effectuer ce que les autres feraient par après : le tir au « Bren », fusil-mitrailleur dont chaque section de dix hommes possédait un exemplaire.

Le viseur s'y trouvait à la gauche du canon. Aux dires d'un lieutenant écossais, qui supervisait l'instruction, on ne pouvait donc user de cette arme qu'en l'épaulant par la droite : l'usage en était impossible pour un gaucher !

Le premier chef se permit une remarque à ce sujet. Un peu d'orage se levait entre l'écossais et le sous-officier canadien.

Pour mettre fin à la discussion, ce dernier confia l'arme à son meilleur tireur qui était gaucher. « Walrand, prenez le Bren avec cinq cartouches traçantes ! Tirez-les, coup par coup, sur la cible n°4 ! ».

L'homme, gardant son sérieux, s'exécuta : la tête couchée sur l'arme, d'une manière bien peu orthodoxe, il tira les cinq balles qu'on put suivre jusqu'à la cible.

Par le téléphone de liaison, le premier-chef fit demander à la « corvée cibles » d'enlever et d'apporter la feuille-témoin à la butte de tir, sans reboucher les trous d'impact, pour qu'ils puissent témoigner du résultat.

Stupéfaction de l'instructeur, en y voyant le résultat du tir : les trous de balles n'étaient pas en pleine rose, non ; mais tout juste à vingt centimètres en dessous ; et, comble de comble, tous ces cinq impacts étaient si groupés, qu'ils tenaient dans la surface d'une pièce de deux shillings !

« Ce Bren tire un peu bas ! » s'excusa Walrand... L'écossais, impassible, ne fit aucun commentaire.

Pat et ses trois compagnons reprirent arme et bagages, pour rejoindre la cible. Leurs commentaires allaient bon train sur la déconvenue de l'officier en kilt : Pour qui se prenait-il, celui-là ? Oser douter des qualités d'un Québécois ?!

Derrière l'épaule de la tranchée, les quatre gars du premier peloton attendaient la relève ; le sergent resterait sur place, pour indiquer la marche à suivre aux nouveaux arrivants : Il fallait d'abord remettre un nouveau panneau à la cible quatre : chacune était montée sur un cadre allongé qui recevait un panneau haut visible au loin ; pivotant en son milieu sur un mat fixe, ce cadre recevait ainsi également une autre cible, qui, se retrouverait au tour suivant à découvert, quand on ferait pivoter le cadre.

Sur ce panneau du bas, employé pour la précédente salve, il fallait reboucher les trous avec des bouts de papier. On les encollait rapidement, en attendant le tir suivant : il ne fallait donc pas traîner, pour suivre les nouveaux impacts au dessus et, avec le « poêlon », indiquer les endroits percés à nouveau.

Protégés par le seul épaulement avant, les contrôleurs entendaient les balles siffler juste au dessus de leurs têtes. Tout occupés

qu'ils étaient à déceler les impacts sur la cible à découvert qui les dominait, c'est à peine s'ils remarquaient, même quand elles étaient traçantes, les balles rasant le tertre de protection. Elles butaient parfois sur les pierres du talus arrière. On les voyait alors rebondir et se perdre dans les hauteurs, quand elles n'avaient pas trouvé un sol plus mou, qui les absorberait.

Ce jour-là, le quasi-impossible arriva : une balle percuta une roche vraiment malencontreuse, et revint à rebours frapper, dans le dos, Degrève, le voisin de Patrick : il s'effondra sans un cri!

Le sergent fit immédiatement dresser le signal convenu d'arrêt de tir. Puis il se précipita sur le téléphone de liaison et signala cet accident incroyable, pour qu'on appelle les secours par radio.

Les trois autres soldats, avec leur chef, firent coucher, sur le dos le blessé, qui geignait. Papatte le couvrit de sa capote et lui fit boire le thé froid de sa gourde. Le sergent lui dit de ne pas bouger, d'attendre qu'on le transporte en ambulance.

En attendant l'arrivée de celle-ci, qui devait venir de la Field-ambulance de Sea-Patrick, faubourg de Banbridge, ou même de l'hôpital central de Moira, on improvisa une civière de fortune pour le transporter

jusqu'aux buttes de tir, situées à six cent mètres.

Patrick, se rappelant ses souvenirs scouts de secourisme , entreprit, sans mot dire, de rentrer à l'envers les manches de sa capote. Il enfila dans celles-ci deux des hampes d'indication de tir : ainsi disposait-on d'une civière improvisée.

Les hommes y installèrent le blessé avec précaution; puis portant le brancard, à eux quatre, il le ramenèrent jusqu'au voisinage des postes de tir.

Tous les soldats de la compagnie s'y étaient rassemblés. Dame ! En voilà un événement ! Le commandant Lambotte ordonna que quelqu'un fit boire le blessé et qu'on le couvre avec d'autres capotes, pour qu'il ne prit pas froid.

On ne dut pas attendre bien longtemps, moins d'une demie heure sembla-t-il, avant de voir arriver en cahotant l'ambulance frappée de la grande croix rouge. Un sergent et deux infirmiers sortent un brancard de l'arrière du véhicule.

Etait-ce l'effet d'une piqûre que lui avait faite un des secouristes ou la grande goutte de gin que lui avait fait boire un copain : Degrève avait repris ses esprits. Il sourit à Pat qui l'avait accompagné

jusqu'à l'ambulance et récupéré capote et bâtons :

« Bravo, p'tit vieux, pour ta civière !

- Cà te fait mal ?

- Pas tant qu'ça, très cher ! J'espère que je s'rai retapé assez vite, hé, pour pas manquer la suite ! Allez ! Dis à r'voir aux copains ! ».

Cinq minutes après ,l'ambulance s'ébranla avec précaution parmi les ornières et les caillasses du chemin. Elle croisa le Bedford qui amenait la soupe et les rations de midi.

Inutile de dire que l'accident fit l'objet de toutes les conversations du peloton. Et, comme toujours, les hommes se regroupaient naturellement par chambrée.

« Un bravo pour le Pat ! déclara Gary. Ce que c'est d'être un boy-scout, non ? » commenta Jallaix.

Patrick, sans mot dire, puisait calmement dans sa gamelle.

« N'empêche ! ajouta Martin. Qu'est-ce que c'est comme précautions que les Anglais prennent pour leurs tranchées de contrôle-cibles !

« Vous avez remarqué la valse des traçantes par derrière ? Pas étonnant que des rebonds en retour vous arrivent dans la gueule !

-Très cher, commenta Jallaix, ça n'est pas pour déplaire à nos instructeurs : il faut bien qu'on s'habitue au risque d'encaisser, cher ami ! De reste, si j'en crois ce qu'en disent les statistiques, des pertes d'un pour cent des hommes lors de l'instruction, chez nos amis, ce n'est que très normal !

-Je me demande pourtant, dit Gary, si notre Degrève nous sortira de l'hosto avant que notre régiment ne s'en aille au turbin.

-Si ce n'était pas le cas, répliqua le capo Dinan, il aurait droit quand même à la médaille des blessés.

-Même si ce n'est pas au combat ? demanda Martin.

-Bien sûr, pourquoi pas ? Un volontaire de guerre à l'entraînement, il est déjà en guerre, non ?

-Et pourquoi pas, après la guerre, une rente pour blessure ? ironisa Jallaix. Ce ne serait pas la première blessure reçue des flingots des amis ! Pensez à 1917 à Vimy !

Après sa dernière gorgée de thé, le premier-chef Desprets annonça que le peloton allait reprendre les entraînements d'après-midi.

«Alors ? Qu'est-ce que vous nous proposez aujourd'hui, chef ? demanda Gary.

Cette fois-ci, répondit le sous-off., ce sera un entraînement au lancement des obus de mortier de 2 pouces.

-Ah ? Le lance-patates ? Cà, c'est l'affaire de notre irlandais, non ?

-Il n'y a pas que les trois hommes de la section mortier du peloton, qui doivent s'y entraîner. C'est le lot de tout le monde, répondit le sous-off. »

Chacun replia ses affaires, enfouit les gamelles dans le petit sac. Puis, fusil à l'épaule, les hommes du peloton rejoignirent le lieutenant Vos et les sergents Bodart, Sanglier et Massin.

Ah, ce lieutenant Vos ! Croyait-il étonner ou impressionner ses hommes ? Il tapotait, avec un air plus prétentieux qu'important, du bout de sa badine, le dessus de ses belles bottes, non réglementaires mais si élégantes : il les avait chaussées sans doute, en prévision du bal que ses confrères officiers donnaient ce soir au Q.G. de la brigade !

Au sergent Bodart venait le tour de présider à l'entraînement : Il avait été breveté en

Ecosse, pour tout ce qui regardait déminage et explosifs. Et c'était bien d'explosifs dont il s'agissait cet après-midi.

Pour ne pas commettre d'impairs bien trop dangereux par des mains malhabiles, il fut décidé, par les gradés, qu'on lancerait tout d'abord des fusées éclairantes, sans réel danger.

« Vous avez tous eu en mains, dit Bodart, ce petit engin de trois kilos qu'est le mortier de deux pouces. Au fond, ce n'est qu'un bout de tuyau d'acier, ouvert au dessus, fermé en dessous avec une petite pelle en V à poser au sol. On y introduit par la bouche un léger projectile à ailettes, ailettes vers le bas. Au centre de celles-ci, un trou. Comme, juste au dessus de la pelle du bas, vous voyez une tirette de déclenchement, il suffit d'abaisser celle-ci vers le bas, pour faire sortir un percuteur intérieur. Il pénétrera dans ce trou entre les ailettes et fera exploser une charge qui projettera le projectile au loin. On ne pourrait pas faire plus simple que ça. Il suffit de poser l'engin au sol, sur sa pelle, orienter et incliner au jugé l'arme vers l'endroit choisi et enfin tirer en abaissant la tirette... Comme il n'y a pas de recul, on peut même tirer avec la pelle chevauchant la cuisse.

-Et, quand la patate s'en va, ça part loin ? demande Martin.

-La portée maximum, en inclinant le tube à 45 degrés, c'est presque cinq cent mètres, répond Bodart.

-Et pour tirer plus près, alors ? demande Dinan.

- Il suffit de redresser plus l'engin vers la verticale !

-Pas à la verticale, tout de même !, commente Jallaix.

-Bien sûr, dit Bodart. A moins que vous désiriez recevoir le cadeau sur la gueule, ce qui est, paraît-il très désagréable...

-D'accord, chef, dit Martin. Et si on met la bombe à l'envers dans le tube ?

-Ah, petit vieux, rigole Jallaix : c'est encore plus désagréable ! Pas vrai, chef ?

-Et comment ! sourit Bodart : comme le percuteur frappe la tête de percussion de la bombe de mortier, elle peut exploser dans le tube

-Et ça fait des dégâts?, demande naïvement Martin.

-Si on veut, cher ami. Dans ce cas-là, tu ne serais pas là pour t'en souvenir, de ta connerie !

C'est pourquoi, conclut Bodart, nous n'irons pas lancer aujourd'hui des explosives. Je ne vous ai pas encore dit qu'il y a trois sortes de projectiles, que peut lancer le 2 pouces : les explosifs, bien sûr qui, en principe, font l'effet d'une grenade Mills : des éclats dans un rayon de trente mètres.

-...pour autant qu'on n'ait pas oublié de décapuchonner la tête de percussion. Ça arrive parfois, j'imagine, commente sérieusement le caporal Dinan.

-Oui, dit Bodart. C'est un oubli possible dans le feu d'un combat. Mais il y a aussi les bombes éclairantes : lancées la nuit, en hauteur, elles vous éclairent toute une zone durant tout le temps que son parachute en freine la descente. Et aussi les bombes fumigènes, très pratiques pour précéder un assaut.

-Mais il faut, dans ce cas-là surtout, ajoute le lieutenant, bien tenir compte du vent pour étaler le rideau au bon endroit. Ce sont celles-là, qu'on va tirer cette après-midi, n'est-ce pas, Bodart,

-Oui, mon lieutenant. Mais je crois, pour commencer les tirs, qu'on va d'abord exercer les hommes avec les éclairantes, qui ne présentent guère de risque apparemment. Bon ! Nous allons commencer les

démonstrations. A tout seigneur, tout honneur : la section mortier du peloton ! Qui est le caporal « mortier » ? C'est vous Dinan ?

-Oui, répond Dinan. Mais je crois qu'il vaudrait mieux demander à mon tireur d'abord, et puis à son porteur de munitions d'ouvrir le tir, puisque c'est à eux que reviendra l'usage du « 2 pouces ».

-D'accord, a conclu Bodart. O'Brien, à vous l'honneur!

Patrick s'avança en silence, posa l'engin à terre sur ses petites pelles, le redressa presque à dix degrés de la verticale, au jugé. Jallaix, son copain, dévissa le capuchon d'une fusée éclairante, qu'il glissa dans le tube. Alors, Pat tira et le projectile, dans un bruit sourd, s'élança au moins à cent mètres en l'air.

Le ciel était bien assombri par les nuages bas. Mais, d'éclairage et de parachute, pas le moindre indice : la bombe retomba sans autre effet... Sauf que, comme s'éleva une rafale de vent, elle revint vers le groupe étonné. Heureusement pour tous, elle alla s'enfoncer en terre molle, derrière les hommes. On n'en remarqua plus que les ailettes, sortant du sol.

Silence stupéfait des soldats, et Jallaix y alla de son petit commentaire :

« Voilà une bien belle démonstration, mon lieutenant, qu'il convient avec ce lance-patate, de tenir compte de l'orientation du vent! Non ?

-Encore heureux que ce n'était pas une bombe explosive, non ? dit Martin.

-Cà, mon copain, on aurait du sûrement rappeler la Field-ambulance...

-Et la morgue avec, très cher !

-La croix de guerre à titre posthume, ça te va ?

- Merci, sergent, d'avoir pris et choisi une éclairante, pour commencer!

-Tu parles d'une éclairante ! Avec des comme ça, on ne risque pas de se faire voir !

-Qu'est-ce qui a pu se passer ?

-Moi je sais, commenta Ficot. Allez donc voir les armuriers.. et aussi les cuistots : ça arbore de délicieux petits mouchoirs de soie, ces délicats. Et vous ne savez donc pas d'où ils les sortent ?

-Eh bien ?

-Mais des bombes éclairantes, très cher ! Et il n'est pas impossible qu'à leurs petits copines, ils en offrent aussi en cadeaux, de tous ces si jolis petits parachutes ! Et tant pis pour l'éclairage du champs de bataille !

Le lieutenant et les sergents s'abstinrent de tous commentaires...

Alors, notre Bodart de conclure : « Bien ! Comme le décréta Jallaix avec sa verve bien connue, on va tenir d'avantage compte du vent désormais. Nous allons tirer, plus loin, vers les bruyères des sommets, un rideau de bombes fumigènes ».

Les sergents firent avancer le peloton vers les hauteurs. Et, comme il s'était signalé par sa si plaisante remarque, ce fut Jallaix qu'ils choisirent pour y commencer la démonstration.

« Au moins ici, vous tiendrez compte du sens des coups de vent », dit Massin.

Jallaix prit le bidule des mains d' O'Brien, choisit avec soin le projectile vert adéquat le décapuchonna et tendit le capuchon à notre Pat silencieux. Puis, en inclinant le tube à 45 degrés, vers le côté Est, d'où le vent semblait venir, il déclencha son tir. La bombe s'éleva au loin. Tous la suivirent jusqu'au terme de sa course, où elle explosa et se mit à dégager des fumées lourdes, que

les rafales de vent étendirent au raz de la bruyère sombre.

« Comme vous pouvez le constater, explique Massin, un pareil fumigène, surtout dans des vents comme nous en avons ici, permet à des fantassins d'avancer très en avant jusqu'aux approches de l'adversaire.

-Mais lui, ajoute Jallaix, il pourrait aussi reculer de deux cent mètres, afin de nous attendre et nous voir sortir de notre nuage.

-Ah, commente Martin, quel stratège tu fais là, mon cher ami !

-Bon ! Mais, dans ce cas là, c'est nous qui occuperions ses positions, et sans dommages, encore ! »

« Vous pouvez être sûrs qu'on testera cela lors d'un exercice de nuit prochain, fait en deux camps, dit Ficot.

-Alors, en pareille occasion, on peut espérer que les fusées d'éclairage auront peut-être un parachute non récupéré par les cuistots, dit Martin.

-En attendant, sourit le lieutenant, nous allons encore essayer quelques bombes fumigènes, qui seront lancées par d'autres. A qui le tour ? »

-Eh bien, à notre capo, mon lieutenant.

-Fort bien ! A vous, caporal Dinan !

Le petit caporal hérita du tube de 2 pouces, le posa à terre à 45 degrés. Jallaix lui tendit une bombe qu'il avait décapuchonnée. Le projectile s'éleva sur sa trajectoire, bien haut, qu'on suivit jusqu'à son point de chute. Mais, à nouveau, celui-ci n'explosa pas, hélas !

« Cessez le tir ! cria Bodart. Il nous faut rechercher l'engin où il s'est enfoncé ; ça ne peut jamais rester intact dans le sol. Est-ce que quelqu'un est sûr du point de chute ?

-A peu près, oui, murmurent quelques témoins.

-Bon, dit Bodart. Nous allons avancer en râteau, chacun à un mètre de distance. Et que personne ne marche dessus, surtout !

-C'est grave ? demande Martin.

-Cà copain, dit Jallaix, du phosphore plein la gueule, si ça explose, ce n'est pas la joie, à priori ! »

On fit donc le râteau vers la butte des sommets. C'est Patrick qui découvrit, perdue dans les bruyères, la queue en ailettes du projectile. Tout le monde le rejoignit.

Ainsi que l'ordonna le premier-chef, tous les hommes du peloton sortirent la pelle de tranchée du dessous de leur petit sac. Puis, ils entreprirent de créer un coupe-feu circulaire, arrachant les bruyères sur une largeur d'un mètre et dans un rayon de trente.

Le sergent Bodart, heureusement spécialiste du déminage, fit reculer tout le monde à cinquante mètres. Le lieutenant Vos demeurait à ses côtés.

« Vous aussi, mon lieutenant, vous ne pouvez pas rester là : moi seul, qui suis démineur, je vais découvrir l'entour de la bombe et la faire exploser avec du fil cortex explosif. Hors le démineur, personne ne peut demeurer ici. Je commanderai l'explosion à distance »

Chacun put voir avec quel soin et quelle précaution, Bodart dégagea, à la pelle, l'entour de l'engin ; il tira de sa besace un rouleau orange de fil Cortex, l'enroula trois fois autour de l'acier. Puis en bout, il serra un déclencheur, y joignant à son anneau de tirage un cordon, qu'il déroula en rejoignant les hommes du peloton. Ainsi, à bonne distance , il provoqua l'explosion.

Dans un claquement bref, le projectile explosa, lançant autour du point de chute, dans un rayon de trois mètres, des rouges

pointes brillantes, déclenchant une épaisse fumée. Alors, Bodart donna l'ordre aux hommes de reprendre leurs pelles de tranchée, pour enterrer chaque flammèche rouge de phosphore brûlant.

« Enterrer ? Enterrer ? s'exclama le lieutenant. Voyons, Bodart, nous n'avons pas de temps à perdre. Pour éteindre tout ça, il suffit tout simplement de les piétiner... »

Bodart n'eut pas le temps d'arrêter son supérieur : l'officier écrasait déjà une flamèche du bout de sa si belle botte. Une fumée s'en éleva aussitôt.

«Bodart, Bodart! » clama le lieutenant Vos.

Le sergent, tachant de garder un air le plus respectueux, se saisit d'une pelle, que lui tendait Patrick. Il gratta très rapidement le dessous de la semelle sinistrée.

Chaque homme essayait de garder son sérieux, en s'occupant d'enterrer tout ce phosphore. Mais c'était trop demander à Jallaix, qui murmura à ses voisins :

«Pauvre petite botte ! Tu n'iras pas au bal, ce soir ! »

Chapitre quatre

CE SOIR - LA...

Les camions avaient ramené au camp toute la compagnie. L'heure du souper était presque arrivée. Aussi, les hommes coururent se rafraîchir aux lavabos, pendant que les exempts déchargeaient tout le matériel. Ils le ramenèrent, soit dans les chambrées, soit au magasin d'armement, où ils déposèrent les caisses de munitions vides. Quant aux armes, ils les y placèrent sur les râteliers.

Alors, bien vite, tous partirent dans leurs chambrées respectives, pour saisir gamelles et couverts.

Maréchal, l'éternel exempté, était impatient d'entendre les copains parler des événements de la journée. Bien sûr, la surprenante blessure de Degrève à la butte de tir, puis la bombe fumigène non explosée et les bottes du lieutenant ne furent pas oubliées.

« Et, ajouta Jallaix, il faut mentionner aussi nos exploits à nous : notre section « mortier deux pouces », très chers. Patrick, notre Pat'o, qui est pourtant notre tireur d'élite, dont j'ai l'honneur d'être le pourvoyeur, a réussi à envoyer en l'air une bombe, qui a explosé...derrière nous !

-Derrière ? s'exclame Maréchal.

-Avec ce vent de face qu'il y avait là-bas, commenta Dinan, quoi d'étonnant ?

-Etonnant, étonnant ! commenta Jallaix. Vous en avez de bonnes, caporal ! Encore heureux que ce n'était qu'une bombe éclairante et donc inoffensive ! Si ce n'avait pas été le cas, où serions-nous tous ce soir ?

-Au mieux avec Degrève à Moïra, ajouta la bonne brute de Ficot.

-En tous cas, dit Martin, inoffensive elle l'était diablement peut-être, puisqu'elle ne nous a même pas fait l'honneur de s'allumer, faute du parachute, que quelqu'un a du lui piquer...

-Très beaux ces parachutes en soie, commenta Maréchal. C'est bien pratique, comme petit mouchoir !

-Tu ne nous diras pas que ce serait toi qui l'aurais piqué, peut-être ?

-Qui sait ? Quand on est exempt d'exercices, ça peut arriver qu'on vous envoie dans les bureaux... ou les magasins, à l'occasion...

-Pour peu qu'on vous connaît, monsieur le Maréchal, rigola Martin, nous n'en serions que bien peu étonnés...

-Et, à ce propos, ajouta Ficot, tu pourrais penser aux copains, s'il t'arrivait de faire de si plaisantes trouvailles, lors de tes occupations d'exempt de service...

-Au moins, ajouta Jallaix, ce ne serait pas pour déplaire à ce bourreau des cœurs de Ficot, quand il est en chasse pour accrocher l'une ou l'autre de ses conquêtes...

-On y pensera, sourit Maréchal. Mais, si c'est pour réussir une conquête, à notre Don Juan, il pourrait peut-être penser à quelque pauvre malade consigné dans sa chambrée, au moins quand il touche sa quinzaine...

-I-a des gens qui ne perdent pas le nord, conclut Martin. Mais, ajouta-t-il, mieux vaut ne pas tarder pour la bouffe : notre Dinan n'a pas attendu, vous pensez : je suis sûr qu'il en est déjà à sa seconde gamelle »

Ce n'est qu'à ce moment que leur Pat O'Brien rejoignit la chambre 34 : le sergent Massin, dit-il, l'avait conduit au Q.G. de brigade, pour commenter l'accident survenu à Degrève.

Dans un joyeux claquement de fourchettes et de gamelles, toute la bande courut vers le tube-réfectoire. La bruine recommençait à tomber...

Le souper fut animé à souhait. Degrève, le lieutenant, le sergent Bodart et aussi Patrick firent les frais de toute la conversation à table. Quand tous, après le passage obligé aux douches de vaisselle, dont celle d'eau bouillante prenait à la longue un relent de soupe populaire, chacun revint en chambrée.

Dinan était déjà revenu avant les autres. A notre irlandais, il annonça que le caporal de semaine venait de passer : il le pria de se présenter au bureau de la compagnie : ordre du commandant.

Pat ajusta son ceinturon. Comme d'habitude, il sortit sans dire un mot. Tous les copains le virent sortir, sans plus de commentaires. Un instant arrêtée, toute la conversation reprit de plus belle, dès que le petit Dinan fut sorti à son tour : il allait prendre probablement un thé à la cantine de la NAAFI

Dix minutes s'écoulèrent, dans les bruyants commentaires d'un Jallaix inspiré. Voici qu'ils virent rentrer leur copain, toujours aussi silencieux que d'habitude. Mais, à l'air soucieux qu'il arborait, tous les gars de la chambrée s'inquiétèrent de connaître l'objet de cette convocation au bureau du commandant de compagnie.

Il ne dit mot. Il alla décrocher, en tête de son lit, la cape cirée, si souvent bien utile sous ce gris ciel de la verte Erin. Il ressortit presque aussitôt, la tête basse.

La nuit était tombée. La conversation de chambrée, qui avait repris, s'anima de plus belle à l'arrivée de Brouillard, le voisin de lit de Papatte. : la nouvelle lui brûlait les lèvres :

Lui, il avait été appelé par le premier chef Desprets, dont il entretenait le bureau, voisin de celui de la compagnie. Cela lui avait permis de saisir la conversation que Pat avait eue avec le commandant Lambotte.

Les copains, à qui il la rapporta fidèlement n'en revenaient pas :

« Comment ? s'exclama Martin. Tu ne vas pas me raconter que Pat a perdu son arme, tout de même ?

-Quoi, ajouta Martin : sa belle pétoire, si blingquante qu'elle lui a valu une étonnante permission ?

-Il faut croire que si : le magasinier, qui a contrôlé, ce soir, le râtelier d'armes, a bien du déclarer au commandant qu'il y avait un fusil qui manquait...et... que c'était malheureusement le sien !

-Ah, sacré nom, clama Ficot. Et où était notre O'Brien, quand on a tous été charger le matériel, à l'arrivée des camions ?

D'après ce que j'ai entendu des explications qu'il a données au capitaine Lambotte, il avait du laisser son arme au lieutenant Vos : à la fin de la journée, les officiers allaient devoir tirer aussi un dizaine de cartouches, après avoir utilisé leur revolver personnel. Alors le lieutenant lui avait demandé son fusil...

-Pas étonnant que notre Vos a choisi la pétoire à Papatte : il a remarqué que c'était une des meilleures, à voir son résultat !

-Et il n'a pas attendu pour la reprendre après ?

-Non, dit Jallaix. J'ai entendu, en passant, qu'il lui disait qu'elle avait une direction impeccable, mais qu'il fallait régler la hausse deux cent mètres plus bas, parce qu'elle tirait trop haut. Mais Vos n'a rien voulu savoir : on a pu constater, tantôt, comme il est têtue, c't-homme-là !

-Et alors ? Pat n'est pas resté à côté, pour admirer le ratage ?

-Pour ça, franchement, ça m'étonne de lui, comme on le connaît, commenta Dinan.

-D'après ce que j'ai entendu de sa réponse au commandant, dit Brouillard, il semble qu'il a du partir avant, avec le sergent Massin, pour le Q.G. ou l'hôpital de Moïra : il devait y témoigner de ce qui était arrivé à Degrève, vu que c'était juste à ses côtés que l'accident est arrivé...

-Alors, il n'était pas là, quand on a tout remballé ?

-Eh non, forcément !

-Et alors, s'exclama Martin, il n'y a pas eu un officier, ni un sergent de passage, pour s'occuper du malheureux fusil ?

-Vous ne croyez tout de même pas, commenta Jallaix, que notre somptueux chef allait s'occuper d'un si menu détail !

-Pour sûr, ajouta Ficot, qu'il avait bien d'autres soucis avec l'état de ses fines bottes, qu'il ne saurait pas mettre ce soir.

-Et alors, Brouillard. Puisque tu as tout entendu, qu'est-ce que le capitaine a répondu à Papatte ?

-C'est ça le plus formidable, mes copains. Lambotte n'y allait pas par quatre chemins : perdre une arme - et en temps de guerre en plus -, c'est une des fautes les plus catastrophiques : cela ne relève même plus

directement d'un chef de corps mais bien du Conseil de guerre. Dieu sait la sanction qui lui serait réservée, si un commandant de compagnie devait communiquer officiellement une telle nouvelle.

-Mais c'est terrible, cette affaire-là ! Comment notre pauvre Papatte pourra s'en tirer ? On se le demande !

-Et dire qu'il est si chouchoutant pour son flingue ! Pour un peu, il coucherait avec ! Franchement, il n'en peut vraiment rien, le pauvre !

-Allez dire ça à un tribunal militaire, mes gars ! dit Jallaix. Et n'oubliez pas non plus que l'I.R.A. est partout, ici. Pour eux, c'est toujours le combat perdu de 1920 qui continue. L'armée anglaise, dont nous sommes, mes très chers, voilà l'ennemi pour eux : pas les boches !

-Et qu'est-ce que Papatte a répondu alors ?

-Tu le connais : il est resté sans un mot, l'œil vague, comme perdu !

-Et alors ? Le commandant ?...

-Ah, pour ça, ajouta Brouillard, moi j'ai trouvé qu'il était formidable. Il a réfléchi un moment. On voyait bien qu'il comprenait le terrible avenir qui attendait son homme,

en même temps qu'il le sentait innocent. Mais qu'il ne pouvait pas, non plus enfoncer un de ses lieutenants, qui est, en fait, le vrai responsable...

-et, en tous cas, pas le faire devant un de ses hommes, en plus...

-Et alors, qu'est-ce qu'il a décidé ? Parle, sacré Dié !

-Je l'ai entendu dire à peu près ceci : Ecoutez, O'Brien ! Il m'est impossible de cacher la situation au chef de corps. Mais tout ce que je peux faire, c'est de retarder mon rapport jusqu'à demain matin. Alors, il ne vous reste plus qu'à vous débrouiller, cette nuit. Officiellement, je n'ai rien su, à présent... Et je ne vous donne pas la moindre permission : elle devrait, du reste, avoir figuré dans un rapport. Mais figurez-vous que le magasin reste ouvert... que vous y trouviez un vélo,... qu'avec lui vous repartiez cette nuit, jusqu'au Slieve Croob. Vous y fouillerez les buttes de tir. Puissiez-vous y retrouver l'arme et revenir discrètement avec elle !

Il y a eu un silence, sans que Pat ne dise un mot. Puis Lambotte a ajouté : « Pas question de passer par le corps de garde évidemment, sans autorisation ni permission de minuit ! Voilà ! Je vous souhaite d'avoir de la chance. Mais, demain, à l'appel du

matin, j'espère vous y voir avec votre arme.
Rompez ! »

-Ah, bon sang : voilà notre pauvre Papatte dans de beaux draps ! dit Martin.

-Les copains, ajouta Jallaix. On pourrait tout de même lui donner un coup de mains. Aidons-le à passer ici derrière, avec son vélo, au dessus des barbelés !

-M'est avis, dit Ficot, qu'on ne peut pas faire grand chose d'autres ! »

Toute la bande de la chambrée, prodiguant ses encouragements à Patrick, le fit passer, lui et sa monture, sur le petit chemin de cendrée qui longeait le camp ; sur cinq kilomètres, il l'amènerait à Banbridge. Mais après !...

Pour ne pas changer, une averse de plus s'était remise à tomber.

Patrick les remercia, enfourcha la selle, ajusta sa cape, dont il couvrit jusqu'au guidon. Puis, sans se retourner, ni dire un mot de plus, on le vit s'enfoncer dans la nuit.

-Comment retrouvera-t-il sa route ? demanda Martin.

-Ah, j'oubliais, commenta Brouillard.
Lambotte lui a passé une lampe et une carte

du comté, la carte d'Etat-major d'un pouce au mile, qui mène jusque-là. A ce qu'il paraît qu'il a été scout et qu'il saura y lire son chemin...

-N'empêche ! Une nuit noire ainsi ! Et tout seul sur la route !

-Avec la flotte qui tombe en plus ! Je ne l'envie pas, mon gars ! »

Un éclair déchira le ciel vers le sud. Quelques secondes après, un sourd grondement lui répondit. Que serait cette nuit, dans les monts de l'étrange Slieve Croob, hanté du souvenir des mythiques géants ?

Ce soir-là, la chambrée 34 mit bien du temps à faire silence : comment ne pas accompagner en pensée leur héros dans la nuit ?

Son lit demeura vide, comme sa place au déjeuner du lendemain. Lors du passage du sergent de semaine, à l'heure du réveil, ils s'y étaient mis ensemble pour fabriquer, avec des kitbacks, la forme du dormeur qu'il présentait souvent à ce moment. Mais qu'en serait-il au moment de l'appel du matin ?

changement de vitesse dans le moyeu arrière et surtout de pneus épais et en bon état : il se souvenait de la montée pénible vers l'endroit du tir : même les camions peinaient en fin de parcours.

Peu de maisons, le long de ce chemin, qu'il avait parcouru souvent déjà. Elles étaient ou groupées et mitoyennes, par trois ou quatre, soit isolées autour d'un petit lopin de potager. Entre elles, ce n'étaient que prairies ou champs de luzerne, cernés par les inévitables haies qu'interrompaient, ça et là, ces larges barrières de bois dont les gonds étaient scellés dans d'épais piliers de maçonnerie cylindriques coiffés d'un cône aplati. On les trouvait si typiques et fréquents en Ulster, qu'on les représentait sur le badge d'épaule des militaires locaux.

Ses pensées l'entraînaient évidemment sur la dernière entrevue avec le commandant Lambotte : ses derniers propos, sa décision finale l'avaient d'abord évidemment secoué. Mais, plus il y réfléchissait, plus ses sentiments évoluaient. L'étonnement, puis la révolte face à cette nouvelle, qui l'avaient frappé d'abord, faisaient place à la crainte de l'injuste procès qui allait l'atteindre inévitablement. Et puis lui revenait cette décision incroyable et imprévisible que le commandant avait prise, de l'envoyer, seul dans la nuit, à la recherche de l'arme oubliée : son fusil Lie - Enfield...

Une arme oubliée ! Un soldat égarant son arme ! Comment, dans l'absolu, un juge militaire pourrait-il trouver une excuse à un semblable manquement ? Et pendant la guerre encore !

Et surtout ici même, en Irlande, là où sévit l'armée secrète des révoltés, cette I.R.A., active depuis deux décennies, à l'affût de toute occasion, pour s'approprier des armes et munitions complémentaires !

Pat se rappelait, à ce moment, les affiches qu'on étalait dans tous les lieux publics : on y voyait un militaire assoupi dans un pub, devant son verre, avec son fusil adossé à son siège, dont s'emparait sournoisement la main d'un civil, sans réveiller le dormeur...

Conseil on y donnait au militaire, même assoiffé, de garder toujours le bras dans la bretelle de cette arme convoitée !

Alors, tout en pédalant, il se rappelait le tour que lui avait réservé son voisin de lit, le caporal Dinan, en lui subtilisant son arme, sur le temps qu'il s'était assoupi, cette fois-là, dans la guérite du haut du camp. La blague n'avait duré que le temps de la relève, vers quatre heure du matin. Encore heureux que les commentaires de la chambrée, dont il avait été, une fois de plus, la risée, n'étaient pas parvenus aux oreilles de Lambotte .

Non, c'est bien sûr : le capitaine l'aurait certainement rappelé, quand il l'avait convoqué tout à l'heure... En fin de compte, à résumer l'entrevue, on ne pouvait que reconnaître que le commandant avait trouvé une solution, peu orthodoxe peut-être, mais bien la seule, qui lui permettait d'éviter tous ennuis, tant à son simple trouffion qu'à son lieutenant, qu'il ne pouvait désavouer devant lui... ennuis aussi aux instances supérieures, qu'il délivrait des complications administratives, ô combien gênantes, comme chacun sait !

Bon ! Heureusement, la pluie avait cessé ! Déjà se pointaient, en bout de chemin, les premières lueurs de la ville : il lui faudrait la traverser sans trop se faire remarquer, au moins par la police militaire. Mais il était presque onze heures : ce ne devait plus être une heure où elle ferait du zèle !

Sous les premières lampes publiques, Patrick déplia sa carte d'état-major. Il allait devoir traverser le centre, sur le pont de croisement des deux routes : celle de Newry à Belfast passe par dessous et l'autre, par le dessus, joint Portadown à Newcastle : c'est celle-là, la A 50, qu'il devrait emprunter sur seize kilomètres...

Ce pont-route, le centre de la ville, on y passait souvent, lors de toutes les marches

d'entraînement. Souvent aussi, lors de ces mornes et interminables après-midi de dimanche, les soudards n'avaient d'autres distractions que de regarder, du parapet du pont, défiler l'un ou l'autre groupe de cornemuses, qui faisaient des aller-retour le long de la route inférieure. Comme le repos dominical est sacré, en Irlande ! Les pubs demeuraient clos, il n'y avait pas d'autre chose à faire, avant que ne s'ouvre le cinéma : les militaires pouvaient seuls le fréquenter, sans nulle présence féminine, cela va de soi...

Ah, ce cinéma irlandais ! Patrick, qui ne grillait jamais le moindre bout d'une cigarette, s'étonnait de la fumée s'élevant de toutes les rangées de fauteuils : un cendrier garnissait même le dos de chaque siège ! Et, lors des entre-actes, toujours bien longs mais loin d'être déplaisants, on voyait devant la scène de l'écran, s'élever du sol un orgue électrique. Sur le clavier, s'y détaillaient bien des grands airs à la mode, sous les doigts de l'organiste... Son grand-père y en a-t-il été un, naguère ? Patrick se proposait de lui poser, un jour, la question, lors d'une des prochaines visites qu'il se proposait de lui faire à Newry.

N'aurait-il pas eu l'idée, dans ce cas, d'imiter tel artiste d'occasion qu'il avait entendu, un jour, avec étonnement ?

Personne d'autre que lui parmi l'auditoire canadien, n'avait du vibrer, à l'écoute de tel ou tel ancien chant irlandais, que se permettait le musicien. Il saisissait alors certainement cette occasion d'en faire résonner la salle, alors que son auditoire ne devait être constitué que d'étrangers d'outre-Atlantique. Mais un O'Brien, dans l'auditoire avait compris le message : l'orgue détaillait la « Harpe de Tara » !

Elle est silencieuse
La harpe de Tara
O voix mélodieuse !
Qui te réveillera ?
Ta voix nous fut ravie
Avec la liberté
Quand souffre la patrie,
Qui donc pourrait chanter ?

Mais tu restes muette
Toujours au long des jours.
Adieu les chants de fête
Et les concerts d'amour...

Puis suivait après, ce charmant Ménestrel, portant la harpe à son côté, muette, comme le rappelle cet autre chant. Avant de mourir, il la brise :

Et, la brisant : « Sois muette,
« Toi qui, jadis, savais chanter !
« Ah, meurs !, dit-il, tu n'étais faite
« Qu'à chanter la sainte Liberté ! »

Tous ces souvenirs défilèrent dans sa tête, pendant qu'il pédalait avec courage, sans trop penser aux recherches qu'il devrait tenter pour retrouver le fusil disparu...

Son grand' père ! Avant son instruction ici, en Irlande, il n'en avait connu que ce que lui en avaient raconté ses parents. Et puis, voici qu'il l'avait retrouvé, pour la première fois, à la tribune d'un orgue de Lougbrickland : on l'avait appelé pour accompagner la messe d'enterrement d'un soldat du contingent, qui accidentellement avait été renversé par un bren - carrier.

Alors, l'aumônier du camp avait cherché dans le bataillon, des choristes d'occasion capables d'y chanter le « Requiem ». Il s'était proposé avec quelques autres. C'est alors qu'il avait fait connaissance de ce musicien, son aïeul. Patrick gardait un souvenir ému de ce premier contact. Ils avaient pu évoquer, l'un et l'autre, d'anciens souvenirs familiaux, dont le jeune soldat n'avait connaissance que par les lettres échangées jadis par ses parents....

Maintenant, la route s'élevait de plus en plus. En suivant le cours de la Bann, qui remontait torrentueuse sur sa droite, il emprunta un chemin qui ne pouvait être qu'un raccourci : il le mènerait plus près de ces Mourne Mountains, d'où le torrent provenait. Sur ce chemin caillouteux, du reste, il

aurait encore bien moins de risque de croiser un véhicule nocturne, peu probable pourtant. Déjà il devait lutter d'avantage contre le vent qui descendait des hauteurs.

Comme toujours, il chantonnait en lui-même un air ou l'autre qui lui rappelait son enfance. L'endroit n'était-il pas choisi, dans ce décor de champs désolés, coupés de bas murets de pierres sèches, pour évoquer les paysans irlandais révoltés ?

Les mânes des disparus, et pourquoi pas les ombres des mystérieux géants de la légende gaélique semblaient presque l'accompagner dans cette quête nocturne. La lune se voilait parfois de lourds nuages ; puis elle se découvrait, en éclairant alors le chemin pierreux, qui se perdait dans la brume des sommets.

Patrick chantonnait presque, en ahanant, ce chant révolutionnaire que sa maman lui avait appris jadis. Ne plairait-il pas aux ombres qui l'entouraient ?

Au clair de lune, au fond des bois,
A travers les marais sauvages,
Nous évoquons les dieux et les rois
D'Erin aux sonores rivages.
Nous endurons tous les affronts
Et notre misère est très grande.
Oui, nous souffrons, en criant : Hourrah !
Nous souffrons pour l'Irlande !

Tra la la la
La la la la la :
Souffrons ! Endurons nos misères !
Chantons ! Oublions nos haillons !
En chantant, vidons nos verres !
Au son du cor
Et des harpes d'or,
C'est ainsi que chantaient nos pères !
Au nom des aïeux
Et des morts glorieux,
Vidons nos verres !

Bien loin, là-bas, sur d'autres mers,
Nous errons à travers les mondes ;
Et nous versons des pleurs amers,
Plus amers que les tristes ondes.
Chassés, trahis, loin du pays,
Le cœur plein d'une amour trop grande
Oui, nous mourons en criant : Hourrah !
Nous mourons pour l' Irlande !

Puis, ce dernier couplet, plus cruellement
irlandais encore :

Mais il viendra le jour béni
Où l'esclave sera le maître,
Où les martyrs auront puni
L'étranger, le tyran, le traître.
Et c'est du sang
Qu'en bondissant,
Nous boirons dans la verte lande.
Oui ! C'est leur sang qu'en criant :
Hourrah !

Nous boirons à l' Irlande..
Hourrah !
Nous boirons à l' Irlande !

La montée se prolongeait. Bientôt, ce ne fut même presque plus une route empierrée : tout juste un vague chemin.

Patrick mit pied à terre et se mit à pousser son vélo à travers la caillasse.

Plus il se voyait approcher du haut-plateau, plus encore s'élevait le vent.

Et quel vent : il semblait provenir de tous les horizons. Pourtant la lune, qui apparaissait par moment entre les nuages bas, éclairait leur rapide mouvement.

Descendant des mamelons d'ouest, ils semblaient se précipiter vers l'est. Là, tout en bas, les flots de la mer d'Irlande devaient sans doute s'y soulever en tempête.

Avait-il presque atteint son but ? Sur la droite, il aperçut la vague silhouette d'une maison abandonnée. C'est là, pensait-il, qu'on devait entreposer les cibles et leur matériel : on ne les amenait probablement pas, chaque fois, en camion. Un gros tilleul et quelques arbustes l'entouraient, bien rares dans ce plateau presque dénudé.

Oh, elle était loin d'être grande, cette petite bâtisse: une porte coupée en deux parties ; aux deux minuscules fenêtres qui la flanquaient, les vitres fêlées devaient-elles leur survie aux innombrables toiles d'araignées qui devaient les doubler ? Chaumière, non : la toiture basse, à pente réduite, couverte de lourdes pierres plates, était bien faite pour tenir, face à la violence des vents. Elle n'avait jamais été probablement destinée qu'à abriter quelque berger, son matériel de couchage et ses chiens. Une cheminée trapue en perçait juste le faîte.

Patrick accola sa monture contre le pignon aveugle : il semblait mieux abrité de la tornade. Puis, lampe de poche en main, il s'avança à pied vers le champ de tir désert.

Une grande ombre passa soudain au dessus de sa tête : un oiseau de nuit : un grand duc, peut-être ! Il se rappela ses premiers jours de camp à l'âge de douze ans à peine. On l'y avait « totémisé » Chouette, en souvenir d'un premier jeu de nuit : tous les gamins s'en promettaient de bruyants et joyeux ébats. Mais ce n'avait pas été le projet du chef : il les entraîna, non loin du camp, sur une route déserte à cette heure, et qui s'enfonçait dans le bois voisin. Puis il leur avait imposé de ne prendre aucune lampe et de traverser ce bois, au bout duquel les attendait un assistant avec un fanal. Cela

semblait banal, à première vue. Mais, quand les enfants ont su qu'ils devraient faire ce chemin, guère plus long que cinq cent mètres soit, mais chacun tout seul, à tour de rôle, un par minute, ce ne fut pas pareil ! Le chef toléra qu'ils partent deux par deux. Lui, le petit Patrick risqua et accepta de le faire seul, à la surprise de ses copains. Cela lui valut ce surnom, ce totem dont il était toujours fier de se rappeler, lui, le taciturne qu'il resta.

C'est donc presque en ami, qu'il admira ce merveilleux chasseur de nuit : les ailes déployées, à contre-vent, il avançait en quête de quelque proie tapie sous le couvert

Seul, tout seul comme ce rapace nocturne, son animal-totem, il avançait au milieu de ce désert de pierrailles, semé par endroits de plaques de bruyères !

Au dessus de ce sol désolé, les souffles puissants de toutes les tornades du monde semblaient s'être donné rendez-vous ! Point de vrai sifflement, il est vrai mais un immense, énorme son de contrebasse, qui lui semblait accompagner comme une présence d'un personnage immense : Mahon Mac Mahon, géant de la vallée du silence s'est-il réveillé pour l'accueillir ?

Parfois, quelques exhalaisons lointaines éclairaient vivement la découpe des sommets.

Sous les éphémères apparitions de la lune, Pat aperçut les reliefs des buttes de tir.

La première, celle des tirs à six cent mètres, qu'il examina de près avec sa torche, était bien déserte.

Mais, deux cent mètres plus avant, à l'emplacement n°2, celle où il avait abandonné son arme au lieutenant Vos, son fusil, son précieux fusil gisait seul, là, abandonné dans la nuit noire !...

Avec quelle joie contenue s'en saisit-il aussitôt ! Patrick le mit à la bretelle et retourna dans les éboulis vers la cabane, où son vélo devait l'attendre, pour un retour qu'il prévoyait, bien sûr non triomphal, (ce n'aurait pas été conforme à la réputation qu'on avait de lui). non : sa joie, qui n'en serait qu'intérieure, n'en aurait que plus de prix.

Alors une autre surprise, et de dimension, le stupéfia : au faîte de la cabane, la cheminée fumait !

Les volutes qui montaient s'éclairaient de quelques flammèches emportées par le vent violent.

Ce feu ne pouvait être que récent ; il avait du avoir été allumé après son départ vers le champ de tir : il y avait donc quelqu'un qui se trouvait dans la bâtisse !

Quelqu'un... ou quelques uns !

Cet inconnu, à plus de minuit, ne pouvait avoir fait ce feu que dans l'attente de quelque rendez-vous !!!

Patrick s'avança avec précaution vers le pignon aveugle de la cabane. Bien malgré lui, il se sentait pris d'un tremblement.

Il avait saisi son fusil par la crosse. Canon par devant, il contourna l'angle de la maisonnette, pour tenter de regarder par une des petites fenêtres.

Mais, malgré la lueur que le feu répandait à l'intérieur, les vitres étaient toutes si brouillées de poussière, qu'il ne parvint à rien apercevoir.

C'est à cet instant que la porte s'ouvrit brusquement.

En sortit un type énorme, espèce de Goliath de plus de deux mètres. Il tenait au bras un panier à bûches : le voulait-il remplir au dehors ?

Patrick se retourna surpris. Stupéfait lui aussi, l'homme n'avait d'yeux que pour le fusil qui les séparait.

Il n'eut de cesse de s'en emparer, tirant d'une main d'abord, puis des deux, après

avoir lâché le panier, pour s'approprier cette arme.

Visiblement, ce ne pouvait être qu'un partisan de cette I.R.A., dont on évoquait les exploits au camp !

Les deux adversaires n'étaient pas de même force, bien sûr, mais les mains du puissant inconnu n'avait à saisir qu'un canon lisse et mouillé.

Patrick , au contraire, s'agrippait à toute force, la crosse en main droite, la gauche sur le pontet.

En s'opposant à une secousse plus forte de l'adversaire, ses doigts se prirent sur la détente.

Un coup de feu claqua brutalement. L'homme reçut la décharge en plein cœur !!!

Sans le moindre cri, le géant s'effondra, ...comme une masse !!!

Dans la lueur blafarde venue de la fenêtre, les yeux grands ouverts, le visage rougi par la surprise, notre Papatt demeurait pantois après cette explosion.

Ah çà ! C'était vraiment inattendu !...Le fusil...son fusil...avait tiré ! ce soudain coup de feu !...combien inexplicable ?...

Comment ? Ainsi, lui Patrick!... Il venait, ainsi, de tuer cet inconnu ?

Tandis qu'il restait là, interdit devant ce géant mort, cette masse effondrée à ses pieds, une autre surprise survint, plus étonnante encore :

Dans la nuit, une forme féminine approchait, vélo à la main ! Et pas n'importe laquelle, oh non : Sylvie !!! Sylvie Mac Namara !...

« Patrick ? Patrick O'Brien ?... Mais quoi ? Comment ? Qu'est-ce qui est arrivé ?

-C'est...J'ai...Je viens de tuer cet homme ! C'est...C'est qui ?

-C'est...c'était qui ? : Un messenger, un capitaine de l'I.R.A.,... avec qui j'avais rendez-vous, ici, cette nuit !...

-Quoi ? Comment ? Tu... Tu fais partie de l'I.R.A. ? »

Pat s'étonna de l'avoir, si naturellement tutoyée. Elle ne sembla pas étonnée pour autant.

-Oui. Comme pas mal de jeunes catholiques de Portadown, du reste.

-Et qu'est-ce que tu y fais ?

-Simple agent de liaison ; je dirais plutôt même : simple transporteur de fonds !

-Et lui, alors ?

-Lui ? Je l'ai rencontré ici, une ou deux fois, en mission, comme cette nuit même. C'est...c'était... une vraie brute, tu sais.

(Patrick remarqua qu'elle le tutoyait à son tour.)Mais, en haletant :

-Oui, peut-être ! Mais c'est moi qui viens de le tuer !... Quelle horreur !

-Mais comment cela est-il arrivé ?... J'arrivais à l'instant...Je viens juste d'entendre ce coup de feu !

-Je n'y comprend rien : je retenais mon arme par le pontet. Mon doigt... a du saisir la détente...et le coup est parti !!! Puis, après un silence, il ajouta : Ce n'est pas possible, ça !

-Pourquoi pas ?

- Parce que, quand on va au tir, Dieu sait si on prend des précautions pour ne jamais laisser une cartouche dans le chargeur,... ni dans le canon, à fortiori, bien sûr ! Et voilà qu'ici, non seulement il y en avait une dans la chambre ! Et la sûreté, en plus, n'était même pas mise !

- Et alors ?

- Alors ?. Ce ne peut être que le lieutenant Vos, en fin de tir, hier soir : il m'avait demandé mon arme, que je lui ai laissée.

- Et tu n'as pas attendu qu'il te la rende ?

- J'ai du aller avec un sergent témoigner d'un accident survenu. Et lui, sans le savoir, pressé sur le départ, il a du croire que je reprendrais mon flingue, . comme tous les copains aussi, du reste !

- Donc, tu n'y es pour rien ?

- Comment aurais-je pu imaginer qu'un officier, si pointu par ailleurs, aurait abandonné une arme, sans même cette précaution élémentaire d'y mettre la sûreté ?

- Alors c'est sûr, Patrick, que tu n'y es pour rien. Et même, c'est cette brute qui a voulu te l'arracher, ce fusil !... C'est lui qui, finalement, s'est tué lui-même !

-Tu crois ?

- Tel que tu me le dis, j'en suis absolument sûre !

- En attendant, qu'est-ce que je vais faire maintenant ? »

On ne pouvait tout de même pas le laisser dans cet état, pensait le jeune canadien.

En lui, les idées se bousculaient en foule. Elles l'emportaient dans un avenir proche, qu'il voyait redoutable :

On allait trouver ce mort, c'était sûr ! Et ça n'allait pas traîner, pour savoir qu'il s'agissait bien d'un crime : il ne pouvait être question de suicide, puisque aucune arme ne demeurerait sur place !

Faudrait-il chercher longtemps, pour savoir reconstituer l'événement ? Reconnaître l'identité de l'arme assassine ? Il était presque certain que les enquêteurs, sans nul besoin de perspicacité, pourraient remonter jusqu'à lui ! Tiens : l'histoire de l'arme oubliée, pardi : toute la compagnie en connaissait l'événement... Et ce départ nocturne, toléré, suggéré même par son commandant de compagnie... Ah ! Dans quel pétrin le voilà encore tombé !..

Parfois, il baissait les yeux vers la forme gigantesque étendue à ses pieds...

Dans le vent qui s'élevait encore, on entendait, au loin, s'approcher un orage.

Pauvre type tout de même ! se disait Patrick

Et puis il relevait un regard vide, vers la jeune fille que le hasard l'avait fait rencontrer à l'Y.M.C.A. de Belfast...

Quel délicieux souvenir il en gardait ! Il la découvrait devant lui en ce moment, si maîtresse d'elle en cette tragédie, où tant de circonstances fortuites semblaient ici s'accumuler pour le perdre !!!

Sylvie, elle, à l'instant, le voyait hagard l'œil vague, le sentait éperdu, dépassé par l'événement :

« Tu sais, si peu que je le connaisse, je pourrais t'en dire assez sur le personnage. Ce n'était pas un ange, loin de là ! Et, du reste, il n'est pas natif de l'Ulster. Non : il vient du comté de Cork. Il ne franchit la frontière qu'à l'occasion. Ici, il est inconnu, comme nombre de partisans armés. Alors, s'il venait à disparaître, comme cela arrive souvent dans notre guerre...

-Votre guerre ?

-Oui : nous sommes toujours en guerre, tu sais ! Des deux côtés, on y compte toujours des morts...même des morts inconnus... et aussi des disparus !..

-Des disparus ? ...A quoi penses-tu, en disant ça ?

-Ce que j'en pense, dis-tu ?... J'en pense que le mieux, pour tous, serait qu'il en soit un de plus, tiens ! Et, quand je dis pour tous, j'inclus nos ennemis protestants, officiels et officieux, la police, l'armée, la justice militaire, ta brigade canadienne, ton chef de corps, ton capitaine...et toi aussi, bien sûr !

-Et que crois-tu qu'il nous faut faire ?

-Quoi? Nous ? Le faire disparaître, tiens !

-Comment ?

-Je suis déjà venue, deux fois, en mission secrète dans cette cabane : c'est l'ancienne bergerie ; elle est abandonnée depuis la guerre ; et, que je sache, on n'a plus fait et on ne fera plus de longtemps la vidange de la fosse à purin qu'on trouve à côté... »

Comment ? Elle pensait qu'ils pourraient l'y jeter ?

Patrick ne savait plus que dire. Toujours sous le coup de l'émotion, il ne pouvait que s'étonner, admirer silencieux, le sang-froid de la jeune irlandaise, face à ce drame qui venait ainsi de se produire, presque sous ses yeux et dont il ne parvenait pas à se détacher.

Ah, cette petite femme ! Comme elle était déterminée !

Elle était restée à côté de son vélo durant tout cet échange de propos : sans mot dire, elle alla le déposer à côté de celui de Patrick. Puis, sans avoir à chercher bien longtemps, elle ramena une brouette plate, abandonnée là depuis longtemps.

Unissant leurs efforts, ils vinrent y placer cet énorme corps inerte et le transportèrent par derrière la bergerie.

Ils soulevèrent la lourde taque de fonte de la fosse.

Sylvie demanda à son compagnon de lui ramener quelques lourdes pierres plates : elles ne devaient pas manquer en cet endroit rocheux !

Il exécutait ses ordres, sans dire un mot. Mais il avait compris ses intentions.

Sans trop oser regarder plus longtemps le visage désormais figé à jamais, il ouvrit la veste cirée du mort, y plaça des lauzes, et enfin reboutonna le vêtement...

Le tonnerre gronda au loin...

Puis, toujours silencieux, tous deux prirent le corps, lui par les épaules, elle par les

pieds ; ils le précipitèrent dans l'ombre horrible de la citerne...

Leur parvint un bruit sourd, qu'ils ne devraient jamais sans doute oublier de leur vie...

Certains, ah oui, ils étaient certains tous deux qu'ils en garderaient toujours le secret !!! Si celui-ci allait jamais éclater au grand jour !!!

Enfin, toujours silencieux, ils regagnèrent l'entrée de la cabane .

Dans l'âtre, le feu brûlait toujours... Patrick y rajouta l'une ou l'autre bûchette. Sylvie s'assit sur un tabouret bancal qui traînait et le regarda faire, sans mot dire.

Chapitre six

AVANT LE JOUR...

Devant le foyer qui, avec quelques flammes parfois plus vives, amenait dans la cabane comme un semblant de vie, tous les deux s'étaient, par après, installés à la turque sur la capote militaire et le ciré du jeune canadien.

Patrick était sorti un moment. Il avait été chercher, avec le panier à bûches abandonné

dehors, de quoi réapprovisionner le feu, qui faiblissait.

C'est en rentrant avec son chargement qu'il eut un peu plus de courage, pour reprendre la discussion interrompue par la sinistre besogne, que, silencieux, ils avaient bien du accomplir...

« Ainsi, tu fais partie de l'I.R.A., comme lui ?

-Comme je te l'ai dit, oui. Mais tu...

-Non ! Surtout ne me dis pas son nom, si tu le connais !

-Oui, je le connais. Mais, bon, je ne te le dirai pas, même si tu m'en pries. Et, du reste, sois tranquille à ce sujet : je m'en étais assurée, pendant que tu cherchais les pierres : comme il est toujours convenu, en opération, aucun de nous n'a jamais quelque pièce d'identité sur lui. Ce serait bien trop dangereux et permettrait de remonter la filière de l'organisation. »

« Aucun de nous...aucun de nous.. » Ce NOUS, avec quel sous-entendu de fierté l'a-t-elle proféré !

Patrick, qu'elle fixait à ce moment, ne put cacher son étonnement, son admiration pour Sylvie. La petite rouquine de la cantine de Belfast... si fraîche et timide ! .. Elle

devenait pour lui, en cette nuit, une militante passionnée.

Il l'imaginait auréolée de prestige, telle Jeanne Hachette; il sentait monter en lui, bien plus que de l'admiration, ... presque comme une bouffée d'amour. Il n'avait jamais senti une telle sensation auparavant.

Comme l'aurait ressenti toute femme à sa place, Sylvie se sentait l'objet de cette vénération soudaine du jeune soldat.

Cela ne dura qu'un instant. Mais il avait suffi pour faire naître entre eux une plus grande chaleur, une plus grande intimité dans l'échange de leurs propos.

Mais ne pouvaient-ils traiter de quelque sujet anodin, le plus écarté possible de ce qui aurait pu amener à quelques aveux banals et bredouillés ? Ils semblaient proches de monter à la tête de son gentil Canadien.

Sortis trop vite, ils n'auraient pris l'allure que d'un simple flirt, propre à un médiocre chercheur d'aventures. Ni elle, ni lui sûrement ne devaient que craindre une méprise de l'autre.

Elle crut de bon ton d'attendre que leurs paroles s'orientent tout naturellement vers plus de profondeur. Et qu'elles les fassent oublier, si possible un moment, le drame

récent, qui les avait obligés tous deux à ce terrible ensevelissement.

« Pour ne plus trop penser à ce que nous avons vécu ici ensemble, tu devrais, me semble-t-il, t'occuper de nettoyer ton arme, avant ton retour au camp.

-Tu as raison, ma foi ! Elle a traîné dans la boue et la pluie pendant de si longues heures, avant que je ne la retrouve !

-Quand j'y pense maintenant, j'imagine que, dans l'effroi qui t'a surpris, après cet étonnant coup de feu, tu n'as sûrement pas du extraire la douille du canon ?

- Non, bien sûr : elle doit y être encore.

-Bon ! Tu devras donc l'enlever maintenant pour le nettoyer. Mais alors, attention ! Je me souviens de ce que j'ai entendu, lors de réunions d'instruction à notre groupe.

« Quoi donc ?

-Il arrive parfois qu'on puisse remonter jusqu'à l'origine d'une arme, et donc de son possesseur, rien qu'en analysant la balle retrouvée ; mais ce n'est pas toujours déterminant. Tandis que, si on retrouve une douille éjectée, alors là : la trace laissée par l'extracteur est si personnelle, qu'elle donne presque à coup sûr l'identité d'une

arme qui l'a tirée : autant que ne le ferait une empreinte digitale...

-Heureux donc que la douille soit toujours là, alors ?... J'imagine que je devrais la faire disparaître avec le plus grand soin, au cas où... où on retrouverait ce corps inconnu et la balle qui l'a fait passer de vie à trépas...

-Oh, ça va ! J'essaie, par tout moyen, de ne plus nous y faire penser. Et tu vois : tu recommences à évoquer le tableau !

-C'est plus fort que moi !

-Ah ! Je te comprend bien, mon Patrick ! Nous voici tous deux dans le même bateau, tu sais ! »

C'est alors qu'elle s'était levée de son tabouret. Elle lui avait pris la main, les avait faits asseoir tous deux, côte à côte, sur la bâche et la capote, étendues devant le foyer.

Il remarqua qu'elle avait dit MON PATRICK

« Comme j'aurais aimé, dit-il, avoir eu l'occasion de te revoir, en d'autres occasions qu'à présent ! Comme à Belfast, la première fois !

-Cette fois-là, je te le fais remarquer : c'était déjà à cause de ce fameux fusil. Tu ne peux pas lui en tenir rigueur, non ?

-Sûrement! Mais je ne me vois pas commencer à repasser des heures à le briquer !

-Au moins devrais-tu y effacer toutes traces de doigts qu'on pourrait remarquer sur la face extérieure du canon !

Oui. Mais après cela, je vais juste passer loque et tissu métallique à l'intérieur. Et la douille, je la jetterai dans le Bann ou ailleurs, lors du retour.

-Ce retour, nous pourrons le faire ensemble, non ? : c'est le même jusqu'à Banbridge. Et quarante kilomètres, et en grande partie en descente, ce n'est pas le Pérou !

-Deux heures devraient suffire largement, à ce que je pense.

-Même pour rejoindre ton camp et à moi pour rejoindre Portadown avant le matin. Et il est à peine une heure trente à présent...

-Un retour avant quatre heures, je ne m'en vois vraiment pas le courage : rejoindre en cachette la chambrée, subir les assauts des copains, se faire surprendre peut-être par la garde à l'entrée du camp...

-...et devoir taire le drame où nous avons été, tous deux, impliqués ! »

Oui, c'était bien vrai : le retour risquait d'être encore plus délicat que l'aller... surtout avec le souvenir atroce de ce qu'ils avaient vécu !

Ils avaient trois bonnes heures devant eux. Pourquoi ne pas prolonger l'instant unique, que le sort, le destin leur avait procuré ?

Ils demeuraient tous deux, accolés l'un à l'autre, face au foyer. Le feu restait vaillant. Parfois, s'échappait des tisons quelque flammèche plus vive, qui donnait, un moment, à ce pauvre local toute une royale lumière.

Patrick, en ces instants de plus grande clarté, ne pouvait s'empêcher de jeter un regard ému au profil de sa voisine.

Elle, rêveuse et silencieuse, n'avait d'yeux que pour les braises rougeoyantes...

Qu'attendait-elle de lui ? Timide comme il était - et ne l'était-elle pas autant que lui, sans doute- lui viendrait-il aux lèvres ce « je t'aime », qu'il avait toujours trouvé si banal, si plat pour refléter quelque sentiment plus fort, comme celui qui l'entraînait vers elle en ce moment ?

Quand parfois il voyait des filles ou des femmes semblant prendre pour argent comptant ce genre de déclaration sorti de la bouche de quelque sot Don Juan en uniforme, pour qui ce n'était qu'une banale formule avant une coucherie d'occasion, cela n'éveillait en lui que pitié ou mépris à l'égard de la gent féminine.

« Te quiéro : je te veux » des Espagnols lui semblait plus adapté, en une telle occasion!

Allait-il ainsi rabaisser en elle, par un tel aveu, si stupide à ses yeux, cet appel puissant qui lui semblait jaillir de folles profondeurs ?

Il craignait de n'en avoir d'autre réponse qu'un sourire poli, si jamais, fine comme il la jugeait, elle n'aurait pas sentir un émoi égal au sien...

Le silence se prolongeait. Il savourait cette proximité, cette main qui ne quittait pas la sienne, ce « mon Patrick » qui avait tinté à ses oreilles.

Comment briser un tel silence et risquer de dire adieu à cet instant de bonheur qui les entraînait tous deux ?

Il fut surpris de la voix grave qui lui vint quand il reprit :

« Qui m'aurait dit, ce matin à l'heure du réveil, que je vivrais de tels évènements au cours de la nuit suivante ? »

Venant d'elle aussi, la voix prit un ton plus sourd : « Des évènements ? Un seul ne te suffit-il pas ?

-Tu sais bien que pour moi, ma Sylvie, (ce « ma Sylvie » avait jailli malgré lui), il en est au moins deux !...

Quand vient le matin, je fais souvent, à ce moment-là, semblant de dormir. Et je m'amuse à écouter les propos de tous les copains de chambrée.

-Crus sans doute ? Grossiers parfois ?

-En général plus amusants, surtout de la part de certains. Mais aujourd'hui, j'avais surpris les commentaires de l'un ou l'autre à mon endroit, tandis que je simulais encore le sommeil.

-Ah oui ? qu'est-ce qu'ils en disaient ?

-Ils s'étonnaient autant de ce nom irlandais que de mes airs de boy-scout attardé : Ce Papatte, comme il m'appelait, quelle idée avait-il bien eue pour le pousser à aller s'enrôler parmi les volontaires qu'ils sont. Et cette grande brute de Ficot- ça doit être un trappeur ou bûcheron du nord- se permit une réflexion, en partant se laver.

-Ah bon ! Tu me la dis ?

-Je l'entend encore, quand il a répondu à mon voisin Jallaix : « ***Cher ami, tant qu'on n'a pas buté son homme et baisé une femme, on est toujours un gamin. Et tu ne me feras pas croire qu'il en est déjà arrivé là !*** »
Et il est sorti, en claquant la porte.

-Et les autres ? Quel fut leur commentaire ?

-Ah, je me souviens : alors Jallaix a fait cette réflexion à son copain Martin :
« ***Baiser, soit ! Mais buter ! C'est à croire que c'est pour ça que Ficot s'est engagé !*** »

Sylvie ne fit pas d'autre commentaire. Et puis, sans en dire plus, sa tête se blottit sur son épaule.

Tout un temps, il en savoura la douceur. Il rêvait, en la sentant ainsi contre lui, que pourrait durer longtemps- ah longtemps !- cet élan de tendresse qui le submergeait.

Oui, comme il était éloquent ce long silence qu'ils prolongeaient tous deux !!!!...

Un vif éclair soudain transperça les deux petites fenêtres flanquant la porte : toute la minuscule pièce en fut illuminée d'un coup.

Trois secondes plus tard, l'éclatement du tonnerre se prolongea dans un grondement énorme : l'orage, qui traînait au sud depuis toute la soirée, venait finalement, de surmonter les sommets.

Ses grondements avaient pris possession des Morne Mountains et de leur haut plateau.

Alors le vent sauvage s'enfla de plus en plus ; il apportait avec lui une formidable averse. De l'intérieur, on l'entendait follement crépiter sur les lauzes du toit.

Un mouvement de Sylvie les avait couchés tous deux sur leurs manteaux étalés sur le sol en face du foyer. Sur leur couche de fortune, Patrick la tenait blottie contre son épaule gauche. Sa joue se perdait dans la chevelure rousse qu'il adorait.

Tous deux n'avaient d'yeux que sur l'enduit craquelé du mur droit, opposé à l'entrée. A chaque éclair brutal, s'y dessinaient fugaces les deux croisées des chassis, comme en un théâtre d'ombres.

Blottis l'un contre l'autre leurs deux corps vibraient de concert à chaque éclat du tonnerre.

Leurs mains s'étaient dénouées : entrouvrant le battle dress et la chemise de gros drap kaki, elle avait posé la sienne sur le torse de Pat et son duvet naissant ; en répondant

à son initiative, il avait, à son tour, déboutonné le jeune corsage.

Sa main droite caressait les deux jeunes seins, qu'il sentait réagir à d'aussi audacieuses caresses.

Il s'étonnait d'oser ainsi des découvertes d'un corps féminin, qu'il touchait pour la première fois. Il craignait qu'à tout moment lui réponde un mouvement de refus. Mais il tardait à venir, ce qui le rassura.

C'était elle, au contraire, qui, relevant le front, s'était mise à l'assaillir de bécots. Leurs bouches se touchèrent d'abord et puis s'attardèrent et s'unirent follement en un long baiser, où la langue de Sylvie n'était pas la moins ardente, oh ! Que non !

Grondements du tonnerre, rafales du vent, paquets d'averses ne faisaient que s'unir, se superposer à l'extérieur : ils semblaient tournoyer autour de la cabane.

A cette tempête du dehors correspondait aussi celle qui s'était emparé des deux jeunes gens.

Sylvie s'était relevée soudain. Les mains nouées derrière la nuque, Patrick la vit, dressée devant lui, abattre sans un seul mot, sa jupe grise sur des souliers qu'elle quitta de deux coups de talon.

Pendant que leur silence à deux contrastait avec le puissant mugissement des éléments du dehors, elle s'agenouilla au dessus de lui.

Déterminée, imperturbable, elle lui délaça les bottines. Puis, l'ayant déboutonné et libéré de sa ceinture, elle mit à bas pantalon et caleçon du jeune canadien. Lui, l'œil fixé sur le visage muet de sa bien-aimée, se forçait à demeurer de marbre. Elle s'effondra sur lui.

Leurs bouches se rejoignirent en un long, long baiser. Cette langue joignant la sienne, cette nouvelle douceur de leurs jambes nues soudées l'un à l'autre faisaient monter en lui une bouffée de plaisir jaillie de profondeurs inconnues.

Sans abandonner leur baiser, il la retourna brusquement. Cette brutalité l'étonnait lui-même. Elle, de ses deux mains, guida ce sexe gonflé, durci, entre les cuisses qui le serraient en leur étau.

Un soudain coup de vent projeta un paquet de pluie qui s'écrasa sur les carreaux. La tête sur l'épaule du jeune homme, Sylvie lui murmura, d'une voix rauque, qu'elle ne se connaissait pas : « A toi !.. A ton tour.. d'enlever mon slip !.. »

« Oui !..Viens !..Monte !.. Viens !.. » Elle le guida dans sa conquête...

Leurs mains se nouèrent sur leurs reins. De plus en plus saccadés, mais d'un rythme à présent commun, leur mouvement s'amplifia... Un autre monde semblait s'ouvrir à eux ; ils leur semblait à tous deux ne plus former qu'un seul, un seul être nouveau !... Et cela montait...montait !...

Dans un éclatement puissant, un éclair fulgurant envahit toute la cabane. En leurs deux corps enlacés, il en fut de même, au même instant.

Dehors, en un craquement effroyable, il semblait qu'un arbre proche venait de s'abattre...

o o o o o o o o o o o o o o o o

Combien de temps ont-ils ainsi sommeillé, soudés l'un à l'autre, dans l'humide chaleur de leurs deux corps ? S'en souviendrait-on jamais ?

Peu à peu, la tornade s'était apaisée ; les torrents de pluie s'étaient calmés, puis avaient complètement cessé. Poursuivant sa course, l'orage était maintenant plus loin, derrière les monts. On n'entendait plus que, loin parfois, quelques grondements furtifs.

Les braises du feu se mouraient, rougeoyant encore par instant. Couchés à présent, dos à

dos, en silence, ils savouraient le torrent de tendresse qui les avait envahis.

Ils se levèrent ensemble, dans les premières lueurs de l'aube, qui coloraient les vitres des petites fenêtres.

En se souriant et toujours en silence, ils se débarrassèrent des quelques vêtements, qu'ils portaient encore.

Puis, nus comme devaient l'avoir été dans l'Eden leurs premiers parents, ils sortirent sur les pierres trempées du perron, allèrent se débarbouiller, avec les moyens du bord, à la pompe américaine, qu'ils maniaient à tour de rôle.

Un peu plus loin de la citerne, à quelques mètres à peine, ils jetèrent un regard sur la taque de fonte de la sinistre fosse :

A peine la voyait-on encore car, au dessus d'elle, toute un branchage de l'arbre voisin avait été arraché par la foudre : elle avait ouvert le tronc, de part en part et l'air s'était chargé d'énormes odeurs de tilleul.

Etait-ce donc ce bouquet parfumé, que le ciel dédiait à celui qui gisait là, dans la nuit des profondeurs ?...

Ensemble, ils rentrèrent pour se rhabiller, toujours sans avoir dit mot. Mais il leur semblait à tous deux que l'autre avait vu le

spectacle insolite et s'était fait la même réflexion en le voyant.

Ce fut Patrick qui rompit le silence le premier, tandis que tous deux, retrouvant leurs vélos, entreprenaient de les sécher un tant soit peu :

« Cinq heures ! Il semble que le jour va se lever bientôt, maintenant... Eh bien ! Si on m'avait dit hier...

-Tu veux dire : si ton ...Ficot, je crois ?, S'il avait prophétisé, en partant se laver, que son Papatte serait, le jour même, devenu ce qu'il appelait « un homme »... C'est ça ?

-En deux mots, tu as tout résumé, oui. Mais jamais, ah ça, jamais, je t'assure, personne n'en connaîtra les circonstances. C'est pour toujours un secret entre nous, j'espère !

-Bien sûr ! Comme je suis sûre aussi que les confidences que je t'ai faites, ou que je pourrais encore te faire à présent, mon chéri, le demeureront aussi !

-Mon chéri !! C'est bien la première fois que j'entend quelqu'un m'appeler comme ça !.

-Tu souhaiterais en avoir d'autres ?

-Ah, pour ça, sûrement non ! Pour moi, si tu as été la première, sois bien sûre qu'il n'y en aura pas d'autres, ma vie durant ! »

Ils veillèrent bien, feu éteint, à ne pas laisser la moindre trace de leur passage ; ils refermèrent la vieille porte, qui grinça sur ses gonds.

Et puis, jetant un dernier regard sur le tronc décapité et l'énorme bouquet de tilleul, qui recouvrait l'endroit sinistre de son odorant feuillage, ils prirent, sur leurs vélos, le chemin du retour.

Entre les rocailles du chemin, déjà séchées, de profonds sillons gorgés d'eau gardaient le souvenir de l'énorme tempête de la nuit. Tout en y slalomant, l'un derrière l'autre, au long de la descente, qui menait à la route mieux revêtue, ils n'eurent plus l'occasion, bien sûr, d'échanger une parole. Leurs pensées n'en étaient-elles pas plus proches ?

Quand, ayant passé le pont qui marquait la fin de la descente, ils retrouvèrent la rivière gorgée des averses nocturnes, Patrick ralentit l'allure et Sylvie se replaça à ses côtés :

« Maintenant que nous longeons la Bann, c'est le bon endroit pour te débarrasser de la fameuse douille !

-Pour peu qu'on la retrouve un jour, bien malin pourrait imaginer à quoi elle a été

utilisée ! Si au moins ça pouvait me servir à ne plus y penser !

-J'étais occupée à penser que tu ne t'étais pas étonné d'avoir trouvé un feu allumé dans la cabane.

-Si, je me le suis demandé. J'ai pensé que c'était une façon de t'avertir qu'il était arrivé à votre rendez-vous. Tu m'en avais fait un aveu et je n'ai pas cherché à en savoir plus. Pourtant...

-Au point où nous en sommes à présent, et tout à fait sûre de ta discrétion, je puis compléter ton information.

-Ah oui ?

-Je t'avais dit que j'avais déjà rencontré le personnage, et même ajouté qu'il valait mieux ne pas trop avoir affaire avec lui.

-En effet. Ce n'était pas la première fois que tu allais à un pareil rendez-vous ?

-J'étais déjà monté deux fois au Slieve Croob, pour de pareilles liaisons. C'est là que j'apporte missives et rapports pour Dublin et que j'y reçois l'argent destiné aux missions diverses des nôtres.

-Et c'est là, sans doute que tu l'avais déjà rencontré ?

-Exact. Et je te confesserai qu'à l'occasion il en avait un peu profité pour me faire des avances...

-...que tu avais refusées ?

-Et comment ! Mon père, dont je porte le nom était écossais d'origine. Mais il a épousé une vraie et pure irlandaise d'Ulster. Je ne crois pas qu'il connaissait les activités de mon oncle, son beau-frère...

-Et ton père, lui, il était orangiste ?

-Non, c'était un fonctionnaire bien paisible et il avait horreur de tous les extrémistes.

-Donc, quoique habitant Portadown, tu ne l'imagines pas défiler en écharpe orange et chapeau boule ?

-Mon Dieu non ! Il n'allait pas plus au temple que ma mère ne va à la messe. Quoique ma mère soit originaire de Port Steward, tout près de Londonderry, fief catholique s'il en est.

-Comment est-elle ta mère, physiquement : un air irlandais ?

-Irlandais ? Comment l'entends-tu ? Je te dirai que, comme nombre d'irlandais de vieille souche de la côte nord, elle a les cheveux très noirs, les yeux très bleus, le teint un peu foncé. Certains disent que,

dans la région, ils ont une parenté certaine avec les Espagnols...

-Les Espagnols ?

-Oui : il paraît que bien des marins de l'Invincible Armada de Philippe II, qui ont échoué par ici, y ont fait souche. Possible donc qu'ils y aient laissé bien des aspects latins aux filles de l'endroit qu'ils ont épousées !

-Peut-être bien alors aussi un sang chaud et violent ibérique !

-Pas impossible, après tout !

-Si tu avais eu, en plus de tes yeux bleus, l'aspect physique de ta mère, tu n'aurais peut-être pas su, malgré ton nom, trouver une place à l'Y.M.C.A. protestante !

Elle sourit : « Heureusement y-a-t-il, en plus, la toison rousse qui me rend plus écossaise, sans doute ! »

Consciente que ses propos resteraient bien sans nulle chance d'être divulgués, elle lui avoua que le rôle, qui lui était dévolu par l'armée secrète, ne consistait pas seulement à écouter les propos des Anglais de passage, au club d'accueil. Il lui fallait aussi être l'agent de liaison avec les bailleurs de fond de l'Eire qui alimentaient en secret les activistes d'Ulster. C'était justement

une de ces missions qu'elle avait entreprise cette nuit, pour rapporter le montant à son oncle qui le répartirait, Dieu sait où.

« Et c'est lui qui t'a fait connaître le passeur de cette nuit ?

-Comme tu le supposes. Et, pour être franche tout à fait, je ne crois pas que c'était juste pour faire un signal de sa présence qu'il avait allumé ce feu, cette nuit. Je crois qu'après les avances et les privautés qu'il avait prises, lors des précédents contacts, il comptait aller plus loin, cette fois...

-Au fond, tu l'as échappé belle !...

-Toi aussi! Tu le regrettes, peut-être ?

-Comment peux-tu dire ça ! Est-ce que j'en ai l'air ? »

Tout en conversant ainsi, ils arrivèrent bientôt en vue de Banbridge. On apercevait, plus très loin, les rues déjà commencer à s'animer de charrettes des maraîchers.

Pieds à terre, leurs adieux furent longs, chargés d'espoir de futures retrouvailles.

Elle s'éloigna la première.

Les quelques kilomètres qu'il lui restait à franchir, par le petit chemin qui, de la ville, menait jusqu'au long du camp, suffirent à lui faire reprendre l'attitude habituelle et silencieuse qu'on connaissait.

Comment allait-il, à présent, préparer son retour ? Comme sa compagnie n'était pas « de piquet », la garde n'était donc pas assurée par les siens. Il était possible qu'on ne lui demande rien s'il entraît franchement par le corps de garde...

Quoique... avec un fusil à cette heure !..

S'il devait se présenter au sergent-chef de poste, il ne saurait justifier de quelque mission que ce soit : cela risquerait de créer des problèmes, même à Lambotte, son commandant de compagnie, qui avait pris une pareille initiative, bien peu réglementaire.

D'autre part, même s'il n'y avait que peu de risques à ce sujet, ce serait diablement plus conforme à son image de marque, vis à vis des copains, de les laisser dans le doute, le plus longtemps possible, sur la réussite de son expédition nocturne... et de ne rien leur dévoiler surtout des terribles et incroyables évènements qu'il avait vécus.

Il se ferait un devoir de le taire désormais fut-ce même, au besoin, aux autorités.

Sa résolution était prise : il attendrait au dehors, le temps qu'il faudrait, le moment le plus propice pour réapparaître.

La sonnerie du réveil courait, de proche en proche, dans les cantonnements. Il s'abrita, au milieu d'un pré voisin, derrière un de ces petits poulaillers qui en ornaient le centre.

Et, gobant deux œufs qu'il y trouva, ils lui firent office d'un repas, de ce déjeuner qu'il serait bien obligé de manquer.

Bientôt, le temps des toilettes matinales achevé, résonna la sonnerie « à la soupe ! » c'est le genre d'événement que personne ne pourrait avoir l'idée de passer, sauf peut-être Henry Maréchal, qui, dans la chambrée, devait demeurer au lit, comme d'habitude... et qui s'y faisait apporter ses gamelles par l'un ou l'autre copain bien attentionné.

Mais il n'avait crainte de se faire ni voir, ni même dénoncer par ce carottier : entre gens d'une chambrée, c'était la discrétion garantie, en tous domaines.

Quand il fut bien sûr que le cantonnement était désert à présent, il se faufila, lui et le vélo, à travers la ceinture des barbelés.

La veille, toute la chambrée l'avait aidé et accompagné, au moment de son départ, en lui

passant le précieux vélo.

Heureusement, comme le cantonnement de la compagnie était en bout de camp, l'endroit comportait, sous les arbres, à hauteur de la chambrée 36, un passage plus bas dans les enroulés de barbelés : que n'avait-il déjà souvent servi, pour les retardataires du soir, qui évitaient ainsi de passer par le corps de garde, quand l'appel avait déjà sonné ?

Le magasin, heureusement, demeurait ouvert ; il y rangea la bicyclette, à son emplacement réservé.

Puis, il retourna se dissimuler derrière le « tube » du bureau de compagnie.

L'heure du déjeuner passée, les corvées matinales achevées, fut sonné l'appel pour le salut au drapeau.

Le moment était venu ! Celui où le C.S.M., comme chaque jour, faisait l'appel : les trois pelotons de la compagnie s'alignaient devant lui.

Patrick avait sa place en bout du sien, comme tireur de section « mortier 2 pouces ». Il se faufila, discrètement, encadré par Dinan et son copain François Jallaix, à qui il suggéra le silence.

A chaque nom, on entendait répondre un habituel « Présent ! »

« Libin !-Lorthiois !-Mascart !-Martin !-Nagels ! » ...Puis un silence...

« O'Brien ? »...

« PRESENT ! »

Silence...Tous les regards se tournèrent, étonnés.

Entre les deux sourires contenus de ses voisins, Patrick demeurait, de glace...

o o o o o o o o o o o o o o o o

Chapitre sept.

CORRESPONDANCE D' UN PRISONNIER

-1942

Mr Raoul PAQUAY
« Kapelmeister »
St Patrickchurch
NEWRY. Ulster
Great Britain

Cher Monsieur,

Vous souvenez-vous de moi, comme je me souviens de vous? Je ne sais. Mais je vais vous le remettre en mémoire, si possible.

J'ai été copain de chambrée et voisin au combat de votre cher petit-fils, Patrick O'Brien.

Vous avez certainement du être informé par les services de l'armée canadienne ou par la Croix Rouge, à son défaut, que notre cher « Papatte », comme nous l'appelions entre nous, nous a quitté pour toujours, ce fameux 19 Août dernier, lors de notre tentative de débarquement à Dieppe.

Ce fut le premier et dernier combat, hélas, où notre régiment de Mont Royal Fusillers a été engagé. Que reste-t-il aujourd'hui de notre compagnie, notre peloton, notre petite section mortier 2'' ? Elle était composée de ...deux hommes, que « commandait » notre « caporal » O'Brien.

Vous vous demandez sans doute en quelle occasion j'aurais pu vous rencontrer ?

C'était, il n'y a pas si longtemps, à Newry ; notre aumônier de régiment, l'abbé André Sabourin, avait demandé, au camp, quels étaient ceux qui connaissaient le chant grégorien et singulièrement la messe de Réquiem : il leur demandait de se réunir, pour aller chanter le service funèbre pour un de nos soldats, qui était mort des suites d'un accident de moto.

A cette occasion, O'Brien m'a demandé de l'accompagner avec quelques autres à l'église du village. C'est vous qui avez tenu l'orgue, lors de la cérémonie. Et c'est chez vous, à Newry, que nous avons été pour répéter les chants, que nous avons naguère interprétés, lors de nos études en divers collèges canadiens.

C'est alors qu'il m'a confié que vous étiez son grand-père, me confirmant tant ses origines irlandaises que les vôtres qui sont belges : tous d'expression française, sans être français pour autant ! Et nous nous sommes salués furtivement à l'issue de l'office.

C'est en fin Mai que nous avons quitté l'Irlande, pour l'île de Man. Pendant nos heures de loisirs, nous pouvions y deviner au loin les hauteurs du Slieve Croob, où nous allions souvent pour des jours de tir.

Et Pat m'a raconté alors bien des souvenirs de famille, tant de son père que ceux de sa mère... Et donc de vous, qu'il n'a connu que ces quelques derniers mois !

J'imagine à présent ce que, aujourd'hui, doit être votre désarroi : votre fille, votre gendre morts au delà des mers, votre unique petit-fils à peine entrevu quelques jours, grâce à cet éphémère entraînement près de chez vous ! Et voici, à présent, que lui aussi, hélas, a rejoint ses parents !

Vous voilà donc maintenant condamné à survivre, sans aucune perspective familiale, même en pensée !

J'ai, pour ma part aussi, bien peu de liens familiaux, peu de correspondants à joindre par lettres, depuis ce « stalag », qui me retiendra jusqu'à quand ?

Entre votre solitude et la mienne, un lien existe pourtant : le souvenir d'un être cher, qui est passé dans nos vies, de façon si éphémère et même si secrète souvent !

Mais nos souvenirs, semble-t-il, pourraient s'additionner, se compléter peut-être ! Et peut-être la lettre que je vous adresse, en ce jour, ne vous laissera pas indifférent. Peut-être aussi donnera-t-elle lieu à une réponse de votre part, ce qui ferait

infiniment plaisir au prisonnier de guerre
oublié, que je suis désormais !

Veillez, en tous cas, recevoir, Monsieur,
l'expression de mon meilleur souvenir !

François Jallaix.

o o o o o o o o o o o o

Newry, le 18 décembre 1942

K.G. canadien
François JALLAIX
Stalag 13 A
Deutschland

Cher Monsieur, (mais j'aimerais mieux écrire:)

Cher François,

Que dire de cette lettre inattendue que j'ai reçue de vous hier ? Appréhension et étonnement tout d'abord, avant sa lecture.

Mais ensuite : intérêt, émotion bien sûr, puis enfin ravissement de vous lire, en imaginant tout ce que pourra réserver une telle correspondance, échanges de lettres que vous me suggérez.

Je serais vraiment sans excuse d'y répondre par une fin de non recevoir !

Et croyez bien que, si je souscris à ce projet d'échange de lettres, ce n'est certainement pas dans un esprit qui animait jadis des « marraines de guerre », cherchant à soulager les peines des poilus. C'est- et vous le sentez bien comme moi, si j'en crois votre lettre- que j'ai, presque autant que vous, besoin de ces nouvelles, qui peuplent une solitude, que vous avez bien finement imaginée.

Seul ! Bien sûr qu'il est, surtout quand on avance en âge, des plus durs à supporter de vivre seul ! Et même si, progressivement la solitude s'installe, elle se supporte d'abord quand on pense à ces êtres chers qui vous prolongent, même au delà des mers.

Puis, quand on apprend, l'une après l'autre, les perspectives que leurs adieux sont sans espoir de retour, on s'accroche autant qu'on le peut à l'idée qu'on reverra peut-être la génération suivante. Bien maigre, hélas, dans mon cas : un seul petit-fils, dont je n'ai eu connaissance que, de loin en loin, par de brèves missives de vœux.

Et voici que, chance inouïe, il m'apparaît fugacement, dans l'automne de ma vie, lors de rares après-midis de congés, que lui laissaient son instruction militaire. Quelle joie ce fut pour moi de faire connaissance de ce grand et si gentil garçon ! Quel plaisir d'évoquer, en ces occasions, des souvenirs familiaux qu'il voulait connaître, lui, si seul désormais !

Hélas oui, comme vous le dites : même ces éphémères moments de joie familiale sont aujourd'hui achevés, sans espoir de retour. Il ne reste plus rien aujourd'hui de ma famille, ni au Canada, ni ici en Irlande, ni même dans mes lointaines parentés belges. Je reste désormais le tout dernier maillon de la chaîne !

C'est à ce titre que j'ai reçu récemment les quelques souvenirs personnels, que Patrick avait laissés dans ses paquets militaires. Comment et pourquoi me les a-t-on adressés ? Serait-ce que mon petit-fils, avant son départ en mission, aurait laissé mon nom et mon adresse, comme étant le parent le plus

proche à prévenir en cas d'accident ? c'est, hélas, si probable en temps de guerre !

Je pense bien que l'origine de l'envoi doit provenir des services militaires, qui m'avaient prévenu de manière officielle. Ce ne sont donc pas les services de la Croix Rouge internationale, comme vous l'évoquez.

Mais ce sont ces services là, installés à Genève, qui m'ont fait parvenir votre lettre. Et je suis étonné que celle-ci soit parvenue en un si court délai ; peut-être est-ce la proche fête de Noël qui a accéléré les envois, dont j'imagine mal quel est le cheminement entre nations en guerre.

Mais nous savons tous que Christmas, c'est chose exceptionnelle en Allemagne. Et si votre lettre a été probablement, lue par des services de censure militaire, je ne peux que féliciter le lecteur d'occasion et le pays qu'il sert, d'avoir fait pareille diligence.

Du reste, si nous avons chance de poursuivre un échange de correspondance, et ce, même si la rapidité de transmission n'atteint pas ce record, il m'étonnerait fort que nos propos à ces occasions donnent lieu à des coupes de censure. Venant de ma part, je veillerai toujours à n'évoquer que des sujets privés les moins susceptibles de coupures. Et je suis sûr qu'il en sera de même de votre part. Même s'il me plairait bien sûr de

connaître les circonstances qui ont causé la perte de mon cher petit Patrick.

J'espère ne pas avoir dépassé les limites imparties à un tel envoi, que je confie aux services postaux. Et, attendant avec patience une réponse de votre part, je vous adresse tous les voeux de Noël que peut faire à un lointain prisonnier un pauvre vieil organiste.

Raoul Paquay.

o o o o o o o o o o o

15 janvier 1943

MonsieurRaoulPAQUAY
Kapelmeister
Sint Patrickchurch
NEWRY. Ulster
Great-Britain

Cher Monsieur,

Vous aviez raison : Christmas est vraiment, même en ces temps si troublés, une fête qui, en Allemagne, suscite les efforts de tous vis-à-vis de tous.

Seraient-ils même en ce jour d'insignifiants prisonniers de guerre comme moi : j'ai, en effet, reçu votre lettre comme un inattendu cadeau de Noël. Les services suisses de la Croix-Rouge, par où doivent transiter toutes les correspondances entre pays en guerre, ont du aussi faire diligence, pour les mêmes raisons. Nous devons leur en être tout aussi reconnaissants !

Je ne crois pas cependant qu'il en sera de même pour les échanges de lettres prochains. Mais cela a si peu d'importance, quand on a forcément tout le temps devant nous !

J'attendrai donc avec toute la patience nécessaire une réponse à cette lettre, que je vous adresse aujourd'hui et suis déjà trop heureux de savoir qu'elle ne restera pas sans suites.

Mais revenons-en au sujet qui nous intéresse tous deux, voulez-vous : notre Patrick que nous avons aimé, chacun à notre façon.

Je suis très heureux d'apprendre que les services de notre armée ont pu vous adresser les quelques souvenirs personnels, qu'il avait du laisser au dernier cantonnement du Kent : vous êtes bien certainement la seule

personne, proche parente, qui avait le droit de les recevoir.

Peut-être y retrouverez-vous, en en prenant connaissance, quelques détails qui nous éclaireraient d'avantage sur notre cher disparu.

Pour ma part, je puis vous détailler les derniers jours, les dernières heures amères, que nous avons vécus tous deux.

Comme tout le dénouement est bien connu dans l'ensemble par les deux camps belligérants, ce que j'en dirais ne devrait pas justifier de coupure par des services de censure, aussi pointus soient-ils.

Nous sommes restés durant deux mois sur l'île de Man, à nous driller, à la manière des commandos et Marines, face aux falaises que nous devrions peut-être escalader, Dieu sait où.

Cela nous changeait un peu de ces éternelles marches d'entraînement, longues de quarante kilomètres, qui nous avaient vus, au long des jours, arpenter toutes les routes de l'Ulster.

Mais la fatigue des journées d'entraînement nous ôtait tout courage d'aller faire des sorties à Douglas. Aussi, souvent sortions-nous à deux, de notre section mortier 2

pouces. Bien sûr, nous nous passions de notre caporal Dinan, vieux briscard vraiment impossible.

C'est lors de nos longues promenades que mon Papatte se révélait, racontant ses souvenirs personnels. Il se montrait alors, en de tels a-parte, tout autre qu'il apparaissait aux yeux des copains de la chambrée. Il semblait qu'il avait saisi, à côté des apparences de gouaille, de mon habituel comportement, que je devais être capable de garder d'éventuels secrets. Et il avait vu juste à ce sujet.

Maintenant qu'il n'est plus, je pourrais même dire qu'il m'expliqua comment, dans ses quatorze ans, il avait du subir quelques privautés d'un surveillant de collègue. Cela pourrait expliquer l'allure réservée qu'on lui connaissait...

Mais j'ai cependant l'impression que, même à moi, il ne se livrait pas entièrement. Il avait, me semble-t-il, fait promesses de taire certains secrets qu'il se gardait bien de me livrer. Et cela avait trait surtout, non à son enfance canadienne, mais au contraire à des circonstances plus récentes.

Je pense particulièrement au peu qu'il m'a raconté de cette nuit, où il fut contraint, pour récupérer son fusil oublié par notre lieutenant, de l'aller rechercher seul, au Slieve Croob. Tous, dans la chambrée, nous le plaignions de devoir y retourner, avec ce

terrible orage qu'il y avait fait. Quand nous l'avons retrouvé, le lendemain matin, il était toujours aussi taiseux. Il ne nous a rien communiqué de cette expérience, qui n'a pas du être banale.

Curieux comme je suis, j'ai voulu en savoir plus, par après. S'il s'était agi de moi, je suis persuadé que j'en aurais fait un récit délirant, même en exagérant sans doute. Mais lui, même quand j'insistais, ne m'a répondu que par des haussements d'épaules !

Peut-être vous en a-t-il dit plus, lors de la dernière visite qu'il vous fit, avant notre départ pour l'île de Man. Je serais curieux de le savoir...

Je le serais tout autant, s'il vous avait parlé, à l'occasion, de cette petite serveuse rousse de l'Y.M.C.A. qui m'intrigue pas mal.

En effet, connaissant notre Papatte, ses silences et ses secrets, j'ai été étonné qu'il ait consenti à m'évoquer la rencontre avec cette fille, à me dire qu'il l'avait revue ensuite à Portadown !..

Il m'a demandé d'en garder le secret, vis à vis de nos voisins de chambrée, ce que je lui promis bien évidemment.

Mais peut-être vous en a-t-il parlé à vous, son grand-père, plus facilement qu'à son voisin de chambrée, de lit, puis de combat.

Il se pourrait aussi qu'il ait laissé, avant notre départ, des documents dans ses affaires personnelles, car nous avons du tout laisser avant notre départ. Et, comme vous m'apprenez que les services militaires vous les ont transmis, peut-être s'y trouvent-ils quelques détails à ce sujet.

En tous cas, je crois me souvenir que, juste avant notre embarquement, le caporal-facteur nous avait encore transmis un courrier qui venait d'arriver. Il y avait une lettre destinée à Patrick. Il l'a empochée sans l'ouvrir et en silence, au moment même. Comme je le connais, il voulait taire probablement l'origine de l'envoi à ses copains.

Et c'est cela qui m'intrigue : ne serait-ce pas que cette lettre lui aurait été envoyée par sa petite Irlandaise ?

J'ai été un peu long, me semble-t-il : je n'ai pas encore eu la place suffisante, pour vous décrire les tristes heures du 19 Août de l'année dernière. Je vous promets d'en faire le détail en un prochain courrier.

Veillez croire, cher monsieur, aux meilleurs sentiments de celui qui fut le dernier et proche ami de votre petit-fils !

François JALLAIX

o o o o o o o o o o o o o o o o

Newry, 16 mars 1943

K.G. canadien
François JALLAIX
Stalag 13 A.
Deutschland

Cher François,

Merci de nouveau pour votre chère lettre,
qui ne sera pas la dernière, je l'espère. Si
vous saviez comme elle fait chaud au cœur !

Non, ce n'est pas encore cette fois-ci que j'ai pu lire comment mon cher petit-fils a vécu ses derniers moments. Je le comprend fort bien. Comme je comprend aussi votre souci d'en connaître le plus possible sur celle que vous nommez sa petite Irlandaise.

Oh, vous le devinez, Patrick était, pour moi comme pour vous, terriblement discret, et particulièrement sur la rencontre qu'il fit, ces derniers mois, à Belfast. Quant à son expédition nocturne au Slieve Croob, que vous avez évoquée, il ne m'en a jamais fait état.

Mais ce que je vais vous écrire à présent vous intéressera bien plus.

J'ai fouillé les pauvres souvenirs, que les services de l'armée m'avait envoyés, comme je suis le dernier parent proche d'un soldat décédé.

J'y ai trouvé une petite liasse de lettres. Je me suis permis d'ouvrir la première. Ce que j'ai pu y trouver m'obligeait presque à laisser closes les suivantes : elles étaient, comme vous le supposez, adressée par sa petite Irlandaise, dont j'ai trouvé et la photo et l'adresse à Portadown : Miss Sylvie Mc Namara, 83, Lurganroad, Portadown, Armagh county. Ulster. Great Britain.

A votre intention, j'ai fait faire, par un photographe, une copie de la photo que sa

petite rouquine lui envoyait. Vous pourrez ainsi, si cela vous intéresse, comme je le suppose, prendre contact avec elle dans de prochains courriers.

J'ai ensuite refermé cette petite lettre, qui apparaissait des plus tendres. Puis, en m'excusant de cette indiscretion fortuite et bien compréhensible, j'ai adressé alors ce précieux souvenir, sans en lire d'avantage, à celle qui aurait pu devenir, peut-être une douce et nouvelle petite-fille, si le ciel en avait décidé autrement !

Mais c'est la suite qui vous intéressera : Allait-elle m'en accuser réception, sans plus ?

Oh que non ! Trois jours s'étaient à peine écoulés que je l'ai vue arriver chez moi, les yeux gros... et portant un bien joli bébé!...

Il n'y fallut pas de longues explications : en pleurs, nous sommes tombés dans les bras, l'un et l'autre : j'avais devant moi une presque petite-fille et un vrai arrière petit-fils !

Bien sûr, sans possible document officiel, il portait le nom de sa mère. Mais peu

m'importe : c'est le cœur qui compte seul,
après tout !

Je me suis permis de lui communiquer votre
adresse actuelle au stalag. Il m'étonnerait
beaucoup qu'elle ne vous adresse pas de ses
nouvelles.

De toutes façons, que vous entreteniez
désormais avec elle une correspondance ou
pas, nous sommes bien convenus de nous faire
lire désormais vos lettres. Mais, si vous
l'entrenez, sachez, en regardant la photo
que je vous envoie, que Sylvie est encore
bien plus jolie, en réalité. Et je l'aime
déjà beaucoup !

Ainsi serons-nous trois à nous souvenir
ensemble de votre cher« Papatte », comme
vous l'appeliez si gentiment naguère !

A vous lire encore, mon cher François !

Raoul PAQUAY

o o o o o o o o o o o o o o o o

10 mai 1943

Monsieur Raoul PAQUAY
Kapelmeister
Sint Patrickchurch
NEWRY. Ulster
Great Britain

Cher Monsieur,

Quelle énorme nouvelle ai-je pu lire en
votre dernière lettre !

Je n'ai pas encore reçu de lettre de votre Sylvie de Portadown. Mais il m'étonnerait beaucoup qu'elle ne me donne pas de ses nouvelles ! Si c'était bientôt le cas, je me ferais bien sûr une joie de lui répondre, même si c'est inévitablement pour évoquer les événements qui doivent lui demeurer bien émouvants.

Mais, en attendant, je ne vais plus tarder encore à vous évoquer, avec la précision que j'en puis encore garder, les moments si éprouvants du raid d'août dernier en plage de Dieppe, qui a causé la mort de tant des nôtres, en quelques instants de combat.

Je vous avais évoqué, après notre départ d'Irlande, le séjour éphémère que nous avons passé sur l'île de Man.

Mais, deux mois plus tard, on nous a déplacé par bateau, puis par route, jusqu'à la côte sud d'Angleterre, à Lancing, à quelques kilomètres à l'ouest de Newhaven.

Notre régiment fut hébergé au collège. Et là, pendant qu'on nous régalaient d'un repas bien fourni, comme on n'en avait plus goûté depuis longtemps, on a vu entrer notre chef de corps avec l'aumônier Armand Sabourin. Voilà qu'il nous annonce, tout de go, que demain ce sera le grand jour : on embarque pour un assaut sur la France, dès ce soir !... J'en ai vu certains qui étaient au comble de la joie et de l'exaltation.

Certains même se sont précipités sur le colonel Ménart, notre récent chef de corps, pour lui embrasser les bottes !

Alors, en camions, nous voilà partis pour le port de Newhaven. Il y avait là toute une flotte : des embarcations de toutes sortes. Plus de deux cents, paraît-il.

Notre compagnie est montée dans un genre de landing-craft, avec l'avant rabattable : la première fois qu'on voyait ce genre de haut chaland à fond plat. On s'y est installé, au mieux.

Le soir était tombé. Pendant huit heures d'une nuit des plus noires, nous avons été secoués sur la mer, serrés l'un contre l'autre dans le fond de cale. Quand on se redressait, on voyait à gauche et à droite, d'autres barques de débarquement, destroyers parfois, mais pas de grosses unités, comme des croiseurs ou des cuirassés, par exemple. Pas d'avions non plus.

Alors, le lieutenant Vos, à qui on avait demandé ce qu'on aurait à faire, nous donna quelques détails : notre destination était la ville de Dieppe, en France : on allait attaquer de part et d'autre, avec quelques commandos anglais. Mais presque toute la troupe de l'opération n'était faite que de canadiens.

Nous mêmes, « Mont Royal », nous étions gardés en troupe de réserve, attendant que les attaques des ailes nord et sud aient réussi à débarquer et prendre les Allemands surpris par revers. Si les premiers éléments d'assaut atteignaient la ville, alors, et alors seulement, nous partirions à l'assaut au centre, pour grimper sur les falaises qui faisaient face, au delà d'une courte plage de galets.

Nous avons vu le jour se lever, tout en attendant en mer. De là, on voyait et entendait l'énorme embrasement de la côte, de part et d'autre de la ville. Ça éclatait de tous les côtés, depuis cinq heures, sur une longueur de bien vingt cinq kilomètres. Mais sur nous, les Allemands ne tiraient pas encore. Et on ne voyait toujours pas un seul avion, ni ami, ni ennemi.

On m'a dit, après coup, parmi les copains prisonniers, qu'on avait reçu un message incomplet à l'Etat-Major : On y a cru qu'une unité complète avait réussi à pénétrer en ville, ce qui était faux.

Alors, on nous a ordonné d'attaquer. Et notre « landing-craft » s'est avancé vers la côte, en plein milieu des éclatements, pour nous faire débarquer.

Notre peloton, et donc notre petite section mortier 2'', nous étions presque à la poupe. Ça éclatait tout autour. Il faisait déjà

jour, à neuf heures. Quand la porte de la proue s'est abaissée dans l'eau, les hommes se sont élancés, le fusil en l'air, derrière deux « bren carriers ».

Mais ceux-ci, roulant sur les galets, ont à peine eu le temps de tirer quelques rafales. Des obus, tirés depuis le haut des falaises, les ont atteints sur les chenilles : ils en ont été bien vite arrêtés.

Le caporal Dinan, Patrick et moi, nous nous sommes précipités. Puis nous nous sommes abrités derrière les tôles de la chenillette bloquée, au milieu des crépitements des mitrailleuses :

Un « Spandau » : ça tire deux fois plus vite qu'un « Bren » ! Dinan a voulu prendre celui abandonné par le tireur tué dans le carrier. Mais il a été descendu aussitôt par une rafale.

Autour de nous, on ne voyait que des corps étendus. J'y ai reconnu notre Ficot, qui ne bougeait plus.

Plus loin, Maréchal, notre « maréchal » : lui, il se tordait en serrant son genou !

C'est alors que nous avons vu le lieutenant Vos, qui est revenu vers nous.

Patrick lui a dit que Dinan avait été abattu devant nous. Il lui a répondu, directement,

que c'est lui qu'il nommait caporal ; qu'il choisisse un nouveau pourvoyeur.

Pat lui demanda notre copain Martin.

« D'accord, qu'il a dit. Mais vous, O'Brien, voyez ce que vous pouvez faire avec votre mortier. Et, tant qu'à faire, si vous n'avez pas besoin de votre fusil, qui est toujours si bon peut-être, passez-le moi : Un revolver, n'est pas utile, ici ! »

Patrick lui a passé son flingue et il est reparti. Martin nous a rejoints, au milieu des pétarades, qui éclataient de partout.

Alors, notre cher nouveau caporal n'était plus à reconnaître. Quelle détermination ! Et quel regard enflammé !

Il a pris en main notre tube - joujou, demandé des fumigènes. Puis, à demi redressé, et la pelle du tube serrant sa cuisse, au jugé, il a lancé une série de bombes, presque à la limite de portée. Il a su les faire éclater ainsi, directement, à demie hauteur de la falaise.

Grâce à son tir, un rideau fumigène s'est élevé vers le haut, où les Allemands étaient occupés à nous jeter un tas de grenades : elles faisaient tant de ravages sur ceux qui tentaient d'escalader !

A ce moment, nous avons vu Prignon, plié à croupetons, revenir vers nous. Il nous dit

que Vos était blessé aux jambes, à cinquante mètres devant nous.

Martin est reparti avec lui, pour ramener le lieutenant. Mais il était trop tard : Vos avait succombé, nous a dit Martin, en nous rejoignant.

« Et mon fusil, alors ? Tu l'as ramené ? » lui demanda Patrick.

« Ah ?... Non !... C'était le tien ? »

Patrick s'est relevé ; il m'a mis le 2'' en mains. « N'y va pas ! », que je lui ai crié.

Mais il n'a rien voulu entendre. Et, pendant que je continuais de lancer nos fumigènes, il est parti dans la mitraille, qui claquait de partout....Son fusil ! Son fusil !!.... On ne l'a plus vu revenir !!!

Une heure plus tard, le sergent Massin nous a rejoint. Il nous a dit qu'on se repliait vers la mer...et qu'on pouvait tout laisser sur place : les Anglais n'ont pas fait autrement à Dunkerque en 40, non ? : les hommes, les hommes d'abord !...

Mon pauvre, pauvre Papatte !

La marée avait baissé : les barges ne savaient plus avancer plus près. Ceux qui étaient vaillants encore tentaient de les

rejoindre au milieu de la mitraille qui ne cessait toujours pas.

Je l'ai bien tenté à mon tour. Mais, avant d'atteindre l'eau, une rafale m'a touché du haut en bas du bras gauche. J'en suis tombé à la renverse.

Combien de temps s'est-il écoulé ensuite ? Je ne sais plus ; mon bras me faisait de plus en plus mal, si mal !

La tête vers le ciel, j'y voyais tournoyer maintenant des avions des deux camps. Certains piquaient dans un panache vers les flots.

Autour de moi, par la suite, j'ai vu passer des copains, sans armes, sans casques, débraillés souvent et mains en l'air, que des verts escortaient, fusils à la hanche.

Je n'en pouvais plus : je me suis assoupi sous la douleur. J'ai très vaguement senti qu'on me ramassait, le balancement d'une civière. Puis, plus rien !...

Je me suis réveillé dans un lit d'hôpital, dans une chambrée à six lits...

Mais j'ai été fort long ! Je vous raconterai la suite lors d'une autre lettre. A moins que si j'ai, entre deux, reçu quelques nouvelles de notre Sylvie, je lui garderai la suite en primeur, puisque aussi bien,

vous m'avez écrit que vous communiqueriez
entre vous désormais la correspondance de
celui qui vous adresse ses plus...
« Stalagtites » amitiés !

François JALLAIX

Portadown, 8 juin 1943

K.G. canadien
François JALLAIX
Stalag 13 A
Deutschland

Cher François,

Ne vous étonnez donc pas, si je vous
appelle, dès l'abord, par votre prénom :
avant même de lire vos lettres adressées à
Mr Paquay, le grand-père de Patrick, j'avais
déjà été informée de bien des côtés de votre
caractère par votre cher « Papatte », comme
vous l'appeliez si gentiment.

J'ai quand même longtemps hésité à vous
écrire, à prendre une telle initiative, en
ne vous connaissant que par ouï-dire.

Mais, depuis la dernière lettre que vous
avez adressée au cher vieux monsieur.. et
qu'il m'a fait lire, je n'hésite plus
maintenant à vous dire combien le récit du
raid de Dieppe, que vous avez vécu ensemble,
m'a vraiment bouleversée.

Les circonstances de la disparition de votre cher ami - et combien cher il l'est encore plus à mon cœur !- sont vraiment atroces ! Elles sont d'autant plus cruelles, qu'il aurait bien pu éviter l'initiative qu'il a prise, dans le feu du combat. Que l'aurais-je préféré timide, voire timoré à ce moment : il serait probablement encore vivant aujourd'hui !

Car, conformément aux ordres reçus alors, tous les survivants, rescapés, blessés ou prisonniers, n'ont aucune faute à se faire pardonner d'avoir abandonné leur armement, lors de la retraite.

Hélas ! Mon cher - notre cher Patrick !- a du être bien marqué par l'abandon de son fusil, ... celui qui nous fit rencontrer !

Ironie du sort qui s'est acharné sur lui : l'arme a été abandonnée, une fois de plus, par le même officier qui l'avait déjà oubliée, lors d'un exercice que vous avez fait, m'avait-il raconté, dans les Mourne mountains du Slieve Croob !

Maintenant qu'il n'est plus près de nous aujourd'hui, l'heure viendra peut-être, où, la guerre achevée, nous aurons l'occasion de nous rencontrer et de nous parler de vive voix. Peut-être alors pourrais-je vous en dire plus sur les si brèves rencontres que j'eus avec votre ami.

Oh ! Ne croyez surtout pas que ce ne fut qu'une toquade d'un instant ! Comme vous avez connu Patrick durant quelques mois, camarade d'abord, ami plus intime ensuite, vous avez certainement du vous rendre compte qu'il était bien loin d'être un coureur de jupons.

Vous aurez l'occasion, j'espère, de vous rendre compte que, de mon côté, je ne suis pas du genre à rechercher l'aventure. Ce sont deux jeunes idéalistes que nous étions tous deux. Tous deux étions éblouis, à la découverte d'un amour naissant !

Monsieur Paquay vous a conté, m'a-t-il dit, la première visite que j'ai faite chez lui récemment : je n'étais pas seule : j'avais dans les bras celui qui ne peut être que son arrière petit - fils. Ah ! Cela, j'en suis absolument assurée ! Puissiez-vous l'être aussi !

Il a trois mois aujourd'hui : c'est un joli petit garçon. Je l'ai, bien sûr, appelé Patrick. Il ne peut, malheureusement, porter que le nom de Mc Namara. Celui d'O'Brien, le pourra-t-il porter jamais, en suite d'un quelconque miracle administratif ? Qu'il le porte en tous cas désormais dans son cœur. J'y veillerai, sa vie durant.

Peut-être répondrez-vous à cette lettre, un peu téméraire sans doute. J'en espère une suite et vous adresse entre temps, bien des amicales pensées.

Sylvie Mc Namara.

12 juillet 1943

Miss Sylvie Mc Namara
83, Lurgan road
PORTADOWN Armagh Country
Ulster. Great Britain

Chère Sylvie,

Je me permets de vous appeler comme cela, puisque vous m'avez montré le chemin en m'appelant déjà « Cher François ». C'est, du reste aussi plus facile. Ne vous étonnez pas de mon anglais, très canadien ou scolaire parfois : je n'ai pas achevé mes études en philologie germanique interrompue par la guerre !

J'avais projeté de continuer le récit commencé dans ma dernière lettre à Monsieur Paquay. Mais, comme vous lirez de toute façon mon récit en commun, c'est à vous que je continuerai le récit de mon histoire, achevée, hélas, sans l'ami si cher à nos cœurs.

J'avais terminé ma dernière lettre, évoquant mes blessures et ma reprise de conscience à l'hôpital. J'en continuerai donc le rappel dans cette lettre que je vous adresse à

vous, car il me semble que vous en serez la première intéressée.

L'hôpital, dont il s'agit en l'occurrence avait été créé à la hâte par la Kommandantur de Dieppe, pour faire face à l'énorme et soudaine avalanche de blessés, que causa le raid de la mi-Août. La Wermacht avait donc réquisitionné un pensionnat de la ville, vidé les salles de classes et installé des lits appropriés, qu'avaient amenés toute une équipe de prisonniers canadiens, plus ou moins valides.

Comme beaucoup de ces constructions, se développent en carré autour d'une cour centrale, un côté devait être réservé aux Allemands, l'autre aux Anglais et Canadiens blessés.

Mais, avec l'organisation germanique, qu'on connaît méthodique, le corps médical d'abord a trié la spécificité des blessures traitées chez les arrivants. C'est ainsi que, quelque soit la nationalité, Allemands ou alliés se retrouvaient d'abord mêlés dans certaines chambres.

L'établissement était encore fermé pour les congés scolaires. Dès lors, les religieuses françaises se muèrent en infirmières d'occasion. Et bénévoles, elles l'étaient d'autant plus volontiers qu'elles avaient souvent affaires à des Canadiens français, qui, après tout, sont lointains originaires de leur Normandie, non ?

Mais les blessés allemands leur causaient pas mal de problèmes linguistiques. Aussi faisaient-elles appel à moi pour assurer toutes traductions nécessaires.

Aussi, quand, après les premiers temps de soins, il fut décidé de séparer les blessés suivant leur origine, m'a-t-on laissé du côté germanique, comme traducteur bénévole.

J'avais comme voisin de lit, le bras gauche en compote, un jeune lieutenant d'aviation allemand, que les médecins ont bien été forcé d'amputer. Moi, j'ai pu m'en tirer en en gardant juste des broches dans l'humérus.

Bien sûr, comme Papatte avait du vous expliquer mes travers, j'ai vite réussi à entreprendre la conversation !

Cet officier était originaire de Trèves. Je lui ai expliqué que ma propre mère était née à Sarreguemines, non loin de là. Et nous nous sommes mis parfois à parler en « plate deutsch », ce qui l'a pas mal amusé.

Et nous avons, bien sûr, parlé des combats, qui nous avaient conduits là où nous étions. Je lui ai parlé de notre expérience à nous, tel que je vous l'ai racontée déjà.

Pour lui, il avait été descendu par un Spitfire, alors qu'il avait été envoyé au dessus du champ de bataille, pour y prendre des photos aériennes de tous les combats.

« Figurez-vous que j'étais arrivé depuis deux mois à l'aérodrome de Laon, pour y tester un tout nouvel avion d'observation très original : un « Blohm & Vos » 141P, un avion asymétrique. C'est une folle idée d'ingénieur en mal de nouveauté : il paraît que ça existe !

-Qu'a-t-il de si spécial et si asymétrique ?

-Un long fuselage, étroit comme un gros crayon, comportant un seul moteur par devant, et une dérive plus large d'un côté que de l'autre, tout comme l'aile, du reste, plus longue à droite qu'à gauche. Ce côté droit porte une courte cabine comprenant poste de pilotage et observateur-mitrailleur arrière : deux hommes et autant dire pas d'armement : quatre mitrailleuses, deux fixes devant, deux mobiles par derrière, une tirant vers le haut, une au dessous.

-Et c'était dur à piloter ?

-Difficile au début, oui. Mais le Spit n'a pas eu de mal à le descendre. Un coup au but sur la cabine et ça devenait tout de suite ingouvernable ! Je crois que cette invention faite en 1938, restera sans suite. Elle n'a, du reste, pas tellement d'intérêt !

-Même pour un appareil d'observation ?

-C'était à un premier essai en combat réel que j'ai été envoyé ! Mon observateur a été descendu. J'ai réussi à survivre en capotant dans un pré au nord de Dieppe. Moi seul qui en sort vivant !

Et il ajouta ironiquement, en montrant son bras sectionné :

« C'est maintenant le pilote survivant qui est asymétrique ! »

Comme, à cause de nos blessures, nous sommes restés voisins de lit durant près d'un mois, nous avons bien eu, Kurt et moi, le temps de faire connaissance. Mon avenir était, bien sûr, tout tracé : c'était le stalag, où m'attendaient deux mille canadiens rescapés du raid, qui, ni morts ou blessés, n'avaient su rembarquer.

Quant à lui, après un congé de convalescence chez lui, il pensait reprendre du service, non plus comme personnel navigant, bien sûr, mais peut-être parmi les « rampants ». Aussi

envisageait-il de faire le crochet par Laon, pour que le « patron » l'y rappelle.

Kurt avisa les services administratifs de l'hôpital, à tout hasard, pour voir si on ne saurait pas combiner notre commune sortie : si on mettait à notre disposition un moyen autonome de déplacement, il acceptait de me surveiller, moi le chauffeur, pour me convoyer jusqu'au stalag 13 A, avant de rentrer chez lui, à la condition que nous puissions faire le crochet par Laon. Ainsi, nous n'aurions besoin, ni l'un ni l'autre d'autre garde personnelle.

Et il a obtenu satisfaction. De la sorte, nous avons fait tout le chemin ensemble, dans une Citroën réquisitionnée, dans un confort impeccable. Et c'est ici que la fin du récit vous intéressera bien d'avantage :

Comme mon battle-dress était en loques, on m'en donna un autre, qui fut marqué, au dos, d'un grand K. G. habituel. Mais, tenez-vous bien ! Il avait été prélevé sur les corps relevés sur le champ de bataille...

Incroyable : dans la poche intérieure de la veste, se trouvait encore une lettre, et quelle lettre ! Celle adressée par une certaine Sylvie Mc Namara à un certain Patrick O'Brien ! C'était, ce serait donc la veste de Papatte que je porterais dorénavant

Avant de nous mettre en route de concert, nous avons décidé de visiter le cimetière militaire provisoire, où reposaient un millier de nos amis et deux cent quarante Allemands, qui avaient succombé dans cette courte et violente matinée.

Kurt voulait retrouver la tombe de son sergent mitrailleur, qui n'avait pas survécu à leur chute. Il la trouva sans trop de peine. Il patienta quelque peu, pour que j'aie retrouvé celle de notre cher Patrick. Je l'ai finalement trouvée : un casque troué en pleine face, posée sur un fusil, son fusil : c'était bien le sien, j'en ai reconnu le n° de 1917 : J 55721 !

Pauvre, pauvre Papatte !

Moi chauffeur, Kurt passager, nous avons gagné Laon par la route, où le jeune lieutenant voulait voir le colonel Richard Rüst, le commandant de l'aérodrome.

C'était, m'a-t-il dit, un Viennois, ancien capitaine de l'armée autrichienne. D'après ce qu'il lui avait conté au mess, il avait été repris dans la Wehrmacht en 1938, lors de l'Anschluss. On lui a demandé s'il savait conduire une voiture. Oui ? Alors, on lui assigna, avec son grade, un poste dans la Luftwaffe nouvelle. Deux ans de pilotage en guerre. Puis, limite d'âge atteinte et grade d'officier supérieur atteint, le voilà devenu colonel et chef de corps.

Pendant que Kurt faisait à son chef rapport sur sa mission de combat, techniquement assez décevante et discutait aussi avec lui, pour assurer sa future réinsertion, j'attendais, seul, dans la voiture. Le personnel affairé autour des appareils Junkers 88, était à peine étonné de voir, seul et paisible, un prisonnier de guerre faire office de chauffeur !

Pendant que j'attendais, j'eus la curiosité d'ouvrir la lettre que j'avais trouvée. Elle semblait fermée. Sylvie, vous me pardonnerez certainement: j'y ai trouvé la nouvelle que vous annonciez à Patrick : oui, on venait de vous confirmer que vous étiez enceinte !...

Mais Pat avait certainement ouvert et lu la lettre. Probablement pendant la si longue et pénible nuit de traversée ! Parce qu'au dos de votre missive, Sylvie, et sachant certainement le risque que nous courions, il avait rédigé, à tout hasard, une déclaration formelle de paternité !...

Cela servira-t-il, comme vous en rêvez, que votre cher petit puisse porter le nom de son vrai père ? J'en rêve aussi. S'il m'arrive de retrouver la liberté, je m'y emploierai totalement...

François JALLAIX

Chapitre 8

ENFIN, VINT LA FIN !

Vint le 6 juin 1944 : le jour le plus long ! Et les Canadiens n'y furent pas les derniers au combat, à l'embouchure de l'Orne. Puis, lors de la montée rapide vers le Nord, ont-ils eu le temps de s'arrêter à Dieppe, pour saluer au passage les victimes du fameux raid du 19 août 1942 ? A peine l'évoque-t-on dans les chroniques de guerre, moins que celui effectué plus tard sur Saint-Nazaire.

Dame ! Les instances politiques alliées, pressées par Staline, et malgré les réserves de Churchill, n'ont-ils pas cédé à leur allié, en envoyant en un débarquement prématuré, qu'on savait très hasardeux, toute une poignée d'enthousiastes gamins canadiens ?

Comble de malchance : ils s'y frottèrent à des combattants chevronnés, précisément un jour prévu pour une alerte routinière.

Durant toutes ces années qui suivirent, marquées déjà par la renverse de la marée dans les sables d'El Alamein, les Allemands ne furent plus que contraints à des replis successifs : à trois ans de conquêtes succédèrent trois ans de défaites : ils réduisaient les territoires conquis comme peau de chagrin. Ce n'est qu'en 1945 que les Alliés sont entrés sur le territoire propre du Reich. Jusqu'alors, l'armée allemande conserva, même dans le chef des soldats les plus isolés, une discipline et une force de caractère qui, encore aujourd'hui, impose le respect.

Même la révolte des généraux de juillet 44 n'y changea rien.

De mois en mois, nos trois correspondants continuèrent leur échange de lettres. S'étonnera-t-on que plus nombreuses furent celles de Sylvie et de François ? Celles de notre Canadien laissaient apparaître, de plus en plus, la certitude d'une fin rapide et heureuse, outre un peu l'appréhension des dangers, qui entoureraient l'heure d'une prochaine libération.

Jusqu'à un moment bien proche de celle-ci, la censure veillait à sa tâche. Aussi n'est-ce qu'après la fin des hostilités que se purent manifester à loisir les sentiments des deux correspondants.

Tournai, le 19 novembre 1945

Miss Sylvie Mc Namara
83, Lurgan road
Portadown. Armagh country
Ulster Great Britain.

Très chère Sylvie,

Devrais-je te faire connaître, à présent, une adresse temporaire, qui n'aurait nulle importance, puisque je n'y serai plus, quand tu recevras cette lettre ?

Une réponse que tu adresserais à celle-ci y arriverait sans doute, alors que nous serons peut-être face à face !

J'ai hâte de te conter les circonstances de ces derniers jours de notre captivité et surtout, pour finir, les récentes et même toutes récentes entrevues, que je viens, du reste, d'avoir encore aujourd'hui.

Donc tu as su ou deviné quelle était notre vie dans ce stalag, malgré les précautions qu'il nous fallait prendre pour ne pas contraindre la censure à intervenir à tout propos.

Notre camp était en Forêt Noire ; les Fritz y avaient réunis un bon nombre de Canadiens, Québécois ou non. Et on y trouvait aussi

bien, certains qui nous avaient rejoints en 44, pris en Normandie, en Hollande ou lors des derniers sursauts « Von Runstedt », que d'autres, encore plus chevronnés : ceux qui avaient raté le rembarquement de Dunkerque en mai 1940. Notre groupe du 19 Août 42 y avait un petit air d'originale exception.

Pour moi, j'y avais retrouvé Martin, mon copain de chambrée et de combat en cette « section mortier 2'' » que commanda si brièvement, à Dieppe, notre cher Papatte...

Avons-nous jamais cherché à nous enfuir, nous demandera-t-on ?

Je crois que bon nombre d'entre nous l'ont tenté. Avec des fortunes diverses, soit. Bien sûr, étant francophones, on aurait eu plus facile, une fois le territoire français rejoint, de se faufiler à travers les filets, avec les accueils et structures d'accompagnement montés sur place.

Mais c'aurait été plus facile dans les premiers moments de captivité. J'ai appris que, lors de l'action, le sergent-major Dessaix, qui avait pris le casino de Dieppe avec quelques hommes, a dû se rendre ensuite mais lui, il a su s'échapper.

Des copains, que j'ai rejoint au camp après ma guérison, m'ont raconté qu'on les a escortés ensuite jusqu'à Hambourg, à pied et les mains liées dans le dos, contrairement,

paraît-il, aux règles de la Convention de Genève. Et sais-tu pourquoi ? Parce que les Fritz ont trouvé, dans les consignes données à nos officiers, qu'il leur fallait le faire aux prisonniers ennemis, si on en faisait ! C'était leur explication !

Bon ! Je ne te dirai pas comment on passait son temps. Moi, avec ma chance naturelle, j'avais trouvé un job chez un photographe qui avait perdu un bras en Russie. Comme tu le sais, je me débrouille en allemand et j'ai pu, vaille que vaille, améliorer parfois l'ordinaire des copains.

Les jours de congé, pour ne pas perdre mon temps, j'ai dévoré tous les bouquins que je pouvais trouver chez mon hôte. Certains étaient en latin ou en grec ; alors les kapos me les laissaient pomper à loisir, avec des airs respectueux.

Pour ce qui en est des heures de notre libération, alors, çà, ce fut magique. Cela se fit en un temps record : les tirs plutôt rares, qu'on entendait depuis quelques heures et qui se rapprochaient, n'avaient rien de comparable au feu roulant qui nous accueillit sur les galets de Dieppe !

Et quand ils se firent vraiment tout voisins, nos vieux kapos qui nous gardaient encore se sont évanouis comme par magie !

Quinze jours après, c'était la fin. Le camp se situait en zone américaine. Certains

gradés canadiens furent détachés pour bien organiser la reprise.

Avec une amélioration fameuse de l'ordinaire, on nous demanda, comme je te l'ai précédemment écrit, encore quelques jours de patience, pour organiser au mieux notre retour à la vie civile.

De la patience ? Nous y étions diablement entraînés. Alors, avec la perspective d'un avenir doré en plus !...

Tu me demanderas sans doute ce que je viens faire aujourd'hui à Tournai, ville belge tout près de la frontière française.

C'est que les Anglais y ont installé un camp provisoire, qui est destiné uniquement à organiser la démobilisation des troupes.

Quelle émotion fut la nôtre d'y retrouver une copie conforme à ce que nous avons connu, depuis 40, en Irlande, en Angleterre et sur l'île de Man : toute une structure de bureaux, de réfectoires, de NAAFY, vraiment tout comme chez eux. pour quelques semaines seulement.

Ce camp est bâti le long d'un boulevard de ceinture de la ville- détruite aux trois-quarts, sur une ancienne plaine de manœuvre de l'armée.

Un gars de Toronto m'a dit hier qu'il se rappelait même l'endroit : cette plaine, il

l'avait, en 1940, traversée en oblique en juin, quand il avait été fait prisonnier à Dunkerque et qu'on avait conduit tout leur troupeau à pied en Allemagne, à ce triste et premier moment de sa captivité.

C'est ici que je vis mes dernières journées militaires. Nous logeons, à deux kilomètres de là, dans un ancien collège de Frères français, vidé de ses pensionnaires depuis la guerre.

Il était occupé auparavant par la Wermacht, puis devint un hôpital provisoire anglais.

Ai-je été long dans mon récit jusqu'ici ? Je ne sais pas : j'ai cherché à faire le plus court. Mais j'en viens à présent à la suite qui sera, pour toi, plus intéressante, je crois.

Je sors d'une deuxième entrevue avec un officier anglais, spécialisé dans tous les problèmes inhérents à notre vie de futur démobilisé.

Toi, l'irlandaise de souche, je te vois sourire : je le trouve, quoique Anglais, tout particulièrement sympathique ?

Tiens : un exemple : je lui ai parlé de mon blouson K.G., de son origine, du grand désir que j'ai de le garder comme relique, surtout pour toi. Il a compris, de suite, quoique ce ne soit pas acceptable administrativement

Il comprend tout aussi bien que je n'aurais guère de désir de me voir rembarquer dans le premier paquebot en partance pour le Canada.

Et, après m'avoir promis de s'occuper spécialement de mon cas, il m'a convoqué aujourd'hui même.

J'ai le grand bonheur d'apprendre - et je crois qu'il sera aussi le tien - qu'il a réussi à m'inscrire dès maintenant à la Queens University de Belfast, pour reprendre et amener à son terme, mes études de licence et d'agrégation en philologie germanique : je les avais interrompues, en m'engageant naguère comme engagé volontaire à Montréal.

Il s'est débrouillé pour me faire admettre dans cette deuxième candidature que j'avais coupée, et ce malgré qu'un semestre est déjà engagé !

Voilà pourquoi, ma chère, chère Sylvie, tu pourras m'accueillir prochainement à l'YMCA de Belfast. Nous pourrons ensemble, en fin de ta journée, rejoindre Portadown : j'ai hâte de savoir y embrasser ton si joli petit « Papatte » de deux ans et demi.

Finissons-en par une autre grande et belle nouvelle : le cher officier n'a pas fini de m'étonner. Il s'est aussi débrouillé auprès des services de l'Etat-Civil de Portadown. Je pourrai m'y rendre, dès mon retour, pour

leur fournir la déclaration si importante, que j'ai découverte au dos de ta lettre : la dernière qu'a lue notre Patrick, avant sa mort, dans le Landing-craft qui nous allait débarquer à Dieppe .

Ce document leur permettra, sans doute, d'aller jusqu'à changer l'identité même du cher petit : il s'appellera désormais, croit-il, Patrick O'Brien ! J'imagine déjà la tête que ferait ce cher Monsieur Paquay, son arrière-grand-père, à cette nouvelle !

Dans la grande attente que j'ai d'enfin te voir, chère Sylvie, je t'embrasse... affectueusement.

François.

Kurt STEINER
Trêves, 14 décembre 1945
124, Kaiser strasse
TRIER Deutschland

Mr François JALLAIX
223, Belfast road
BANGOR Northern Irland U.K.

Cher François,

Quelle heureuse surprise d'avoir reçu cette lettre d'Irlande du Nord, à laquelle j'étais bien loin de m'attendre!

Je suis très heureux d'apprendre que, rendu à la vie civile, tu as pu reprendre tes études de philologie germanique, que tu avais interrompues à cause de la guerre...

...et que tu as eu la grande chance de les pouvoir continuer à la Queens University de Belfast.

Tu seras peut-être aussi étonné à ton tour, de recevoir de moi une réponse en français. Mais, comme nous demeurons à présent dans la zone d'occupation française, ici à Trêves, je m'emploie à perfectionner la langue, que j'ai bien été obligé de pratiquer à Laon, où j'avais été cantonné jusqu'à notre retraite d'août 1944.

A ce moment, notre corps s'est replié en Allemagne, toutes escadrilles confondues, dans un aérodrome voisin de Bonn.

Comme je l'en avais prié, notre colonel, Richard Rüst, chez qui tu m'avais conduit, au sortir de l'hôpital de Dieppe et que j'avais prié de me prendre dans ses bureaux, obtint l'autorisation du ministère à Berlin.

Je me souviens qu'il en revint avec une mine effondrée. Il avait été jusqu'à solliciter une entrevue avec Goëring, pour sauver, en

vain, la vie de son fils Ernst : Celui-ci n'avait rien trouvé de mieux que de se faire des faux papiers d'officier de liaison ! Il vécut ainsi pendant des mois, de garnison en garnison à l'arrière, entre autres chez une tante à Bruxelles, puis à Marseille.

Il a fait la bêtise de vouloir repasser par Vienne pour embrasser sa mère : il s'y est fait arrêter comme déserteur, condamné à mort et, malgré les démarches de son père, il a été fusillé à Breslau. Il avait 22 ans ! Pauvre colonel !

Pour moi, avec mon bras en moins - mais je finirai par m'y habituer- vaille que vaille, j'ai su, avant l'arrivée des Américains, filer « à l'anglaise », avec des vêtements civils.

Je suis retourné, à pied, par petites routes et petites étapes de nuit, chez mes parents à Trêves : la ville n'a pas trop souffert, si on la compare à telles villes allemandes, comme Köln, Berlin, Mannheim ou Dresde.

Cela m'encourage d'avoir appris que tu te remets aux études.

Comme mes parents se débrouillent dans leur commerce, qui est attrayant pour les forces françaises d'occupation, je vais t'imiter, je crois. Mais ce sera en améliorant encore mon français et mon anglais : ce ne pourra que m'être très utile à l'avenir.

Et puis, si tu le désires au cours de ta thèse éventuelle, pourquoi ne pourrais-je pas te donner un coup de main, pour te permettre de développer, pour une thèse, ton dialecte de « plate deutsch », que nous employâmes entre nous, durant notre voisinage d'hôpital ?

J'espère, en tous cas, que tu accepteras de continuer entre nous un échange de lettres si bien commencé.

En attendant- qui sait ?- ta visite en notre si vieille et si jolie ville de Trêves, je t'adresse, cher François, l'expression de toute mon amitié.

KURT.

C'était la première lettre que François avait reçue à sa nouvelle adresse de Bangor, où il avait trouvé un petit logement, non loin de Belfast.

Quelle chance il avait eue là, en trouvant à loger dans ce petit studio clair, face à la mer, dans cette délicieuse petite plage, bien loin des vues, désolantes souvent, que vous offrent les mondes bruyants des usines et des quais d'installations portuaires !

Il rêvait d'y voir arriver un soir, au retour de ses journées de travail, la si gentille rouquine qui avait su retourner le cœur de son regretté Patrick.

A son arrivée à Belfast, il s'était enquis d'abord du bureau d'accueil de la Queens University, chargé des recommandations fournies par le service de démobilisation anglais.

Il avait été facilement reçu et il s'était inscrit pour le deuxième semestre de sa candidature en philologie germanique.

Son avenir lui apparaissait presque tracé : il n'aurait, dans l'immédiat, guère de soucis financiers, s'il se montrait raisonnable dans ses dépenses, ainsi que doit l'être tout étudiant.

Il n'avait plus guère que rapports lointains avec son père : celui - ci s'était remarié, après la mort de sa mère, un peu fortunée.

Comme il n'avait pour sa jeune belle-mère rien moins que de l'hostilité, son père, cadre supérieur dans un établissement bancaire, avait placé son héritage, qui lui assurait un petit mais assez sûr revenu.

Sans compter d'éventuels petits suppléments qui viendraient, dans quelques temps, de sa reconnaissance officielle comme ancien combattant et invalide de guerre.

Pour son futur métier, il s'y voyait, ou bien professeur dans un établissement secondaire, bien souvent à la recherche d'un

agrégé en langues germaniques, ou bien - qui connaît l'avenir ?- comme traducteur ou interprète dans des institutions privées ou publiques, à la rigueur militaires !

Mais, à choisir, il rêvait de la première solution, plus en rapport avec ses goûts et capacités : les mois à venir étaient donc tout tracés.

Alors, plus rien ne l'empêchait d'aller à la maison d'accueil de l'Y.M.C.A., où il savait trouver qui vous devinez.

Il y vint donc, au sortir d'une première matinée de cours à la faculté.

L'accueil y était assuré par une inconnue. Mais elle lui apprit que Sylvie était là, ce jour-là : elle prenait une collation dans un « pub » voisin, durant sa pause de midi.

Il s'y rendit aussitôt.

C'était un banal café-restaurant, de façade étroite et très profond. Au comptoir proche de l'entrée, assis sur des tabourets au cuir délavé, quelques clients discutaient autour de leur noire « Guinness » moussue. D'autres se partageaient les premières tables rondes en marbre sur pieds métalliques : le gin, plus que le whisky, semblait réunir leur préférence.

Au dessus des lambris de hêtre cérusé, où s'appuyaient des banquettes, sur toute la longueur des mitoyens, les archelles se garnissaient d'une abondante moisson de coupes, fruit des nombreuses victoires des sportifs attachés au local. Tout un lot d'apéros colorés surmontait le miroir, qui faisait dos au comptoir.

La partie « restaurant » était surélevée de trois marches. Quelques clients, attablés déjà en attente de leur menu du jour, se partageaient les premières tables.

Dès qu'il eut passé l'emmarchement, Patrick aperçut, esseulée dans le fond, la chevelure rousse de la convive qu'il cherchait. Elle le reconnut bien vite, avant même qu'il se fut approché :

« François ! François Jallaix, sans aucun doute ! »

- Et Sylvie Mc Namara, sans doute non plus ! A quoi m'avez-vous reconnu si vite ?

- Je n'avais même pas besoin d'une photo, voyons : il n'est qu'à observer de loin votre démarche. Je ne l'imaginais autrement.

-Ah oui ? Aurait-elle quelque chose de particulier, qu'aurait pu, naguère, vous décrire notre Patrick dans ses lettres ?

-Même pas, non. Mais une démarche dépeint tellement un caractère et il m'a décrit si fidèlement le vôtre !

-Allons bon ! J'espère qu'il n'y voyait que de bons côtés !

-C'était le cas, soyez-en rassuré !

-Une seule chose m'attriste tout de suite : contrairement à nos habitudes épistolaires, voici que nous nous vouvoyons !

-Je « te » ferai remarquer que c'est « toi » qui as commencé, dans « ta » première entrée en matière. Je n'allais quand même pas m'en étonner de prime abord ! J'aurais passé pour qui ?

-Peut-être ? Soit ! Mieux vaut reprendre de suite cette amitié intime, qui a fleuri dans nos propos écrits : comment va « ton » cher petit Papatte ? Et ta maman ? Et le cher Monsieur Paquay ?

-Fort bien tous les trois, grâce à Dieu !

-Tu vas encore le voir de temps en temps, l'heureux arrière grand-père ?

-De temps en temps, quand mes congés me le permettent. Si tu savais comme il est fier de « son » Patrick ; et ce qu'il a plaisir à le tenir dans ses bras !

-Et pendant tes heures à Belfast, c'est ta mère qui s'occupe de ton pitchoun ?

-Oui, bien sûr. Mais, j'y pense : il faudra que je te la présente.

-J'en serai ravi. Je pourrai voir ainsi si elle a tellement ce type « espagnol », dont je parlais dans mes lettres. Au fond, il faudrait combiner une visite à Portadown, lors d'un de tes jours de congé de semaine et durant mes heures creuses à l'université.

-Pourquoi en semaine ?

-Parce qu'ainsi, nous pourrions aller tous les deux à l'Etat-civil communal, avec ce que j'ai reçu comme pièces lors de mon court séjour de démobilisation.

-Et tu espères que cela suffira ?

-On fera tout pour cela. Au besoin, j'y amènerai le battle-dress de Papatte, chargé du « K.G. », et ta lettre dans la poche, avec le commentaire de reconnaissance, qui n'arrête pas de m'émouvoir. J'ai peur de te le montrer...

Sylvie frissonna à cette évocation. François la serra un instant contre son épaule. Ils s'y attardèrent un moment.

Pour quitter ce sujet, trop émouvant pour elle, François lui parla de son installation

à Bangor, de la lettre qu'il avait reçue de Trèves tout récemment. L'amitié ne peut-elle naître entre de jeunes hommes que leurs pays baptisaient « ennemis » ?

« Jamais je n'ai entendu, en conversations de chambrée, qu'il y ait eut, au fond, une quelconque haine personnelle envers nos ennemis déclarés. Ce qui nous poussait tous, dans le fond, c'était l'esprit d'aventure, bien plus qu'un certain patriotisme».

Sylvie eut envie de commenter ce propos. Mais elle se ravisa.

Alors, ils commandèrent, l'un et l'autre, le menu du jour, fait de mouton et petits pois/carottes, suivi d'une crème vanille, épaisse à couper au couteau :

« Nous les pensionnaires du Collège de Mont Royal, tout comme nos professeurs, ironisa François, nous appelions cela le péril jaune

-Tu as été aussi collégien chez les Jésuites de Montréal ?, lui demanda Sylvie.

-Mais oui. Mais moi j'étais deux années au dessus de Patrick. Tu sais, on ne connaît guère les plus jeunes que vous, alors que ceux-ci connaissent d'avantage les plus anciens. C'est ainsi que lui me connaissait à l'époque, quand moi, j'ignorais un peu ceux des classes inférieures. »

-Et où as-tu été après ?

-Moi ? A l'université voisine, en la colline Sainte-Catherine , toujours au Mont Royal : j'ai commencé une licence en philologie germanique. Puis, je me suis engagé, au cours de ma deuxième candidature.

-Tu n'as pas été routier-scout, comme Pat?

-Moi ? Oh, pour ça, non : c'était trop « jésuite » à mon goût ! Je suis bien trop loin, après coup, de leur fichue discipline de pensée ! Dès que j'ai pu quitter les « Jèzes », j'en suis arrivé à me forger ma propre religion !.. »

Il insista pour régler, lui-même la double addition. Ils sortirent ensemble, retournant à leurs respectives occupations.

« J'en écouterai le détail à l'occasion, dit Sylvie. Mais, à présent, je dois me presser pour reprendre le service.

-Et moi pour retourner aux cours. Il faudra qu'on se retrouve plus souvent désormais. On a encore tant de choses à se dire ! Pourquoi pas ici, si tu y viens régulièrement ?

-Presque chaque jour de travail, quand j'ai une pose de midi. Mais il faudrait, au plus tôt , voir comment réagira l' Etat -Civil de Portadown, devant tes documents et tes ...plaidoiries.

-C'est vrai que c'est le plus urgent. As-tu connaissance de tes prochains jours libres en semaine ?

-Mon prochain jour libre en semaine, je le connais déjà : c'est mercredi en huit.

-Très bien. J'en prend note. Je viendrai à Portadown. Je brosserai l'Univ.: du reste, ils sont assez secondaires, les deux cours que j'ai, ce jour-là.

-Où allons-nous prendre rendez-vous ? A l'Etat- Civil même?

-Cela vaut mieux. Disons à onze heures ! D'accord ?

-Oui. Je vais prévenir Maman, pour te retenir à déjeuner : comme elle te connaît déjà dans tes lettres, elle doit être assez curieuse de faire ta connaissance.

-Et ton petit Papatte ?

-Ah ! Lui aussi, tu le découvriras : cela va de soi ! »

François se permit un baiser furtif, qu'elle accepta dans un sourire. Puis chacun se sépara, pour leur studieuse après-midi : leurs esprits y bouillonnaient sûrement aux futures perspectives des plus heureuses retrouvailles.

Oui, c'était bien la Sylvie qu'il avait imaginée, dans ses échanges épistolaires. Oui, c'était bien ce François qu'elle aussi avait construit, et que Patrick lui avait décrit, en leurs si brèves et lointaines rencontres !

Chapitre neuf

RETOUR AU SLIEVE CROOB

Quatre heure d'après-midi. Pour François, ce premier dimanche de mai va demeurer gravé à tout jamais dans sa mémoire.

C'est bien ce qui lui venait à l'esprit, tandis que, serrés l'un contre l'autre sur le divan-lit de son studio à Bangor, ils savouraient, sans mot dire, ces bouffées de chaude intimité, qui vous emportent et vous ouvrent grandes les portes de rayonnants lendemains.

Les yeux fermés, il reconstituait tous ses gestes à elle, celle qu'il pourrait appeler désormais « sa » Sylvie : après l'amour, elle s'était redressée en silence, pour rejoindre le cabinet de toilette, près de l'entrée du studio.

Puis à son retour, toujours aussi naturelle dans sa nudité, découverte sans nulle honte, face à son tout nouvel amant, elle s'était approchée de la fenêtre, qui s'ouvrait au large vers l'étendue de la mer d'Irlande.

Quand, par moment, les rayons du soleil illuminaient le lent défilé des cumulus blancs, les contours du corps si fin de la jeune femme se nimbaient d'un cerne de lumière.

Alors, légère et silencieuse, elle l'avait rejoint et s'était à nouveau serrée contre lui ; lui tournant le dos, elle avait saisi une de ses mains, qu'elle gardait serrée sur sa poitrine.

Quatre mois : voici quatre mois écoulés depuis leur première rencontre. Une fois par semaine ils avaient convenu de se retrouver, un jour où leurs occupations communes leur laissaient une heure de loisir.

Leur silence se prolongea. Qui des deux le romprait le premier ?

Ce ne pouvait être que François, bien sûr !
« Je n'arrête pas de penser à ton petit Patrick... As-tu reçu une réponse à notre démarche à Portadown ? Voilà maintenant deux mois qu'on y avait déposé ce qui me semblait être l'ensemble des documents probants...

-J'ai tout juste reçu un accusé de réception où l'on m'informe que cette demande de reconnaissance a été transmise aux services de l'Etat-civil. Mais on y demande aussi des documents prouvant que ce commentaire de reconnaissance trouvé dans l'enveloppe a bien pour auteur notre Papatte ! Que faut-il y répondre, à ton avis?

-Tu pourrais peut-être communiquer une des lettres qu'il a pu t'adresser auparavant ... ou une qu'il aurait envoyée à son aïeul à Newry...Et, au besoin, pourquoi pas une expertise graphologique pour authentifier le même auteur de ces divers documents...

-C'est possible. Mais tu crois que çà existe officiellement, des graphologues acceptés par l'Administration ?

-Demain, au retour à l'Univ , j'essaierai de questionner les gens de droit. Ils auront peut-être encore une autre idée. »

Tous deux s'étaient relevés. En tenue d'Adam et Eve, fenêtre grande ouverte devant la plage, ils se rhabillaient face à face.

« Il n'est pas encore quatre heures, dit Sylvie. Nous avons encore pour nous une grande partie d'après-midi. Sais-tu ce que je pense qu'on pourrait faire ? Mais je n'ose pas te le proposer...

-Ici, en bord de mer ? Quoi ? Une balade à vélo ? Il doit être possible d'en louer ici. C'est à ça que tu penses ?

-Si on veut, oui. Mais peut-être plus que cela : On pourrait faire une vraie excursion presque un pèlerinage pour moi!

-Un pèlerinage ? Que vas-tu chercher là ? Et où ça ? A Newry ? Chez ce cher Monsieur Paquay ?

-Non, pas à Newry... Au Slieve Croob !

-Au Slieve Croob ? En souvenir de cette mystérieuse expédition de sa nuit,, que t'a racontée Papatte ? (et après un instant de réflexion :) Est-ce ça, ton pèlerinage ?

-Si tu veux ! Comme on y sera en deux heures au plus, et en bonne partie le long de la côte, c'est tout à fait possible de le faire encore jusqu'en soirée.

-Le long de la côte jusqu'à Newcastle, oui : là, j'y ai été une fois. Mais après, à nous la grimpette !

-Elle ne sera pas longue. Et jusque là, on aura... j'aurai moi-même... tant de choses à te raconter !... »

Louer deux vélos, même sur une petite plage, c'était bien facile, surtout hors saison. Et la maison de location ne refusa pas de le

faire, même si les amateurs lui demandaient de ne les rendre que le lendemain, au cas où l'heure de fermeture du magasin avait été dépassée.

« C'est mieux ainsi, avait déclaré Sylvie, en pédalant. Nous pourrions prolonger notre excursion, sans avoir une heure limite pour le retour ».

Et c'est ainsi qu'il s'étaient mis tous deux en route, vers ce fameux haut plateau, qui leur avait réservé à tous deux des souvenirs bien différents.

Sur le chemin, leur conversation aborda des sujets divers.

Tout d'abord, bien sûr, les souvenirs respectifs de leurs visites sur ces « Hauts de Hurlevent », qui ne manquent jamais d'impressionner ses visiteurs.

Et tout d'abord, François raconta à sa compagne ce que toute la chambrée d'alors avait connu de l'équipée nocturne du cher et si taiseux Patrick O'Brien. Mais ce fut lui qui, au comble de l'étonnement, apprit plus tard certains détails qu'il ignorait.

Même son ami si proche, en leurs excursions privées, avait gardé à ce sujet un silence qui ne cessait de l'intriguer.

« L'orage de la nuit ? Ce grand duc qui l'avait frôlé, juste avant ? La cheminée de la cabane allumée ? Comment savais-tu tous ces détails ? Pat t'a donc raconté tout ça ? Il ne nous en a rien dit, même pas à moi ! »

Sylvie pédalait tout près, derrière lui. Il ne se retournait pas.

Cela l'incita à de plus amples confidences.

-Il serait temps, je crois, quoique nous nous en étions promis de nous taire, de t'en dire plus, à présent que nous sommes aussi proches, mon chéri !

-Promis de vous taire ? Qu'est-ce à dire ? Pourquoi ces mystères ?

-Cela ne concerne aujourd'hui plus que moi. Et je suis sûre que, comme je te connais à présent, tu en garderas silence, autant que lui-même l'a et l'aurait toujours fait.

-Tu m'intrigues de plus en plus. Si le silence te paraît à toi nécessaire encore aujourd'hui, je te donne ma parole que tout ce que tu pourrais me dire restera entre nous désormais !

-Bien. Je vais te faire plusieurs aveux qui te surprendront, j'en suis sûre : Cette nuit-là, j'ai, comme lui, participé à un drame...

-Un drame, dis-tu ? Comme tu y vas !...
Comment ?... Tu y étais ?

-Hasard ou coïncidence, qui le dira jamais ?
Cette nuit-là, vers la minuit, nous nous
sommes, sans l'avoir ni imaginé, ni prévu,
ensemble trouvés en face de la cabane proche
de l'entrée du champ de tir...

-Quoi ? Toi ? Au Slieve Croob ? Durant la
nuit ?

-Oui. Il faut que je te le dise à présent,
comme tu me donnes la garantie que cela
n'ira pas plus loin...

-Bien sûr !

-Voilà : j'ai fait, et fais aujourd'hui
encore ..partie de l'I.R.A.

-Mais, ma Sylvie ! Ce n'est pas vrai ?

-On ne peut plus vrai. Et c'est à l'occasion
d'une mission de nuit, et la plus secrète,
que je me suis retrouvée, ce fameux soir,
devant cette cabane du Slieve Croob, où
j'avais rendez-vous avec un émissaire venu
d'au delà de la frontière, toute proche.

-Une mission ? Confiée ainsi à une jeune
femme ?...

-Pourquoi pas ? C'était la troisième fois
que je la faisais.

-Et...et alors, ton métier d'hôtesse à l'Y.M.C.A. ? Ce n'est pas incompatible ?

-Bien au contraire : en un tel endroit où mon nom, à consonance écossaise, m'a fait trouver une place, j'approche bon nombre de clients d'orientation protestante, et donc plus adhérents à la faction unioniste. J'y apprend souvent, de la bouche même de certains activistes, certaines informations de leurs projets d'actions futures, très utiles dans notre guerre...

-Dans **VOTRE** guerre ! Tu as de ces mots !

-Mais ce ne sont pas des mots : depuis la défaite de 1920, pour nous, catholiques d'Ulster, abandonnés à notre sort et sans espoir d'égalité de situation avec la faction protestante, nous n'avons jamais cessé la lutte : la guerre continue par un terrorisme qui est toujours latent. »

La route commençait à s'élever, à mesure qu'elle s'écartait de la côte. Nos deux touristes d'après midi restèrent côte à côte un moment.

« Alors, reprit François, si jamais tu te trouves dans la rue à Portadown, le jour du grand défilé orangiste...

-C'est rare mais cela m'est déjà arrivé, c'est vrai. Dans ce cas, il m'arrive d'être reconnue par l'un ou l'autre de mes habitués de Belfast.

-Et tu les salues à l'occasion ?

-Moi les saluer ? Et qu'en diraient alors mes proches ? Surtout si c'est au moment où le cortège manifeste dans les quartiers les plus pointus des catholiques !! Non, non : je reste la plus impassible possible. Mais il y en a eu, que j'ai reconnus et qui, en me voyant parmi les spectateurs, m'ont tiré leur si précieux chapeau boule, en souriant. Mais tout ça n'est pas bien méchant.

-Tu ne les as quand même pas remercié, en allant mettre le feu à un magasin de leur quartier ?

-Non enfin : à chacun sa mission, voyons !

-Et...et ta maman ? Elle est au courant ?

-Tu n'y penses quand même pas, François : personne de mes proches n'est au courant d'une quelconque activité secrète. Du reste, un remarquable cloisonnement existe entre nous, depuis que dure notre combat.

-Et, au fond, comment as-tu été recrutée ?

- Par un beau-frère de mon père, juste après son décès. Je n'étais à peine que sortie de

l'adolescence. Et c'est lui qui, plus tard, a réussi à me trouver cette place d'hôtesse à Belfast.

-Et c'est lui aussi, sans doute, qui t'a fait désigner ainsi comme agent de liaison avec des délégués venus de l'Eire ? Non ?

-Bien sûr : avec l'âge que j'avais, je courais moins de risque d'être repérée dans ces missions. D'autant que, pour le public, je parais être plutôt de l'autre bord.

-Alors, c'est lui aussi qui te fournit...

-qui me « fournisSAIT »...

-Pourquoi cet imparfait ?

-Il vient de mourir, il y a six mois !

-Ah, bon Dieu ! Et il a un remplaçant depuis lors ?

-Je ne sais pas, mon chéri. Comme je ne connaissais que lui, dans la chaîne d'organisation : on est très cloisonné dans l'I.R.A., comme tu dois savoir. Et, depuis lors, pressentie par des voies détournées, j'ai demandé de sortir discrètement du mouvement, tout en m'engageant à maintenir ce silence, qu'on m'a toujours reconnu.

-Donc, à présent, tu n'es plus au parfum ? ...C'est tant mieux !

-Du reste, tu as pu te rendre compte, si tu parcours les journaux, que depuis ces années dernières , les deux clans opposés semblent respecter une certaine trêve.

-Oui, c'est vrai. Peut-être pas dans les manifestations publiques mais au moins dans les explosions violentes et les attentats.

-Peut-être bien que, quand nous serons là-haut, tu y trouveras une explication, à cette paix relative !

-Ah oui ? ...Tu ne vas tout de même pas m'expliquer que tu y es pour quelque chose ?

-Mm, si.. Et peut-être notre Papatte aussi !

-Alors là, tu m'intrigues vraiment ! »

Au fur et à mesure que nos cyclistes gravissaient la pente, en s'éloignant de la côte, le temps si clair jusqu'alors devenait plus sombre.

Des vagues de nuages se poursuivaient vers la mer, poussés depuis le haut plateau par un grand souffle de vent, qui paraissait naître à cet endroit.

Sylvie semblait bien connaître le trajet.

Presque au sommet de la côte, ils quittèrent sur la gauche la route revêtue, s'engageant sur le pénible chemin creusé, raviné par les torrents de pluies récentes.

Déjà l'air s'emplissait d'un flot de sourds mugissements. Les rocs des reliefs lointains semblaient les avoir accumulés, souvenirs de toutes les anciennes tornades. Alors ? N'en rendaient-ils que les échos ?

Enfin le haut plateau apparut, dans son impressionnante nudité. Les anciennes buttes de tirs, aujourd'hui désertées depuis de longs mois, gardaient seules le souvenir de l'entraînement des jeunes armées.

Oh combien de ces garçons, adolescents de guerre qui s'y entraînèrent, avaient-ils survécu aujourd'hui aux assauts, aux combats mortels de ce qu'on appela, depuis lors, « Le Jour le plus long » ?

François aurait voulu rejoindre les buttes. Mais Sylvie, qui le précédait, s'avavançait, sur la gauche, vers la mesure déserte, où s'entreposaient jadis les matériels utilisés lors des journées de tir.

Ils rangèrent leurs vélos le long du pignon. François se rendit compte que la main de Sylvie le faisait en tremblant.

Il commençait à comprendre la raison de ce que sa chère, petite et tendre rouquine

avait appelé son « pèlerinage » au Slieve Croob : n'était-ce pas qu'elle voulait découvrir, à son nouvel amour, le site où, lors d'une nuit extraordinaire, elle avait passé ces quelques heures uniques avec leur cher ami regretté ? Instants si précieux qui, hélas, étaient disparus à jamais ?

Par moment, le volet d'une fenêtre, mal fixé, battait contre la muraille, quand le souffle du grand vent se faisait plus puissant.

La serrure de la porte avait, depuis bien longtemps, perdu sa clef : elle pourrait s'ouvrir sans effort !

Le trottoir qui y conduisait, était fait de larges dalles de granit : à peine était-il visible sous la couche épaisse de feuilles mortes roussies, que le tilleul tout proche avait semé au cours des dernières années.

De l'arbre, que la foudre avait frappé lors de cette fameuse nuit, pendait une maîtresse branche, verdissant encore. Elle recouvrait toujours le couvercle de l'ancienne fosse à purin.

A cette vue, Sylvie ne put maîtriser le frisson qui la saisit. Elle se blottit d'avantage contre son nouveau bien-aimé, qui la prit dans ses bras.

« Oui, ma chérie, murmura François. Oui, je crois comprendre ce que tu entends par ce « pèlerinage » : c'est bien ici que, cette nuit-là, vous vous êtes rencontrés, par hasard, Patrick et toi !

-Oui. Tu l'as deviné. Mais tu n'imagines probablement pas TOUT ce qui s'y est passé !

-Oh peut-être bien : vous avez ici passé la nuit ensemble. Et vous vous y avez découvert ensemble un mutuel amour...que vous avez aussi probablement... concrétisé...et que ton petit Papatt en est vraisemblablement le fruit !

-Oui. Ce n'a jamais été ailleurs qu'ici. Mais ce n'est pas tout !... D'autres circonstances, bien plus dramatiques en ont été les prétextes, mon François.

-D'autres circonstances ? Tu m'intrigues !

-Pour ce qu'il m'en a raconté durant les quelques heures que nous avons passées ensemble avant le lever du jour, il m'a raconté, avec un certain détail, comment s'était passé votre réveil de la veille.

-Réveil ? Son réveil dans la chambrée ?

-Oh oui. Et même ce qu'il avait surpris de vos conversations, lors de ce réveil, quand il simulait un sommeil prolongé.

-Ah oui ? Et tu t'en rappelles le détail ?
Pourquoi ?

-C'est vrai que, par ce biais, j'aurai plus
facile à aborder la suite !

-Tu m'intrigues de plus en plus.

-Bon. Ce matin-là, m'a-t-il raconté, il en a
entendu certains.. Tiens : un certain
Ficot, si je me rappelle...

-Ficot ? Le pauvre a été descendu, à peine
débarqué à Dieppe !

-Oui : tu nous l'as écrit dans une lettre.

-Et alors ?

-Quand il est sorti pour se laver, vous
étiez, Martin et toi, en train de discuter à
son sujet.

-C'est possible, et même vraisemblable. Si
taiseux qu'il était d'habitude, il était un
tant soit peu mystérieux.. Et alors ?

-Quand Ficot est sorti, il vous a fait, à
son sujet un commentaire que Pat a retenu
parfaitement.

- C'était quoi ?

-C'était : Il m'a plus l'air d'un boy-scout, ce gamin-là ! On peut se demander ce qu'il a eu comme idée à s'engager comme volontaire.

-C'est, ma foi, vrai. On se le demandait tous dans la chambrée. Mais je ne vois toujours pas le lien avec cette nuit-là !

-C'est qu'après, le pauvre Ficot, qui vous paraissait à tous une certaine brute, ajouta ces mots: « **tant qu'on n'a pas buté son homme et baisé une femme, on est toujours un gamin. Et il m'étonnerait qu'il en soit déjà arrivé là !** » Et, après qu'il était sorti, toi et Martin avez commenté ce qu'il avait dit. Martin t'a, m'a-t-il avoué, questionné aussitôt.

-Ah ? C'est possible ! Et il disait quoi ?

- Baiser, soit :Ficot l'a sûrement du faire souvent. Mais tuer ! Tu crois que Ficot s'est engagé à cause de ça ?

-Bon sang ! Comme tu t'en rappelles ! Nous, ça ne nous a pas frappé particulièrement.

-Lui bien. C'était le jour même du tir ici, au Slieve Croob .

-Cela lui était resté tout frais en mémoire. Mais je ne vois toujours pas !

-Tant mieux :j'aurai ainsi plus facile à aborder l'autre volet de l'histoire : si

Ficot avait pu savoir comment s'était passé la fameuse nuit, il aurait pu se dire, qu'en quelques heures, notre Pat...avait cessé... d'être un gamin...était devenu un homme...

-Alors là...Tu veux dire qu'en plus d'avoir fait l'amour avec toi, il aurait aussi...
« buté son homme » ?

-Exactement ! »

Et Sylvie, au comble de l'émotion, lui raconta dans le détail la mort soudaine et accidentelle, précisa-t-elle, de ce chef de l'I.R.A., qu'elle devait retrouver dans la cabane. François en demeura abasourdi.

-Et...et comment vous êtes-vous arrangé avec le corps ?

-J'ai entendu sourdement ce coup de feu. C'était juste avant que j'arrive à mon rendez-vous :j'allais juste déposer mon vélo, à l'endroit même où nous venons de les poser. (elle frissonna)

-Et tu es tombée sur Patrick ?

-Oui : il avait encore le fusil en mains ; il contemplait, tout à fait stupéfait, ce corps qui s'était écroulé devant lui.

-Ah, bon sang ! Et comment ça s'était-il passé ?

-L'irlandais avait voulu arracher l'arme, en la tenant par le canon. Pat, m'a-t-il dit, la retenait par la crosse et le pontet. Sans le vouloir, dans la lutte, sa main a tiré sur la détente.

-Tu ne vas pas me dire qu'il y avait une balle dans la.., dans le canon du fusil ?

-Si, précisément ! L'officier qui le lui avait emprunté, en fin de journée, avait, dans la presse du départ, négligé de s'en soucier.

-De sorte que...

-...que le coup est parti. Son adversaire l'a reçu en plein cœur !

-Ah ça alors !...Pauvre type !.. Et pauvre Papatte aussi!

-L'autre n'a pas eu le temps de la moindre réaction. Il s'est écroulé comme une masse.

-Et toi, tu es arrivée au même moment ?

-Oui :j'ai entendu le coup ; j'ai tourné le coin de la maison. Et je suis tombée sur Patrick, tout juste deux secondes après.

-Pas possible !

-Si. Et Patrick restait cloué sur place. Et moi, je me suis sentie transportée par une énergie, que je ne me soupçonnais pas. Je lui ai retiré le fusil des mains... j'ai pris sur moi toute la suite de ce qu'il convenait de faire, pour faire disparaître toutes les traces de ce drame.

-Et lui ?

-Lui ? Tu le connais : silencieux comme il était d'habitude, mais hébété encore, il obéissait, comme un Zombie, à ces ordres, à toutes les suggestions qui me naissaient.

-Qu'est-ce que vous avez fait ensemble, alors ?

-Il fallait, bien sûr, faire disparaître le corps.

-Où ça ? Comment auriez-vous pu creuser, dans ces rochers, tout juste recouverts par si peu de terre et de cailloux ? Et pas de pioche, pas de pelles à trouver ici ?

-Exact. Mais il y avait quand même... la citerne à purin !

-Tu veux dire que... vous l'avez ouverte ? ...que vous l'avez jeté dedans ?

-Que faire d'autre ? Et même avant, j'avais enlevé toutes traces possibles d'identité.

Et le paquet de livres qu'il devait me donner pour mon oncle, l'argentier du groupe. Et ainsi, avec Pat, nous avons chargé les vêtements avec des pierres d'alentour. Et puis alors, on a soulevé la taque...

-Et, à vous deux, vous avez su le jeter dedans ?

-Oui !... Quelle histoire, quand j'y repense !!

Le vent commençait à se lever ; l'orage grondait déjà au loin. Alors, on s'est abrité dans la cabane, devant le feu que l'autre avait allumé.

-Bon sang de bon sang ! Tu ne m'avais jamais raconté, jusqu'ici, une affaire pareille !

-C'est bien pour ça que j'ai, cet après-midi, suggéré cette visite. Je sentais qu'ici, j'aurais plus facile à te raconter l'aventure, que nous nous étions bien promis de taire désormais. Tant de son côté que du mien, cela va de soi.

-Comment allais-tu, à ton oncle, faire le rapport de ta mission ?

-Comment ? Faire comme si elle avait été normalement exécutée : l'argent reçu, je le lui ai remis intégralement et les documents que j'étais chargée de transmettre en Eire, je les ai simplement brûlés : pour les gens

-Comme tu vois. Mais le silence que nous nous étions promis, je sentais que je devais m'en délivrer à ton endroit. D'abord pour nos rapports futurs : je ne vois pas comment te cacher encore quoi que ce soit ! »

Le souffle du vent si puissant, s'amplifiait encore. Venus de l'ouest, des rouleaux de nuages sombres prenaient d'assaut le sommet du Slieve Donnard. Allaient-ils comme lui, plonger dans la mer à ses pieds ?

Les branches vives de l'antique tilleul, comme sa lourde branche abattue sur les pierres cernant la citerne, tremblaient sous les à-coups de la tempête prochaine.

Sylvie n'avait d'yeux que pour la végétation tourmentée.

« Viens, murmura François. Ton pèlerinage ne doit pas durer plus longtemps. L'essentiel est dit...et vu ! Le temps se gâte. Il est plus que temps de redescendre vers Bangor !

-Tu as raison. Du reste, avec le vent dans le dos, nous aurons à peine besoin de pédaler dans la descente.

-Et puis, durant le trajet du retour, nous aurons encore bien le temps d'échanger des propos complémentaires. Du reste, je ne veux pas que tu entres dans cette cabane : y sont encore présents pour toi, avec des souvenirs heureux, d'autres peut-être aussi pénibles.

-C'est bien vrai, oui. Il en est de deux sortes. J'aurai encore bien le temps de t'en parler. »

Ils allèrent reprendre leurs vélos, contre le pignon moussu de la cabane.

Dévalant le chemin bosselé de pierrailles, Sylvie reprit :

« A voir l'état du tilleul, il semble bien que, depuis ces quatre années, nul n'est venu soulever la trop fameuse taque de citerne.

-Certainement, répondit François. La disparition de cet homme, qui me demeure toujours étranger, n'a pas du provoquer, du côté de vos deux partis, d'explications autres que celle que tu supposais. Et, comme le terrain de tir a perdu tout usage, ce haut plateau n'est plus désormais fréquenté que par ses rares troupeaux de moutons.

-Oui. Nous sommes seuls à connaître ce drame désormais. Et, toi comme moi, j'y compte bien, ne le divulguerons jamais à personne.

-Sois assurée, ma chérie, d'un silence total de ma part. Mais, tant que nous en abordons encore le sujet, connaissais-tu l'identité de ce mystérieux personnage ?

-Je te l'ai dit : nous ne connaissions de nous, à cette époque, que des noms de convention.

-Sans indiscretion, quel était le tien ?

-Moi ? C'était Finola.

-Finola ? Je n'ai jamais entendu ce prénom-là. C'est qui ?

-Un prénom connu dans les légendes d'Irlande

-Ah ! Et celui de ton messenger ? Tu le connaissais ?

-Oui, bien sûr, pour en parler chez nous : c'était Connlach, un géant connu aussi dans les vieux contes d'Ulster. »

Ils avaient rejoint, à présent, la route asphaltée redescendant vers la côte. Vent dans le dos, à peine avaient-ils besoin de pédaler.

Au gré des lacets qui se présentaient sous leurs roues, c'était, tantôt l'une, tantôt l'autre qui ouvrait le chemin. Dès lors, leur conversation s'était, de la sorte, provisoirement interrompue.

Et c'était fort bien pour notre François : il avait ainsi le temps de remettre un peu d'ordre dans ses idées ! Et surtout sur le

souvenir qu'il gardait du comportement de Patrick O'Brien.

C'était donc ainsi que s'était déroulée la fameuse nuit qu'il passa à la recherche du fusil abandonné ! Tout devenait clair à présent : ce silence qu'il avait toujours maintenu sur ce qui aurait pu être sujet de vantardise pour bon nombre de copains qu'il connaissait...

Non, même en privé, même lors de leurs balades à eux deux sur l'île de Man, jamais il n'avait reçu de confidences sur le déroulement de ce terrible drame.

Tout le comportement de son ami O'Brien était resté conforme à l'image qu'il avait laissé toujours se colporter...

Toujours ? Non : pas au combat, à leur court combat de Dieppe : pour eux, il n'avait duré qu'une petite heure. On avait pu voir à cet instant changer le comportement du jeune canadien : caporal nouveau promu, par une nomination sur le champ de bataille, quand le petit Dinan avait été tué, il le revoit concentré sur ce tir de fusées fumigènes, lancées à demie hauteur des falaises, idée prise d'initiative.

Et puis cet élan un peu fou pour aller rechercher dans la mitraille, son fusil, une fois de plus abandonné par le lieutenant !

Quand on pense que le sergent Massin leur était revenu, juste après, annonçant la retraite, en abandonnant tout matériel !... Les Anglais à Dunkerque, en mai 1940, avaient fait le même choix : sauver les hommes, avant le matériel !

Mais Papatte aurait-il, même alors, laissé là son fusil, ce fameux Lie Enfield de 1917, avec lequel, sans le vouloir, il avait tué un homme à bout portant !

Dire qu'au cours du vrai combat qui avait suivi, il n'avait même pas tiré un coup de feu !

Pour beaucoup, en plein cours d'une action, les hommes qui usent de leurs armes et y tuent des combattants adverses, le font à distance. Bien rares sont actuellement les luttes à la baïonnette, du reste bien mal enseignées lors des entraînements !

Mais un homme, vu de loin, est-ce autre chose pour eux qu'une cible ?

Pas pour Patrick, en tout cas : lui, il l'avait rencontré face à face, et c'est le cas de dire : à bout portant !

Et ce n'est pas tout : il avait du encore, après ce drame, en goûter les conséquences : devoir dissimuler le corps de l'inconnu, ce

« Connlach » mystérieux, nom codé que lui avait avoué sa Sylvie, lors de son actuel « pèlerinage ».

Heureux quand même que la branche du tilleul abattue lui donnait la preuve que le secret de cette accidentelle disparition avait été bien gardé depuis plus de quatre ans !

Ah! Morne Mountains et ta Vallée du silence! Le tombeau du Géant ! Voici qu'après le géant Mahon Mac Mahon de la légende, c'est Connlach, d'une autre légende d'Ulster, qui gisait à présent sous les rocailles du Slieve Croob !...

Ils étaient arrivés à présent sur un terrain plus plat ; la route, peu fréquentée par les voitures, en cette fin de dimanche, leur permettait de rouler côte à côte.

François se laissa rattraper par Sylvie :
« Tu m'avais intrigué tout à l'heure, commença François, en me faisant prévoir que je pourrais saisir, lors de notre excursion, raison possible de l'accalmie des tensions dans ce que tu nommes « votre guerre ».

Je crois connaître à présent les raisons et les explications que tu y donnes.

« Ah oui ? Et à quoi penses-tu ?

« Que ce Connlach, dont tu m'as parlé, il n'était peut-être pas qu'un simple messenger. Il devait être en liaison directe avec les principaux chefs de l'armée révolutionnaire. Si, à l'occasion de ce voyage au Slieve Croob, il s'est évanoui mystérieusement, les conséquences en sont multiples : dans les sphères dirigeantes, on peut supposer qu'il a été intercepté par une équipe ennemie ? Et peut-être a-t-elle aussi les rapports que tu lui as transmis, avant qu'il n'ait été éliminé par elle.

- Oui, c'est possible.

- D'autre part, que cela a du se passer APRES votre rencontre, qui a bel et bien eu lieu, puisqu'ils doivent savoir que l'argent qu'il apportait a été transmis aux cellules de l'Ulster.

-Possible aussi.

-Si les documents, que tu lui apportais, contenaient des renseignements confidentiels

-..Je les ai détruits immédiatement dans la nuit qui a suivi !

-Je n'en doute pas. Mais eux l'ignorent, évidemment ! C'est la raison pour laquelle, pour ne pas griller l'organisation, il leur est nécessaire de la rétablir complètement sur des bases nouvelles : Ce serait bien la

raison, ou au moins une des raisons, de ce calme apparent.

- Et du côté des Unionistes, alors ?

La situation ne peut que leur convenir, puisqu'elle prolonge cet état de monopole des emplois publics, dont ils bénéficient. Il suffit, pour conserver l'union de leurs troupes, de se manifester au dehors, par ces belliqueux et folkloriques défilés annuels, que j'ai eu l'occasion naguère de voir à ton Portadown.

-C'est, en tous cas, l'impression que cela donne aujourd'hui.

-Pour en revenir à notre pèlerinage de ce jour, je suis persuadé qu'aucun des camps n'a enquêté au Slieve Croob : l'état de la branche du tilleul abattue nous donne preuve en tous cas que nul n'y a touché depuis lors et tu peux...que dis-je : NOUS pouvons avoir tous nos apaisements à ce sujet.

-Merci de m'en assurer.. comme je le pensais aussi à sa vue. »

Chemin faisant, ils étaient finalement revenu à Bangor. Mais il était plus de huit heures : le magasin de cycles était bien sûr fermé.

François sonna, carillonna à la porte privée voisine. Et il a su finalement payer leur course, en rendant les vélos.

Ils revinrent au studio de François Jallaix. Etendus tous deux sur le divan, qui les avait accueillis, tôt dans la journée, François ne pouvait se détacher des images singulières, que le fabuleux haut plateau ajoutait à ce qu'il en avait de souvenirs :

« Oui, tout à mes pensées dans la descente de tantôt, je ne pouvais pas me distraire de l'image de ce personnage, de ce Connlach, à présent doublement légendaire, que tu es la seule à mieux avoir connu.

-Je ne t'ai pas encore dit ce que ton « mieux » suppose ! lui commenta Sylvie, en gardant les yeux fixés sur le plafond fissuré.

-Je n'en demande pas le portrait détaillé. Mais ce qui ne laisse pas de m'intriguer, c'est que, cette nuit-là, il ait allumé un feu, en t'attendant. Pour quelle raison ? Simplement pour te signaler sa présence ?

-Là, mon chéri, il t'en faudra bien entendre d'avantage. Et d'avantage même que je n'en ai parlé à mon cher Patrick : je ne lui ai jamais dit d'autre que de l'avoir rencontré juste deux fois auparavant. Mais rien de ce qui s'y était passé alors, quand nous étions en présence.

-Tu as l'air d'insinuer, par là, qu'il avait eu envers toi certaines privautés...

-Eh bien oui, ce fut le cas. Mais Patrick a pu être assuré, lors de ce « rapport » que nous eûmes cette nuit-là : j'étais bien vierge encore. Oui mais...

-...ton Connlach t'avait fait des avances ?

- Bien plus : il m'a proprement sodomisée ! C'était lors de la deuxième rencontre. Il prétendait que c'était sa façon, brutale, certes, mais qu'il jugeait nécessaire, de s'assurer de mon silence :

car il est patent que personne, après cela, ne s'en soit jamais vanté.

-Mon pauvre lapin ! Et tu as évidemment gardé le silence sur ce viol, avant que tu ne me le dises aujourd'hui ? Eh bien, je vais te rassurer tout de suite : c'est pour moi une preuve de ton amour que de me le dire à présent. Ne t'imagines jamais que cela pourrait éveiller en moi quelque réserve à ton endroit !

-Je ne l'imagines pas, en te connaissant comme je te connais aujourd'hui.

-Et maintenant, pour rester sur le terrain de ces confidences, je pourrais aussi t'en dire plus sur Patrick qu'il ne t'en a, lui aussi, avoué lors de vos conversations.

C'est que, lors de nos promenades à deux, que nous faisons après sur l'île de Man, nous nous sommes rappelés nos années de collège au Mont Royal.

-Et que t'en a-t-il raconté ?

-Que lui aussi, jeune adolescent, avait été, non pas sodomisé, mais avait pourtant subi des avances et des caresses poussées de la part d'un jeune jésuite scolastique !

-Tu connaissais le bonhomme ?

-Non pas exactement. Mais des copains rigolait entre eux sur bien des manières efféminées du personnage. En tous cas, je suis persuadé que, singulièrement, ces souvenirs ont marqué le caractère de notre cher Papatte : ce n'est pas loin d'être la raison première du silence, qu'il maintenait toujours en public.

-Et bien, tu vois : les aveux qu'il t'a faits sont aussi la preuve qu'il avait pour toi une très grande amitié.

-Elle n'était pas née alors. Car, comme je te l'ai dit, sections différentes et deux ans d'études nous séparaient ; nous n'étions pas dans les mêmes sections. Ce n'est qu'ici, en Irlande et dans la chambrée, que nous avons fait connaissance. Pure amitié née d'une vraie camaraderie entre soldats !

-Mon pauvre petit Patrick, que ne voit-il aujourd'hui son fiston ! Est-ce qu'il ne peut pas le voir encore maintenant, d'où il est ?

-Qui pourrait le dire ? Personne n'en est encore revenu... Si cela peut te rassurer, j'en suis personnellement sûr, quoique je paraisse plutôt matérialiste dans mes conceptions.

-Voilà mon François qui se manifeste à nouveau ! Qu'est-ce que tu vas encore vouloir me démontrer ?

-Ah, je sais bien : ce sont des idées bien personnelles et bien loin des croyances traditionnelles qu'on nous a enseignées. Mais, au fil des années et de mes lectures, je m'en suis bien forgé une opinion.

De temps en temps, me souvenant des crédos qu'on nous a inculqués, je n'y vois guère d'opposition : seulement tout juste un nouvel éclairage sur le sens de la vie.

- Matérialiste, dis-tu ? Tu crois quand même en Dieu ?

-Si j'y crois ? Oui, bien sûr, et fermement. Mais pas en un vieux barbu à la Michel-Ange. C'est un Etre -ou un non-Etre- tellement peu imaginable qu'on ne peut, en y pensant, qu'être assuré de notre infime petitesse. Mais aussi de notre invraisemblable capacité à

pouvoir L'imaginer, capacité qu'Il a mis à notre disposition dans nos cerveaux.

-D'où vous vient ces réflexions, monsieur le philosophe ?

-De mes lectures, très chère. Tu oublies que j'ai été, près de trois ans, prisonnier, chez mon photographe, où j'allais soi-disant travailler : j'avais pas mal de temps libre. Il y avait une bibliothèque bien fournie, où il me permettait de piocher à loisir, lui qui avait laissé cinq doigts en Russie ! Kant, Nietzsche, la Bible, le Coran lui-même s'y trouvaient : On en parlait souvent, lui et moi.

-Allons bon ! Moi, j'en suis restée à la foi du charbonnier. Cela m'est bien suffisant.

- A ton gré. Mais pour moi, je pense qu'il nous faut la tester et la mettre à la mesure de nos connaissances.

-Bah ! On finirait par ne plus croire à rien du tout !

-Peut-être, c'est possible pour certains. Mais ce n'est pas mon cas.

-A chacun son opinion. Les scientifiques en arrivent à ne croire qu'au Néant intégral.

-C'est, à mon avis, qu'ils n'expliquent pas tout ce qu'ils trouvent évident dans la

nature. Les merveilles qu'elle peut nous découvrir, qu'un Mahomet étale en son Coran, sont preuves de ses croyances. Mais je ne crois pas du tout à la forme de son paradis.

Et quelle est la tienne sur la forme de l'au-delà ? Y vois-tu notre Papatte ?

-Mon chou, je ne crois absolument pas à une vie après la mort !

-Non ? Mais alors, c'est incompatible !

-Pas du tout, mais ce n'est pas évident : Pour moi, le Créateur, -la Nature pour les athées- a façonné les êtres vivants avec une certaine harmonie. Comment expliquer que les hommes, et bien des êtres vivants avec lui, sommeillent durant la nuit ? Crois-tu que c'aurait été nécessaire ? Moi non : je crois que le sommeil durant la nuit, même rêves et non rêves qui s'y croisent, c'est simplement un apprentissage pour le grand sommeil de la mort !

-Mais s'il y a vraiment mort, à quoi bon ?

-C'est là qu'intervient la notion du temps. Oui, LE TEMPS : CRONOS, celui que les Grecs désignaient comme le père de leurs dieux.

-Et bien ? Ce Cronos ?

-L'homme, pour moi, est union harmonieuse d'un corps générateur ou associé à quelque

esprit, une conscience, une âme, disent certains.. Tu as bien remarqué qu'au réveil, on se souvient de rêves, d'impressions fugaces, qu'on croit avoir duré des heures, quand ce ne fut réalisé que l'espace d'une mini-seconde ?

-Oui. Et alors ?

-Pour qu'on soit un vivant, il est essentiel que l'esprit soit encore incorporé au corps. Une « âme » sans corps, c'est comme un corps sans âme. L'homme est façonné de l'ensemble. Je ne puis trouver logique qu'ils demeurent séparés, surtout pas en attente de telle ou telle réincorporation des bouddhistes, ou d'un paradis, qui ne s'ouvrira qu'au jour dernier pour un corps, disparu et réinventé.

-Qu'y vient faire ton Cronos ?

-Mon Cronos ? Je suis persuadé que, quelle que soit la forme de la mort, - soudaine explosion ou un coma de trois ans même, - **la notion du temps quitte l'esprit d'un homme avant sa mort réelle.**

- Pourquoi pas après tout ! Et alors ?

-Alors ? Quelqu'un qui meurt, avant sa mort clinique, sent fuir la notion du temps. Pour lui, il entre dans un éternel présent. Il y voit, selon la tournure de son esprit, sa formation, ses croyances et ses désirs même, la continuation et parfois l'éblouissement

rêvé de la foi qu'il forgea, sa vie durant. Et, comme je le crois pour ma part, il y voit l'incroyable Eternel et s'y fond.

-Je suis loin d'imaginer Papatte occupé à nous voir en ce moment !

-Moi bien. Il vit un éternel présent, quand nous, nous sommes encore liés au Kronos, lui survivons et vivons notre vie,.. alors qu'il n'est plus rien sur terre, hormis dans notre souvenir.

Mais pour lui, le passé, comme l'avenir qui nous est caché, il vit tout dans un présent absolu. Ainsi, s'il peut lire nos pensées, il y peut voir qu'elles lui vouent toute notre affection. Il peut même voir son fiston, comme il sera dans vingt ans : tout est dans le présent, pour lui.

-Eh bien bravo, mon chéri ! Et tu y crois vraiment ?

-Si j'y crois ? Mais oui, et si fort que je sens que ma vie de l'au delà, je la fabrique ici en ce moment... et avec MA... avec NOTRE Sylvie à tous les deux, sans que nous n'en soyons jaloux ! Mais je t'ennuie avec ces divagations...

-Mais pas du tout : c'est une nouvelle façon de concevoir un « au delà ». Mais c'est au fond réconfortant !

-Tu sais, avec cette façon d'envisager la vie, on pourrait être en communion de pensée avec toutes les philosophies, religieuses ou non, et s'ouvrir à l'universelle tolérance. Pour moi, s'il existe une croyance globale, même de certains matérialistes, je crois que c'est celle de « la communion des saints » : j'entend par là des vivants, actuels, passés et même à venir. Curieux que la foi qu'on nous a enseignée dès l'enfance n'insiste qu'à peine sur le sujet.

-Une « communion des saints », même pour des agnostiques, là, tu vas un peu loin !

-Pas du tout. Un grand matérialiste dirait qu'un battement d'ailes d'un papillon, même au Japon, a une retombée, même infime en Europe.

L'attraction universelle est admise généralement. Avec cette notion « du carré de la distance séparant les corps célestes » quelle influence a sur nous, comme la lune le fait, le mouvement d'une étoile d'une galaxie, située à des millions d'années-lumière ?

Au nom même de cette croyance, j'admets parfaitement transmission de pensées, télépathie, contact éventuel avec les défunts, les apparitions du Christ après sa résurrection, les guérisons de Lourdes, ..
...même les fantômes de châteaux en Ecosse.
A condition de bien vouloir admettre, en

préambule, que tous ces contacts se passent entre des êtres vivants...durant leur vie.

-Mais tu évoques quand même des morts. Et pourquoi pas des gens qui naîtront... ou renaîtront, comme le croient les partisans de la métempsycose ?

-Si l'on essaie d'imaginer ce que peut être l'absence de temps, l'éternel présent, c'est aussi possible, je crois. Pensant comme je le fais, j'aborde l'idée de la mort, comme mon destin dans la vie, avec bien de la sérénité :

Notre raison d'être dans la vie, c'est d'user de nos capacités, nos talents, pour améliorer notre terre : qu'elle profite de notre passage... et même si ce changement n'apporte pas plus de retombées que le battement d'ailes d'un papillon japonais : c'est un simple exercice d'humilité ! »

Sylvie se blottit contre lui et l'embrassa affectueusement :

« Allons, mon chéri ! La journée a été fameuse. Mettons-nous à nous deux ensemble, pour fabriquer notre paradis ! »

EPILOGUE

Juillet 1947. François a brillamment réussi ses examens de philologie germanique. Ils viennent de se marier dans la cathédrale d'Armach, non loin de Portadown.

Avec leur petit Patrick O'Brien, dont l'identité n'a plus été mise en doute, ils partent en voyage de noces, pour tout un mois, avant qu'un joyeux avenir n'ouvre sa large voie devant eux.

Ils se sont promis d'en faire un pèlerinage sur le continent. Leur itinéraire est tout tracé : ils rejoindront Rotterdam, s'y embarqueront en croisière sur le Rhin, pour y saluer la Lorelei et son rocher, ... aussi mythique qu'un grand Mac Mahon ou un Conlach aux basaltes de la Chaussée des Géants et de la grotte de Fingall.

A l'étape de Rémagen, embouchure de la Moselle dans le grand fleuve, où s'arrête leur paquebot fluvial hollandais, en fin d'après-midi, pour y passer la nuit, Kurt les y attendra pour les faire remonter la rivière jusqu'à Trêves : il la leur fera visiter, fier de leur vanter les trésors de la vieille ville impériale romaine.

En attendant d'aller rejoindre le port d'embarquement, François et Sylvie lui ont promis de faire un crochet vers Dieppe : ils iront s'y recueillir sur la tombe de son équipier décédé en vol, tandis que, bien sûr, leur but est de fleurir la tombe de leur cher et si regretté amour ou ami, dont ils ne croisèrent la route que quelques mois à peine.

o o o o o o o o o o o o o o o o

Les voici arrivés à ce cimetière anglais impeccablement entretenu, comme ils le sont toujours.

Face à une tombe en grès de Portland tout blanc, leur petit garçon épelle lentement un simple texte, où il retrouve son nom : c'est le nom de son papa, qu'il n'a pas connu.

CAPORAL PATRICK O' BRIEN
12-2-1923 DIEPPE CANADA
+19-8-1942 DIEPPE FRANCE

Mort... pour un fusil!

TABLE

1. DOUX REVEIL DE LA CHAMBRE 34	2
2. SYLVIE	16
3. UN TIR AU SLIEVE CROOB	26
4. CE SOIR - LA	53
5. ET CETTE NUIT - LA	65
6. AVANT LE JOUR	88
7. CORRESPONDANCE D'UN PRISONNIER	113
8. ENFIN VINT LA FIN	150
9. RETOUR AU SLIEVE CROOB	171
10. LA TOMBE DE CONNLACH	192
11. EPILOGUE	211

**Commentaires au sujet du roman
« Pour un fusil »**

-

Ce doit être peu banal qu'un « ancêtre » de quatre vingt cinq ans s'imagine intéresser un éditeur, en lui présentant un premier roman, qu'il a écrit depuis plus de vingt ans !...Mais quand il lit tant d'histoires banales qui s'éditionent, pourquoi pas ?

Le sujet pourtant lui semble original